



PARABOLES

DU DOCTEUR

KRUMMACHER

[Friedrich Adolph]

TRADUITES DE L'ALLEMAND

PAR

M. L. BAUTAIN,

[Louis-Eugène-Marie]

Professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres de Strasbourg,
docteur en théologie, en médecine et des lettres.

CINQUIÈME ÉDITION.

PARIS,
DEZOBRY, MADELEINE ET COMP., LIBRAIRES,
rue des Écoles, 78.
STRASBOURG,
CHEZ DERIVAUX, LIBRAIRE.
1860.

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'auteur de ces paraboles éprouve une douce satisfaction de pouvoir présenter au lecteur bienveillant une nouvelle édition de ses poésies chéries. Elles n'auront plus besoin aujourd'hui d'une longue préface pour leur faire obtenir un accueil favorable, puisque déjà le public a bien voulu le leur accorder. Je ne puis cependant les laisser aller sans un petit prologue, qui ne devra point affaiblir l'intérêt qu'a pu inspirer la préface de la première édition.

Ce n'est point ici le lieu de donner une théorie de la parabole : le lecteur n'en a pas besoin pour comprendre celles qui font le sujet de ce petit ouvrage; et le critique qui veut les juger se fait à lui-même sa théorie.

Le mot *parabole* est d'origine grecque, et signifie à peu près ce que nous entendons par *similitude* ou *allégorie*. Mais ce genre de poésie vient d'une terre sacrée; et nous ne trouvons point, dans nos langues modernes, de mot propre pour exprimer toute l'étendue de sa signification. La parabole tire son origine de l'antiquité hébraïque : elle est un fruit de la Terre-Sainte, et de cette nation choisie dont l'histoire s'enveloppe souvent elle-même du voile parabolique. Les Grecs ne connaissent que l'apologue,

appelé aussi *Fable d'Ésope;* et encore ce genre, qui porte également le caractère des productions orientales, ne leur est-il point particulier. L'apologue, comme la parabole, tend à représenter la vérité sous une image sensible, et c'est en cela seulement que ces deux genres s'accordent; en tout le reste ils diffèrent essentiellement.

Le but des *Fables d'Ésope* est d'exposer une vérité pratique, une maxime de morale déjà reconnue, de la montrer comme loi nécessaire ou fondée en nature. Cette nécessité dérive du caractère de l'être qui agit dans la fable; caractère inaltérable, puisqu'il est imprimé et déterminé par la nature même. Voilà pourquoi les animaux et les plantes, toujours soumis aux lois de l'instinct; figurent beaucoup mieux dans la fable que l'homme, créature libre et intelligente. Dans la parabole, l'homme est présenté dans son rang, et les créatures sans raison n'y paraissent que comme des êtres subordonnés et symboliques. Celles des *Fables d'Ésope,* où les héros sont des hommes agissant librement, rentrent dans le genre parabolique : telle la fable où un père mourant, pour exciter ses fils au travail, leur fait soupçonner qu'un trésor est caché dans sa vigne.

Quoique le sol riant et fertile de l'ancienne Grèce ait produit des fleurs poétiques de presque tous les genres, la parabole, considérée dans

son sens le plus élevé et le plus général, appartient exclusivement à la nation hébraïque. La tendance de ce peuple, son but dans le développement moral de l'homme, n'étaient pas, comme chez les Grecs, d'identifier l'esprit avec la sensibilité, de fondre pour ainsi dire les facultés spirituelles et physiques, et de les jeter dans un même moule, pour ne faire de tout l'homme qu'une *belle forme.* Il voulait, au contraire, soumission, subordination constante de l'homme des sens à l'homme intelligible; il voulait que l'homme sensible fût toujours sous la puissance et la domination de l'esprit. La chair, disait-il, est peu de chose: c'est dans l'esprit que la vie réside. L'homme appartient à un monde supérieur et invisible; et les objets de ce monde-là sont seuls dignes d'occuper son cœur et son esprit. Telle fut la manière de voir et de penser du vrai Israélite.

La parabole hébraïque peut donc s'élever à un degré bien plus haut que l'apologue des Grecs; et lorsqu'elle atteint ce degré, elle montre à l'homme, qu'elle considère toujours comme appartenant à une autre région que celle qu'il habite actuellement, elle lui montre la nature sensible comme symbole ou type du monde intelligible; et ce type lui est présenté, non pour en tirer des vérités usuelles, des règles d'expérience et de prudence, mais afin qu'il y voie,

comme dans un miroir, le monde de lumière, sa véritable patrie, et qu'il y contemple l'ordre éternel et divin de ce monde supérieur. C'est ainsi que le maître par excellence en appelait au lis des champs, et proposait comme modèles les enfants qui se pressaient autour de lui. Tout ce qu'il touchait de sa main ou de sa parole, perdait aussitôt le sens grossier et se trouvait transfiguré.

Ce n'est donc pas seulement comme moyen d'enseigner telle vérité particulière et de la rendre sensible, que le maître éclairé emploie la parabole; il s'en sert surtout pour élever le disciple jusqu'à lui, et le préparer à l'intuition et à l'évidence de ce qui ne tombe point sous les sens: elle lui sert à exposer symboliquement ce que le disciple comprendra plus tard dans le sens moral et intellectuel. C'est de ce point de vue, il me semble, qu'il faudrait envisager et expliquer plusieurs des paraboles évangéliques. Il s'entend, du reste, que ce genre plus élevé de la poésie parabolique n'exclut point le genre inférieur, où elle enseigne des vérités généralement reconnues sous des formes ou images sensibles. Dans ce cas, la parabole se rapproche de la fable, de la narration poétique et de l'exemple.

Au reste, la plupart des paraboles contenues dans ce livre ne sont pas, à proprement dire, de l'invention de l'auteur. Il les a trouvées sans

les chercher, ou bien elles se sont faites d'elles-mêmes dans son esprit. Elles sont les fruits de douces et saintes inspirations, amenées le plus souvent par des événements réels qui ont ému son âme. L'aspect d'un rosier en fleurs, la vue de l'aurore, du coucher du soleil, un coup d'œil sur la vie domestique, un retour sur soi-même, un plaisir innocent, le doux souvenir d'une heure passée au sein de la confiance et de l'amitié, un moment d'amusement avec un enfant, tel autre sentiment ou expérience agréable, voilà ce qui a produit ces fleurs, ou, si l'on veut, ces récréations de l'homme intérieur.

Je regarde ces paraboles comme d'aimables dons du ciel, qui m'ont été accordés gratuitement : aussi servent-elles souvent à ma propre édification.

En général, tout don parfait, où beauté, vérité et bonté se trouvent réunies, vient d'en haut; et l'homme qui reçoit ce don et qui est appelé à le communiquer, ne peut jamais se glorifier de l'avoir trouvé ou créé en lui : il pourrait tout au plus se glorifier d'en être le dispensateur, et il ne le fera point, parce qu'il sait que la lumière divine perd toujours de son éclat et de sa pureté en arrivant à l'homme par le canal de l'homme. J'offre donc à mes amis ces paraboles, comme des dons célestes, mêlés à des imperfections humaines, comme des fleurs et

des fruits produits par de saintes inspirations, plus pures que celui qui les a reçues et qui les transmet.

Ces paraboles diffèrent par le ton et la couleur, suivant la disposition d'âme dans laquelle elles ont été conçues et mises au jour. Chacune peut être considérée en elle-même comme un tout. Quelques-unes sont écrites dans le genre grec, d'autres dans le genre hébraïque; d'autres sont dans l'esprit du siècle actuel: et ainsi le ton et la forme ont dû prendre aussi des nuances diverses.

Je ne répéterai pas ici l'espèce d'apologie que j'ai faite, dans les préfaces précédentes, des personnages de la Bible, des anges et des petits enfants, dans la crainte de blesser la délicatesse des lecteurs. D'ailleurs, il semble que le goût de la vérité se réveille aujourd'hui parmi les hommes. La manie du scepticisme s'affaiblit, et la foi simple, ainsi que le respect des choses sacrées, reprennent chaque jour plus de racine et de terrain. Le beau n'est parfait que par son union avec le saint; et le christianisme, en les identifiant en nous, doit achever le développement moral de l'homme. Telle est l'œuvre à laquelle notre époque me semble destinée. Puissent ces paraboles y contribuer en quelque chose!

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

PREMIÈRE ÉDITION.

En commençant à lire ces paraboles, nous ne pensions point à les traduire. Elles nous ont donné une jouissance si pure, que nous avons désiré la faire partager à d'autres, et nos heures de loisir et de délassement ont été employées à les écrire en notre langue. Nous pouvons dire de cette traduction ce que l'auteur dit de son ouvrage : elle s'est faite comme d'elle-même. Les tableaux de son livre ont parlé à notre âme, comme les images vivantes de la nature avaient parlé à la sienne ; et, comme lui encore, nous n'avons eu qu'à exprimer ce que nous sentions.

Ces paraboles sont une preuve de plus que ce n'est point par la contention de l'esprit qu'on s'élève aux plus hautes vérités, et que la lumière qui arrive par le cœur est bien autrement pure et féconde que celle qui est transmise à l'entendement au moyen des sens. Les idées de la plus haute philosophie y sont revêtues de formes simples et gracieuses : ce sont les formes de la nature, dont les productions sont pleines de vie ; et non les formes roides et compassées de

la raison systématique, qui veut créer en abstrayant, et tue les existences pour saisir leurs principes.

Ceux qui liront ces paraboles avec recueillement, et en recevront la substance dans leur cœur, pressentiront les mystères de l'homme et de l'univers. Chaque âge, chaque degré de l'esprit, chaque disposition de l'âme y trouvera ce qui lui convient. Il y a des tableaux pour l'imagination, des maximes pour la raison, des idées pour l'intelligence; de la vie, de la profondeur pour l'âme; de la nourriture pour tous. L'auteur a en lui plus qu'il ne peut dire, et c'est avec raison qu'il a enveloppé la vérité dans les voiles de la parabole. Puisse cette divine vérité se faire sentir à nos lecteurs, pénétrer jusqu'au centre de leur âme, s'y assimiler comme une douce nourriture, et animer tout leur être!

TABLE DES MATIÈRES.



PARABOLES

DE KRUMMACHER.

Nathan.

Le prophète Nathan, qui enseignait à Salem, était un jour assis au milieu de ses disciples, et les paroles de la doctrine et de la science coulaient de ses lèvres comme le miel.

Alors Gamaliel, l'un de ses disciples, lui dit : Maître, d'où vient que nous recevons si volontiers ta doctrine, et que nous obéissons tous à la parole de ta bouche?

Le sage maître répondit en souriant : Mon nom ne signifie-t-il pas *donner*[1] ou *transmettre?* et l'homme reçoit si volontiers, pourvu qu'on sache lui donner!

Comment fais-tu donc pour donner, demanda Hillel, un autre de ceux qui étaient assis à ses pieds?

Nathan répondit : Je vous présente le fruit de vie sous une forme gracieuse, et vous trouvez le fruit caché sous l'écorce.

[1] Le mot hébraïque Nathan signifie *donner*.

Une autre fois Gamaliel interrogea le sage Nathan, et dit: Maître, pourquoi nous enseignes-tu en paraboles?

Nathan répondit: Mon fils, lorsque je fus arrivé à l'âge de l'homme, j'entendis dans mon cœur la parole du Seigneur, qui me dit: Tu seras docteur et maître au milieu du peuple, et tu rendras témoignage à la vérité; et l'esprit de Jehova vint sur moi. Alors je laissai croître ma barbe, je m'habillai d'une étoffe grossière, tissue de poils; j'allai parmi le peuple, et le repris avec des paroles dures et sévères. Mais les hommes fuyaient devant moi, et ne recevaient point mes paroles dans leur cœur; ou bien ils les renvoyaient à d'autres sans se les appliquer.

Alors je m'indignai en moi-même, et je m'enfuis pendant la nuit sur le mont Hermon, me disant: Ils ne veulent pas de la lumière! qu'ils errent donc dans l'obscurité et dans la nuit, et qu'ils périssent dans les ténèbres? Ainsi je m'écriai, et j'errais plein de colère dans la nuit obscure.

Mais voici que le crépuscule arriva, et l'aurore parut au ciel; la rosée du matin tomba sur la montagne; la nuit s'enfuit, et la montagne fuma. La lumière de l'aurore était douce et agréable: elle attira les brouillards, qui s'élevaient et planaient autour de la cime des monts, puis retombaient en douce pluie pour humecter la terre. Les hommes marchaient gaîment, le regard tourné du côté d'où venait la lumière. Enfin, le jour descendit du ciel; le soleil, sortant des bras de

l'aurore, s'éleva sur l'horizon, et versa sa lumière en torrents sur les plantes couvertes de rosée.

Je restai immobile, contemplant ce magnifique spectacle, et mon cœur était ému d'un sentiment particulier. Alors s'éleva un zéphir agréable, et j'entendis dans son doux murmure la voix du Seigneur, qui me dit: Nathan! c'est ainsi que le ciel envoie au fils de la terre le don le plus tendre et le plus précieux, la douce lumière du jour!

Je descendis de la montagne, continua le prophète, et l'esprit du Seigneur me conduisit sous un grenadier : l'arbre était beau et touffu et portait à la fois des fleurs et des fruits.

Assis sous son ombre, et contemplant sa fleur, je me dis : Oh, qu'elle est belle! sa couleur est semblable au tendre souffle de l'innocence répandu sur les joues fleuries des vierges d'Israël. Et, me penchant vers l'arbre, j'aperçus le fruit magnifique caché dans l'ombre du feuillage.

En ce moment la parole du Seigneur m'arriva du grenadier, et elle me dit : C'est ainsi, Nathan, que la nature promet le fruit précieux dans la simple fleur, et, cachant sa main, elle le présente dans l'ombre du feuillage!

Alors, continua le sage Nathan, je retournai, plein de courage, à Salem; je quittai mon vêtement de poils, parfumai ma tête, et enseignai la vérité d'une manière riante et en paraboles; et les hommes m'écoutèrent.

Car la vérité est sérieuse et grave; et elle a peu d'amis parmi les hommes : c'est pourquoi

elle aime l'enveloppe simple et gracieuse, afin de gagner des disciples et des amis.

Socrate et Critias..

Le sage Socrate, fils de Sophronisque, parlait un jour devant ses disciples assemblés de la Providence divine. Il leur disait comme elle voit tout, entend et gouverne tout; comme elle est présente partout et pourvoit à tout, et comment cette vérité devient toujours plus sensible et plus évidente à l'homme, à mesure qu'il honore davantage son divin auteur[1].

Le sage maître, dans l'attendrissement de son cœur, se servit d'une image tirée des chants de l'incomparable Homère, disant de la Providence divine qu'elle était semblable à une mère tendre qui, d'une main légère et inaperçue, écarte les mouches du visage de son fils reposant dans un doux sommeil.

Parmi ses disciples se trouvait aussi Critias, le traître, qui, dans la suite, condamna Socrate à mort.

Critias se moqua de la comparaison. Elle lui parut commune et triviale : c'est pourquoi il riait et la méprisait dans son cœur.

Socrate s'en aperçut, et le pénétra. Il se tourna vers lui et lui dit : Tu ne pressens donc pas, mon cher Critias, à quel point la nature humaine, dans sa forme simple, est alliée au divin?

[1] Ce sont les propres paroles du sage Grec, d'après XÉNOPHON, *Maximes*, 1, 4, 18.

Ainsi parla Socrate. Critias s'éloigna, le cœur plein de courroux; et Socrate continua à instruire ses disciples.

Dans la suite, lorsque, par la méchanceté de Critias, Socrate fut condamné à mort, et qu'il dut boire la ciguë, le tyran se souvint des paroles et de la comparaison du sage. Il s'approcha de lui, et lui dit avec ironie : Eh bien, Socrate, maintenant les dieux te défendront-ils aussi des mouches?

Socrate sourit, et dit : La divinité, ô Critias, après m'avoir fait bien achever l'œuvre du jour, me conduit maintenant à un doux repos. Comment donc craindrais-je les mouches?

L'homme sur le mont Carmel.

Dans un petit hameau, au pied du mont Carmel, vivait un homme sage, à qui l'esprit de Dieu avait accordé le don de consoler les affligés et de guérir les malades. Il allait dans chaque habitation où il y avait un homme souffrant, et le guérissait de son mal; ou il consolait et ranimait les mourants par l'onction de sa parole, et adoucissait la douleur de ceux qui pleuraient : car, à peine à la fleur de l'âge, il connaissait les vertus secrètes des plantes salutaires et le cœur de l'homme. Aussi, les hommes l'aimaient et le priaient d'entrer dans leur habitation, et son nom était célèbre dans toute la contrée.

Mais voici qu'une épidémie vint, de la terre de Mizraïm, dans le petit hameau du mont Carmel et dans toute la contrée environnante. Les hommes

tombaient malades, et un grand nombre moururent; car la contagion était maligne; et partout où il y avait un malade, on envoyait vers l'homme charitable, le jour comme la nuit, pour qu'il vînt consoler et guérir.

Alors son corps s'affaiblit par la fatigue, et son âme s'attrista de ce que la violence de la contagion l'emportait souvent sur la vertu des herbes salutaires, et, à la fleur de l'âge, il commençait à craindre pour sa propre vie.

Car le retour du mauvais succès engendre le découragement dans le cœur de l'homme qui veut lutter contre le mal.

Alors son esprit le conduisit sur le mont Carmel, et il commença à délibérer en lui-même s'il resterait sur la montagne, sans plus retourner dans la plaine, ou s'il chercherait des plantes et des herbes pour la consolation et le soulagement des malades. Poursuivant ainsi son chemin, il dit en son cœur : La nature m'a instruit dès ma jeunesse; c'est elle qui encore doit m'instruire en ce moment.

Une fleur, plus belle dans son simple ornement que Salomon dans toute sa gloire, se présenta à ses yeux. Il s'arrêta devant elle, et dit : Elle ne fleurit dans sa force et sa beauté virginale que pour elle-même, et n'ouvre son calice qu'au rayon du soleil et à la douce haleine des zéphyrs. L'homme peut-il mieux faire que de se perfectionner en lui-même, sans s'embarrasser du bien-être d'autrui?

Je veux demeurer sur le Carmel et fleurir parmi les fleurs, jusqu'à ce que, arrivé au terme, je me fane doucement et insensiblement comme elles.

Au même instant un papillon vint voltiger autour de la fleur. Il le considéra, et dit : Non! tu viens m'enseigner autre chose. Mon art doit illustrer ma vie, et la couvrir de gloire, comme le papillon couvre de ses ailes éclatantes le calice de la fleur. Je veux retourner vers les hommes, dans les villes somptueuses et les palais des grands, pour recueillir au milieu d'eux, comme fruit de ma sagesse, le plaisir et la joie.

C'est ainsi qu'il parla, en regardant dans le calice de la fleur. Mais voici qu'une abeille morte se trouva étendue au fond du calice. Trop chargée de la tendre poussière des fleurs, elle avait exhalé sa petite âme au milieu de ses délicieux travaux.

Il la vit, et considéra en silence l'enveloppe inanimée de l'insecte ; et la rougeur de la confusion couvrit son front. Esprit sacré de la nature, s'écria-t-il, oh pardonne à mon découragement et à ma folie! dès cet instant je ne suivrai plus que tes inspirations, et, élève fidèle, je reviens à toi et à ma sainte vocation.

Alors il cueillit les plus nobles plantes de la montagne, et, animé d'un nouveau zèle et le regard serein, il retourne au petit hameau et dans les cabanes de ses frères souffrants.

Les petits moutons.

Pendant une belle soirée d'été, une mère se tenait assise dans sa chambre à coucher, près du berceau de son tendre nourrisson, cherchant à l'endormir par son chant.

Alors la petite Adélaïde arriva du jardin, les yeux rayonnants, et s'écria : Ah, chère maman ! viens, viens, il y a là dehors quelque chose de bien beau à voir !

Et qu'est-ce donc? demanda la mère. Oh! quelque chose de bien beau, répondit la petite, mais il faut que tu viennes voir !

Bien volontiers, si je le pouvais, répondit la mère avec douceur; mais tu vois bien qu'il faut que le petit frère dorme.

Alors l'enfant répliqua en priant : Chère maman, prends le petit frère avec toi ; il verra aussi ce qu'il y a de beau, et se réjouira avec nous.

Alors la mère dit dans son cœur : Oh! combien il est naturel à l'innocence simple et enfantine de partager sa joie, et par là de l'exalter et la doubler ! Vraiment, la simplicité entend mieux l'art de jouir, que la prudence égoïste et raffinée. Comment pourrais-je me refuser plus longtemps au désir de ma fille?

La mère se leva, et, regardant dans le berceau, elle vit que l'enfant dormait d'un sommeil paisible et profond. Alors elle prit la main de la petite Adélaïde, qui sautait de joie, et lui dit :

Viens donc me montrer ce que tu as trouvé de si beau !

Arrivées au jardin, l'enfant éleva ses petites mains vers le ciel, et s'écria : Maintenant vois, chère maman, ces petits moutons au ciel : tout un troupeau ! comme c'est beau ! comme c'est charmant !

C'étaient de légers flocons de nuages blancs et frisés, comme la laine des agneaux qui paissent sur la prairie, et ils brillaient dans le rayon argenté de la pleine lune.

La mère leva son regard vers le ciel avec une joie douce et mélancolique ; elle songeait à ce second caractère de la simplicité de l'enfance, qui, attirant dans sa petite sphère la vertu et la splendeur des êtres célestes, s'embellit de leur reflet et les revêt d'une forme terrestre. C'est ainsi que la petite Adélaïde voyait dans les nuages du ciel les petits moutons de la terre.

Oh ! bonheur de l'innocence tendre et enfantine ! dit la mère, et elle pressa sa fille contre son sein.

La vigne en fleurs.

Samuel, juge et grand-maître en Israël, alla un jour à Giboa visiter l'école des prophètes, qu'il avait fondée ; et il se réjouissait des progrès des disciples dans les diverses branches de la science et de la sagesse, et dans l'art des instruments à cordes et du chant.

Il se trouvait parmi eux un jeune homme

nommé Adoniah, fils de Milcha; et Samuel prit plaisir à l'entendre et à le voir : car son visage était beau et mâle, et sa voix pleine de force et d'agrément. Mais son âme était pleine d'arrogance et de vaine gloire, parce qu'il surpassait ses condisciples en connaissances et en subtilités. Il se croyait plus éclairé que les sept sages, se comportait orgueilleusement envers ses maîtres, et il s'échappait de ses lèvres des paroles pleines de hauteur et de présomption.

Le juge d'Israël gémit sur le jeune Adoniah : car il l'aimait de préférence, parce qu'il était beau de corps et plein d'esprit. C'est pourquoi Samuel dit : L'esprit de Dieu a marqué cet enfant pour être prophète en Israël; mais il rend lui-même son élection vaine.

Samuel prit le jeune homme avec lui, et le conduisit sur la montagne dans une vigne proche de Ramah : c'était au temps où la vigne fleurit.

Alors Samuel éleva la voix, et dit : Adoniah, que vois-tu? Adoniah répondit : Je vois un vignoble, et me sens investi de la douce odeur de la fleur dont l'esprit se répand au loin.

Samuel dit : Approche de la vigne, et considère sa fleur; et le jeune homme approcha, regarda la fleur, et dit : C'est une petite fleur délicate, de couleur peu apparente, et d'une forme peu distinguée.

Et cependant, reprit Samuel, elle produit un fruit divin, un fruit qui réjouit le cœur de l'homme, rajeunit sa forme et l'embellit. Telle, Adoniah, est la plus noble production, la vigne,

au temps de sa floraison, et avant qu'elle porte le fruit précieux. O mon fils, souviens-toi de la vigne, toi qui, comme elle, es dans la fleur de la jeunesse!

Et Adoniah, fils de Milcha, reçut dans son cœur toutes ces paroles de Samuel; et dès ce moment son esprit devint doux et calme, et sa conduite modeste et réservée.

Alors Adoniah fut aimé des hommes, et ils disaient: L'esprit de Dieu est descendu sur le jeune homme.

Mais Adoniah croissait en sagesse et en grâce; et il devint semblable au berger de Thékoa, et à Isaïe, fils d'Amos; et son nom fut célébré dans tout Israël.

La rose mousseuse.

L'ange qui soigne les fleurs et leur distille la rosée pendant le calme de la nuit, sommeillait un jour de printemps à l'ombre d'un rosier.

Lorsqu'il s'éveilla, il regarda le rosier d'un air tendre, et lui dit: O le plus charmant de mes enfants, je te dois de la reconnaissance pour ton odeur vivifiante et pour ton ombre qui rafraîchît. S'il te restait un désir à former, avec quel plaisir je chercherais à le satisfaire!

Orne-moi donc d'un nouvel attrait, demanda l'esprit du rosier; et l'ange des fleurs orna la plus belle des fleurs d'une simple mousse.

Alors parut, charmante dans son modeste ornement, la rose mousseuse, la plus belle de son espèce.

Belle Lina, laisse les paillettes et les pierreries, et, pour relever tes charmes, ne consulte que la simple nature.

Le Rhin.

Lorsqu'au commencement des temps la nature eut fondé les montagnes, et creusé le vaste bassin des mers, elle sortit de son pavillon de nuage, s'abaissa sur le mont Gothard, et dit : Il convient que la grandeur soit alliée à la bonté, et qu'une vaste sphère d'activité soit le partage de la puissance et de la force. Tu es affermi sur ta base ; mais je vais te donner un fils qui portera au loin ta vertu, et la bénédiction que tu attires du ciel.

Elle dit, et le Rhin s'échappa du sein de la montagne.

Joyeux et libre, le jeune fleuve roule, plein de force et de courage, à travers les monts, et se précipite en se jouant dans le lac. Mais le lac ne peut le tenir captif : ses vagues se séparent pour lui donner passage, et le fleuve, s'élevant au-dessus, garde sa vigueur et sa forme, et poursuit sa course ; car c'est un fils de la nature, et il est né sur la montagne.

Il était jeune, et se marqua lui-même son cours. La noble nature ne se trompe pas dans sa direction ; elle porte toujours à ce qui est grand et bienfaisant. Il creusa donc sa route à travers les monts et les rochers. Les obstacles exerçaient

sa force, en même temps qu'ils tempéraient l'impétuosité de sa jeunesse. Aussi de superbes coteaux de vignes bordaient le chemin du jeune fleuve.

Sa course était magnifique. Cent rivières et des ruisseaux sans nombre l'accompagnaient, et mêlaient leurs ondes gracieuses à ses flots vigoureux : car ainsi que le divin attire ce qui lui ressemble, le noble aussi cherche toujours à s'unir à ce qui est plus noble que lui.

Le cours du fleuve devient plus imposant et plus calme. Il s'agite moins ; il est plus tranquille sans être plus faible. La rigueur de l'hiver voulut l'enchaîner de liens éternels. Il les rompt comme des fils : c'est qu'il avait exercé la force de son jeune âge en brisant des rochers.

Son courant ressemblait alors à une glace polie. Ce n'est plus la vigne riante, fruit de la montagne qui l'entoure : ce sont des champs couverts de blés, et des barques et des flottes voguent sur ses ondes. C'est ainsi que la force, plus calme dans son action, ajoute l'utilité à la beauté et à la puissance.

Le fleuve approchait du terme de sa carrière. Là, la nature le divise en plusieurs courants, qui reçoivent chacun leur nom. On nomme le Rhin alors seulement qu'on parle de sa grandeur et de ses bienfaits.

Et c'est ainsi que la force, dans son repos conserve encore sa dignité.

Le ruisseau.

Un villageois était assis un jour au bord d'un ruisseau qui coulait le long de sa prairie, et il regardait paître ses troupeaux. Mais cette vue ne réjouissait point son âme ; car il voyait que l'herbe était maigre et clair-semée, et ne suffirait pas pour nourrir son bétail la moitié de l'été.

Son voisin vint à lui, et, remarquant son air soucieux, il lui demanda la cause de son chagrin. Alors le villageois se mit à parler de ses craintes et du chétif produit de son pré.

Le voisin lui dit : Fais comme j'ai fait moi-même avec ma prairie. Elle se trouve au bord du même ruisseau, et autrefois elle était avare et stérile comme la tienne. J'y ai conduit le ruisseau ; et l'herbe est devenue épaisse et grasse ; et elle monte jusqu'au ventre des taureaux.

Le villageois, charmé du bon conseil, se mit aussitôt à l'ouvrage avec ses gens, et ils coupèrent le ruisseau.

Le ruisseau, se déchargeant sur la prairie, l'inonda tellement qu'elle ressemblait à un lac, et il la couvrit de sable et de gravier. Alors le malheureux villageois courut désespéré chez son voisin, lui reprochant avec colère le conseil qu'il lui avait donné.

Mais celui-ci lui dit : Mon ami, pourquoi es-tu irrité contre moi, et me reproches-tu un conseil que je t'ai donné avec un cœur droit et bienveillant ? C'est contre toi, contre ton propre

cœur et son impatience, que tu devrais te fâcher. Il fallait conduire les eaux grasses du ruisseau par de petits canaux à travers ta prairie : si tu l'inondes subitement par la violence des eaux, le ruisseau dépose le gravier et le sable, et entraîne avec lui et son limon et la bonne terre du pré.

Il en est de même des eaux vives de la vérité et de l'homme.

Salomé.

Salomé, la mère du disciple chéri, se tenait un soir au bord du lac de Génésareth, livrée à une douce et silencieuse méditation. Le soleil était descendu sous l'horizon ; la pourpre dorée d'un magnifique crépuscule s'étendait au firmament et une légère vapeur d'azur reposait sur les montagnes. Mais Salomé tenait son regard fixé sur la surface du lac.

Alors Zibdaï, père de Jean, arriva, et, voyant son épouse, il dit : Pourquoi, ô Salomé, te tiens-tu ici solitaire et pensive, et pourquoi tes yeux sont-ils pleins de larmes ?

Salomé répondit : Je contemple la pourpre éclatante du soir, se réfléchissant dans les ondes tranquilles.

Et pourquoi ne pas élever plutôt ton regard vers le ciel, demanda Zibdaï ?

J'ai considéré d'abord, dit Salomé, la magnifique lumière du ciel ; elle me paraît plus belle encore, réfléchie dans l'onde paisible et limpide

du lac. Il coule avec calme, et ne sait pas que tout l'éclat et la magnificence du ciel se peint et se réfléchit en lui! A cette vue mon cœur maternel s'est souvenu de Jean, notre fils bien-aimé.

Oh! qu'elle est belle, la simple et pure innocence, investie de la lumière céleste, et poursuivant son chemin humblement et en silence! Jean n'est-il pas toujours notre fils tendre et soumis, en même temps qu'il est le confident et le disciple chéri de l'homme divin de Nazareth?

Le champ de blé.

Le mois d'été avait mûri les fruits de la terre : les épis étaient pleins; agités par le vent, ils bruissaient en s'inclinant, et le laboureur était sorti pour voir s'il fallait envoyer les moissonneurs. Il mesurait en imagination la capacité de ses granges, et calculait dans son âme le gain que la récolte devait produire; car il était riche et avare, et son cœur insatiable était plein de sollicitudes terrestres.

Pendant qu'il était ainsi occupé en lui-même, le sage pasteur de la commune s'approcha, et lui dit: La terre produit encore cette année le pain en abondance; les épis sont gros et magnifiques, et bientôt les moissonneurs les lieront en riches gerbes.

Oui, dit le laboureur, on ne pouvait guère se promettre une année plus fertile; la terre rènd avec usure ce qu'elle a reçu.

Alors le vénérable pasteur dit : Plût à Dieu

que l'homme, maître de la terre, imitât la poussière morte qu'il laboure! Elle lui rend avec usure le peu de semence qu'il lui confie: l'homme a tant reçu, et souvent il rend si peu!

Ce discours blessa le cœur du laboureur et le rendit confus; car il était avare, plein de soucis pour les jours à venir, et ne pensait qu'à amasser des trésors.

Il dissimula cependant son chagrin, et dit au respectable ministre : Il faut que chacun soit actif, économe et soigne bien sa maison, afin de pouvoir un jour donner à ceux qui n'ont pas, et réjouir ses amis et ses proches. Ce n'est que par son travail et à la sueur de son front que l'homme peut augmenter ses moyens de subsistance, comme la semence ne multiplie que dans le champ bien cultivé; et c'est seulement parce qu'il agit ainsi, que la nature produit des épis en abondance, au point que le champ tout entier paraît n'être qu'une gerbe.

Il est vrai, dit le pasteur, la forme du champ est une et simple; mais les épis ne sont si multipliés et pressés, qu'afin que la multitude en soit nourrie. Le temps des semailles est court; le blé lève, croît, devient tige et épi sans que l'homme y coopère, et le temps de la moisson ne dure que peu de jours. Ainsi il reste à l'homme des heures de loisir pour visiter son champ, admirer le coquelicot dans son vêtement de pourpre, la cyane couleur d'azur, et pour écouter le chant de l'alouette, qui, du creux du sillon, s'élance et prend son essor vers le ciel : car ce n'est pas sans

raison que le bluet et le coquelicot fleurissent et se distinguent au milieu des épis uniformes, et que l'alouette s'élève au-dessus. Ils doivent rappeler au maître du champ qu'il existe pour lui autre chose encore que la poussière du sillon et l'épi qui en sort, que la recherche de l'utile ne doit pas lui faire perdre le goût du beau et du bien, et le porter à dédaigner les choses célestes pour le produit de la terre.

Ainsi parla le sage pasteur; mais son discours déplut à l'homme avare : il l'écouta d'un air sombre et se retira.

La doctrine de l'homme sage est comme une racine amère au cœur endurci : elle lui paraît une critique mordante ou une âpre moquerie.

Le crocodile.

Dans les temps primitifs du monde, une troupe d'hommes abandonna sa terre natale et descendit dans les contrées que le Nil arrose. Le magnifique courant du fleuve et ses rivages agréables leur plurent : ils s'y établirent, et y bâtirent des habitations. Mais bientôt sortit du sein des flots le terrible animal appelé crocodile, et il déchirait les hommes et les bêtes par d'horribles morsures. Alors les hommes implorèrent à grands cris leur dieu Osiris, lui demandant de les délivrer du monstre. Mais Osiris répondit par la bouche du sage pontife : La force et l'intelligence que la divinité vous a accordées, ne vous suffisent-elles pas? Celui qui implore son

secours, sans employer ses moyens naturels, ne mérite pas d'être exaucé!

Alors ils s'armèrent de glaives et d'épieux, et assaillirent le monstre dans sa retraite de roseaux. Ils élevèrent des remparts et des digues, achevèrent en peu de jours des travaux dont ils ne se croyaient pas capables, et acquirent ainsi la conscience de la force cachée en eux, qui, plus tard, fonda les pyramides et les obélisques; et ils inventèrent des arts et des instruments qui ne leur étaient point connus auparavant.

Car la lutte nécessitée par la violence et le danger réveille les forces assoupies dans l'homme, et les développe.

Cependant il leur manquait des instruments pour vaincre complétement le monstre écaillé. Ils ne pouvaient que le contenir dans ses flots pour quelque temps, et ils crurent en avoir fait assez. L'ardeur de la résistance s'affaiblit peu à peu. Le monstre croissait, se multipliait, et sa cruauté devint plus terrible aussi. Alors le peuple, lâche et insensé, résolut d'adorer le crocodile et de lui rendre un culte divin : on lui offrit volontairement de grasses victimes. Le monstre devint plus puissant de jour en jour, et le peuple tomba dans l'inertie et la stupidité.

Car l'adulation basse et servile flétrit l'âme et engendre l'ignominie.

L'arc trop tendu se rompt enfin, et la ven-

geance atteint le tyran. Osiris eut pitié du peuple délaissé, et l'excita, par la bouche du sage pontife, à un nouveau combat. La lutte avait à peine commencé, que les eaux du fleuve étaient teintes du sang des morts. Le découragement s'empara des combattants; ils commençaient à plier : alors le prêtre, à la tête du peuple opprimé, implora le secours d'Osiris, et la divinité exauça leur supplication : un petit animal, appelé Tezerdah[1], parut au rivage du Nil. A sa vue, le prêtre s'écria : voici le secours d'Osiris. Quoi! s'écria la multitude, insulte-tu à notre malheur?

Attendez l'événement, répondit le prêtre, et confiez-vous en la puissance d'en haut. Le moyen le plus faible, venant de sa main, suffit pour arrêter la plus grande calamité.

Le nombre des monstres horribles du Nil diminua bientôt sensiblement. Le peuple regardait avec admiration le petit animal cherchant en silence les œufs du crocodile, et détruisant en un instant les germes de cent monstres. C'est ainsi qu'il délivra le pays du plus cruel des fléaux, et fit à lui seul ce que tant de têtes et de bras n'avaient pu faire.

Souvenez-vous, leur dit le sage pontife, que, pour anéantir un mal, il faut l'attaquer dans sa racine et son germe; alors un petit moyen fait aisément ce que plus tard une armée ne pourrait faire.

[1] Vulgairement *ichneumon* ou *souris de Pharaon*.

Le premier et le dernier sourire.

Ève, la mère des vivants, enfanta avec douleur son second fils. Semblable au muet animal des champs, le nouveau-né reposait sur le sein de sa mère sans donner aucun signe de sensibilité humaine; sa voix plaintive et le léger mouvement de ses lèvres étaient les seules expressions de sa faible vie.

Hélas! dit la mère en soupirant, non-seulement je dois enfanter avec douleur, mais c'est avec douleur encore que je dois allaiter le fruit de mes entrailles et l'élever! N'y aura-t-il donc aucun rayon de joie pour mon cœur pendant les nuits obscures où je veillerai sur lui? Le regard de Caïn est sombre et farouche; il marche devant nous comme l'ombre du péché: et celui-ci aussi ne fait entendre que la voix de la plainte; il repose sur mon sein sans expression humaine, et son âme est comme une fleur fanée avant son développement. Oh! combien sont plus heureux que l'homme les animaux des champs et les oiseaux du ciel! L'agneau bondit à côté de sa mère; le jeune poussin se cache sous les ailes de la poule. Hélas! l'intelligence de l'animal des champs atteste notre péché!

Ainsi parla Ève; et elle nomma l'enfant Abel, c'est-à-dire enfant d'affliction; et elle pleura sur lui pendant une lune tout entière. Mais Adam lui dit:

O mère, ne pleure pas. Le Seigneur fera sortir le bien du mal: il aura pitié de nous.

Alors Jehovah eut pitié de la mère et de ses larmes. L'ange du paradis, invisible pour elle, s'approcha, et toucha les lèvres de l'enfant qui reposait contre le sein de la mère en pleurs.

Aussitôt l'enfant ouvrit ses lèvres : il se fit un petit creux dans sa joue, l'éclat du premier sourire se répandit sur son visage, et ses yeux rayonnèrent vers sa mère.

Alors les larmes de la mère devinrent des larmes de joie. Elle se releva de sa douleur, appela le père de l'enfant, le lui présenta, et l'enfant sourit aussi à son père.

A cette vue, le père éleva sa voix et dit : Béni soit le Seigneur qui a changé notre affliction en joie ! Il vient d'élever notre enfant au-dessus des animaux des champs qui penchent la tête vers la terre, et dont le visage est sans mouvement et sans expression ! Le regard de notre fils est devenu comme le regard d'un ange, ou comme le visage d'Ève quand son cœur est plein de joie et de reconnaissance. Réjouissons-nous ! car nos yeux ont vu le signe du Seigneur. Oui, le souffle de Jéhovah est dans Abel. Ne plane-t-il pas sur son visage comme au printemps sur la face de la terre ? Que le jour où l'Éternel nous a fait cette révélation soit un jour sacré, et que le nom du Seigneur soit célébré à jamais ! Ainsi parla Adam, et il caressa son fils.

Ève soigna l'enfant de tout son cœur, et elle dit : J'ai vu le caractère divin en lui ; c'est pourquoi je veux le soigner avec sollicitude.

L'enfant croissait en sagesse et en grâce; et Adam lui donna un troupeau, pour qu'il le menât paître. Le troupeau prospéra, les agneaux suivaient leur berger en bondissant, car Abel était doux et pieux.

Mais Caïn était courroucé dans son cœur; l'envie et la méchanceté s'emparèrent de lui, parce que Jéhovah était avec Abel: car le cœur de Caïn était méchant dès sa jeunesse, et le Seigneur n'était pas avec lui.

Au jour de sa naissance, Abel offrit un sacrifice au Seigneur. Il lui consacra les premiers nés de son troupeau, et son cœur était plein de reconnaissance et de joie. Mais Caïn s'irrita contre son frère, et son regard devint plus farouche. Il frappa Abel sur la tête, tellement qu'il tomba à terre; puis il insulta à sa faiblesse, se détourna, et le laissa étendu à terre et nageant dans son sang. Alors vinrent le père et la mère; Ils trouvèrent Abel mourant, et Ève se pencha sur lui et pleurait amèrement.

Abel souleva sa tête ensanglantée, et son regard se porta sur ses parents. Un sourire céleste errait sur ses lèvres et sur son visage; puis il pencha de nouveau la tête, et rendit l'esprit.... Et sa forme était gracieuse et belle comme celle d'un ange.

Ève s'écria: Ah! telle était l'expression de son visage, lorsque, reposant sur mon sein, son cœur s'ouvrit à moi pour la première fois! O

Adam! est-ce là mourir? Ah! alors la mort de l'innocent n'est que le passage à un second développement, le commencement de la fleuraison plus belle d'une nouvelle vie!

Ainsi parla la mère des vivants, et tous deux pleuraient beaucoup. Ils déposèrent le corps d'Abel dans le sein de la terre; les agneaux semblaient pleurer leur berger, et sur son tombeau s'éleva la fleur des champs.

Le chat.

Deux savants qui avaient passé leur vie à scruter la nature, à disséquer ses productions pour en connaître le mécanisme, et à disserter pertinemment sur chacune d'elles, se rencontrèrent un jour. Ils se mirent à parler de quadrupèdes, de vers, de poissons, d'oiseaux et de toutes sortes d'arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murs; et, ce qu'il y eut d'admirable, c'est qu'ils se trouvèrent parfaitement d'accord sur tous ces objets. Aussi se louaient-ils réciproquement à l'envi l'un de l'autre.

Enfin, ils vinrent à parler aussi de la nature et de l'instinct particulier du chat; mais ils se divisèrent à ce sujet, et se querellèrent fort.

L'un disait du chat qu'il était le monstre le plus hideux et le plus nuisible : faux, dissimulé, cruel, semblable enfin au tigre par le caractère comme par la forme, bien qu'il lui soit infé-

rieur en grandeur et en force, ce dont on ne saurait trop remercier le Ciel.

L'autre prétendait, au contraire, que le chat tenait plus du lion que du tigre; qu'il avait la générosité et tous les nobles sentiments du roi des quadrupèdes, et en approchait encore par la forme; qu'il était propre, caressant, et, par cela même, ennemi du chien, animal sale et importun; qu'enfin, le chat était le plus utile des animaux domestiques, un vrai don du Ciel, que les hommes ne sauraient assez en remercier.

A ce discours, le premier s'emporta violemment; car il aimait le chien, et, pour le mieux défendre, il en appela au petit chien de Tobie, au chien d'Ulysse et au chien du grand roi.

Mais l'autre lui opposa les chats du philosophe qui prouva que le monde actuel est le meilleur des mondes, et qui surpassait en science tant d'autres philosophes[1].

Et ils se séparèrent sans avoir pu s'accorder, chacun emportant du ressentiment dans son cœur. L'un retourna à sa volière et à ses oiseaux vivants, dont le chat lui avait dérobé plusieurs, et l'autre à sa collection d'oiseaux empaillés, que les souris rongeaient à son grand déplaisir.

Et il en est ainsi de tous les jugements dictés par l'intérêt de la passion.

La sauve-garde.

Lorsque la nature de son souffle créateur et tout-puissant eut formé la rose, la plus gra-

[1] Leibnitz, qui aimait beaucoup les chats.

cieuse des fleurs, l'esprit du rosier dit à l'ange des fleurs : N'accorderas-tu pas une sauve-garde à ce noble arbrisseau, pour le protéger contre la violence et l'audace? La nature a bien donné au buisson des pointes longues et aiguës.

Le buisson, répondit l'ange, n'appartient pas à la classe des productions nobles dans le règne de la nature; il est d'un degré inférieur. Sa destination est de protéger les plantes délicates contre l'animal sans raison; et c'est pour cela que la nature lui a donné des pointes longues et aiguës. Toutefois que ton vœu soit accompli.

Il dit, et les branches du rosier furent parsemées de tendres épines. Mais l'esprit de la rose dit à l'ange : A quoi bon ces faibles pointes? elles ne protégeront pas la fleur magnifique!

Aussi ne sont-elles là, répondit l'ange, que pour écarter la main de l'enfant irréfléchi. Les obstacles ne font qu'irriter l'audace et la témérité. Le beau et le sacré ont en eux-mêmes de quoi se faire respecter : c'est pourquoi la nature leur a donné la sauve-garde la plus délicate, qui avertit sans blesser. La délicatesse convient seule à la beauté, et est sa meilleure défense.

C'est ainsi que la nature a donné pour sauvegarde à l'innocence la pudeur et la timidité.

La branche de sureau.

Un chasseur se promenait avec son fils dans la campagne ; un ruisseau profond coulait entre eux. L'enfant voulut le traverser pour rejoindre

son père; mais la largeur du ruisseau l'en empêchait.

Il coupa aussitôt une grosse branche dans un buisson, la posa dans le ruisseau, et, s'appuyant fortement dessus, il se donna un vigoureux élan. Malheureusement c'était une branche de sureau, et, à l'instant où l'enfant était suspendu au-dessus des vagues, elle se rompit; il tomba au fond de l'eau, et les flots le couvrirent en mugissant.

Un berger qui de loin l'avait vu tomber, poussa un cri d'effroi, et accourut au bord. Mais l'enfant reparut à la surface, rejeta l'eau qu'il avait avalée, et nagea en riant vers le rivage.

Alors le berger dit au chasseur : Il paraît que vous avez instruit votre fils en bien des choses. Toutefois vous en avez oublié une, et qui est essentielle. Pourquoi ne l'avez-vous pas habitué aussi à examiner l'intérieur des choses, avant d'ouvrir son cœur à la confiance? S'il avait su combien la moelle du sureau est tendre et souple, il ne se serait pas fié à son écorce trompeuse.

Ami, répliqua le chasseur, j'ai éclairci sa vue et exercé sa force, et ainsi je puis l'abandonner à l'expérience. Le temps lui apprendra à se défier; mais il soutiendra l'épreuve, et ne succombera pas à la tentation; car son œil voit clair, et sa force est exercée.

La petite fleur amère.

Une mère alla un jour de printemps avec sa petite fille sur la montagne, et l'enfant était transportée de joie à la vue de la belle verdure et des fleurs de toutes sortes qui bordaient le chemin.

Elle en trouva une qui lui plaisait plus que les autres : c'était une petite fleur délicate, d'une couleur rougeâtre et agréable. Mina, c'était le nom de l'enfant, cueillit la fleur; elle la considérait en tous sens, la sentait, la baisait, la caressait et semblait ne pouvoir assez l'admirer. Rassasiée enfin de regarder et de sentir, elle voulut jouir encore davantage; elle mit la fleur dans sa bouche pour la manger.

A peine l'eut-elle goûtée que la pauvre Mina accourut tout en larmes vers sa mère, et s'écria : O chère maman, la petite fleur était si belle, sa couleur et son odeur si douces; je l'ai mangée, et elle est devenue si amère qu'elle me crispe toute la bouche; ô les vilaines, les méchantes fleurs!

Ainsi parla la petite. Mais la mère répondit : Pourquoi, mon enfant, accuser les petites fleurs du tort que tu as eu? Leur forme et leur couleur en sont-elles moins belles, et leur odeur moins suave? Les jouissances qu'elles nous donnent sont délicates comme elles, et doivent nous suffire. L'homme n'est pas fait pour se nourrir de fleurs, ni les fleurs pour être mangées.

Samuel et Héli.

L'enfant Samuel servait le Seigneur à Siloh, sous les yeux du grand prêtre Héli, et il trouvait grâce devant Dieu et les hommes : car il servait le Seigneur dans la droiture et la pureté de son cœur; il était obéissant et croissait en sagesse.

Mais les fils d'Héli, Hophni et Pinéhas, étaient de jeunes hommes pervers et méchants, qui ne craignaient point le Seigneur, et leur iniquité était grande devant lui. Ils se tenaient un jour sous un arbre devant la maison de leur père, et l'enfant Samuel était avec eux, vêtu d'une simple tunique de lin.

Alors Hophni et Pinéhas proférèrent des paroles indécentes en présence de l'enfant, et Samuel en rougit tellement que son visage était ardent comme la pourpre du soir quand le jour est sur son déclin. Samuel rougissait pour la première fois; car il n'avait pas encore entendu la parole du mal sortir de la bouche d'un homme : c'est pourquoi son cœur était pur et innocent.

Mais les méchants fils d'Héli se moquèrent de l'enfant, et l'insultèrent à cause de la confusion que lui donnaient leurs discours, et Samuel détourna son visage et pleura.

Alors Héli, qui avait entendu les discours de ses fils, vint à Samuel, et dit : Mon enfant, pourquoi pleures-tu ? Et Samuel répondit : Tes fils Hophni et Pinéhas ont tenu de mauvais discours devant moi : alors mon cœur s'est ému, et un

feu ardent a couvert mon visage, je ne sais comment; et ils se sont moqués de moi, et m'ont tourné en dérision.

Héli embrassa l'enfant Samuel avec tendresse, et, élevant la voix, il dit : Ne pleure pas, ô mon fils, et que la parole de la moquerie n'aille pas à ton cœur; car tu es l'élu du Seigneur. Mais ce qui me réjouit en toi, remplit mon âme de douleur pour mes propres enfants : ils ont gâté en eux-mêmes la fleur de leur vie. Comment pourront-ils jamais porter de bons fruits?

Héli pleura tellement l'iniquité de ses fils, que ses yeux s'obscurcirent; et ils l'accablèrent d'afflictions et de douleur. Mais Samuel consola l'âme du grand-prêtre Héli, et continua à marcher avec droiture devant le Seigneur.

L'aveugle.

Un aveugle se tenait exposé aux doux rayons du soleil du printemps. La chaleur bienfaisante de l'astre pénétrait à travers ses membres, et les rayons de lumière tombaient sur les globes obscurcis de son visage, que l'aveugle lui présenta fixément.

O toi! s'écria-t-il, mer immense de lumière, merveille de la main toute-puissante qui t'a créée et qui te conduit dans ta magnifique carrière! de ton sein affluent éternellement la chaleur et la vie, et ta force ne s'épuise jamais. Oh! combien doit être grand et bon celui qui t'a formée!

Ainsi parlait l'aveugle. Un homme qui se trou-

vait là, l'entendit, et les paroles de l'aveugle le surprirent. C'est pourquoi il lui demanda : Comment peux-tu admirer l'astre du jour, puisque tu ne le vois pas ?

L'aveugle répondit : Mon ami, c'est précisément parce que je ne le vois pas comme toi, que je l'admire. Depuis que la lumière de mes yeux s'est obscurcie et que l'éclat du soleil leur est refusé, j'ai reçu le soleil dans mon âme. Chaque fois que je sens sa présence, une aurore nouvelle se lève en moi, et je vois rayonner la lumière intérieure. Mais vous, vous ne le voyez, comme tout ce qui vous apparaît journellement, que des yeux du corps.

La rose.

Quel dommage, disait un enfant à son père, que la rose, quand elle a défleuri, ne porte pas un beau fruit! Elle rendrait ainsi à la nature, pendant l'été, ce qu'elle en a reçu au printemps dans le temps de sa fleur. Tu l'as nommée la fleur de l'innocence et de la joie : alors elle serait encore l'image de la reconnaissance.

Le père répondit : N'embellit-elle pas le printemps, l'enfant chéri de la nature, de toute la beauté de sa forme? Et pour la goutte de rosée qui lui vient d'en haut, et le rayon qui la colore, ne donne-t-elle pas son éclat et son parfum? Ornement du printemps, et créé pour lui, elle remplit sa destinée et meurt avec lui! Cher enfant, la reconnaissance tendre et timide est le

plus bel hommage, et comment l'innocence pourrait-elle être ingrate?

L'amitié.

Un jour de printemps, deux jeunes gens, amis comme autrefois Damon et Pythias, se promenaient dans un bois, se tenant par la main. Cherchons, dit l'un d'eux, une image de notre amitié. L'homme aime tant à retrouver la vie de son âme dans une image de la nature.

Vois-tu, dit Damon, le lierre qui s'attache autour de ce chêne! Magnifique et dans la vigueur de la jeunesse, le chêne s'élève, comme la colonne d'un temple, que les jeunes garçons et les jeunes filles entourent avec joie du premier feuillage du printemps. Le tendre lierre l'embrasse comme s'il voulait ne faire qu'un avec lui. Sans le chêne, il ramperait dans la poussière! Les jeunes gens se regardèrent et dirent: Cette image est belle, et la fraîche verdure du lierre orne avec grâce le tronc sévère du chêne. C'est ainsi que la force, s'ennoblissant par l'amour, soutient et élève la faiblesse. Ainsi le noble Hercule portait dans ses bras nerveux l'innocence enfantine. Union belle et gracieuse! Mais ce n'est pas l'image de l'amitié.

Vois, là-bas sur la colline le vigneron lie la vigne à l'ormeau : prudente association, qui prépare à l'homme le plus noble fruit. C'est ainsi qu'ils remplissent notre coupe de plaisirs! Ah!

qu'ils soient bénis par notre reconnaissance ! Mais n'est-ce pas un lien formé par la main de l'homme? Son but est le gain. La vigne aussi, trop chargée de raisins, ne peut-elle pas rompre les branches de l'orme, et son feuillage épais étouffer celui de son protecteur? Cette image est belle, sans doute, elle exprime la réunion des forces humaines dans l'association civile pour l'avantage de tous. Mais ce n'est pas là l'image de l'amitié.

Non, l'amitié, le lien des âmes, n'a rien sur la terre qui lui ressemble! s'écrièrent à la fois les deux amis. Ils se trouvaient sous l'ombrage de deux jeunes chênes qui confondaient leurs rameaux. Ils regardèrent les deux arbres sveltes et vigoureux. Quels beaux arbres! dirent-ils, quel développement magnifique! Leurs racines s'entrelacent fortement; leurs têtes s'élèvent à une hauteur égale; tous deux, s'élançant vers le ciel, résistent en commun à la tempête, et, si elle les abat, ils ne peuvent tomber qu'ensemble. Est-ce là l'image de notre amitié? Les deux amis se regardent, leurs yeux brillent, et ils s'embrassent sous l'ombrage des chênes majestueux.

La mort et le sommeil.

Se tenant embrassés comme deux frères, l'ange du sommeil et l'ange de la mort parcouraient la terre. C'était le soir. Ils s'arrêtèrent sur une colline non loin des habitations des hommes. Un

silence mélancolique régnait tout à l'entour, et la cloche du soir se taisait dans le village lointain.

Calme et silencieux, comme le demandent leurs fonctions, les deux génies bienfaisants de l'humanité étaient assis l'un à côté de l'autre, s'embrassant avec tendresse.

La nuit approchait. Alors l'ange du sommeil se leva de son siége de mousse, et répandit, d'une main légère, les semences invisibles du sommeil : le vent du soir les porta aux paisibles cabanes. Aussitôt le doux sommeil saisit les habitants des champs, depuis le vieillard qui marche avec un appui, jusqu'à l'enfant au berceau. Le malade oublia ses douleurs, l'affligé ses chagrins, le pauvre ses soucis. Les yeux de tous se fermèrent.

Après avoir rempli ses fonctions, l'ange bienfaisant du sommeil vint se replacer à côté de son frère, dont la contenance est plus sévère, et il s'écria avec une joie innocente : Oh! qu'il est doux de faire du bien sans être aperçu! Quand l'aurore paraîtra, les hommes me béniront comme leur ami et leur bienfaiteur. Que nous sommes heureux, nous, messagers invisibles de l'esprit du bien! qu'elle est belle notre paisible vocation!

Ainsi parla le doux ange du sommeil.

L'ange de la mort le regarda avec mélancolie, et une larme, comme les immortels en répandent, parut dans son grand œil obscurci. Ah! dit-il, que ne puis-je jouir comme toi de la reconnaisssance des hommes! Mais, moi, la terre

me nomme son ennemi, et me regarde comme le destructeur de ses joies.

O mon frère reprit l'ange du sommeil, l'homme de bien, à son dernier réveil, ne verra-t-il aussi en toi son ami, son bienfaiteur, et ne te bénira-t-il pas aussi avec reconnaissance? ne sommes-nous pas frères, et envoyés par le même père?

Il dit : l'œil de l'ange de la mort rayonna, et les deux frères s'embrassèrent plus tendrement.

Le bouton de rose.

Un enfant s'était arrêté devant un rosier fleuri, tout garni de boutons et de roses. Avec une joie empressée il regardait une rose, puis une autre, puis une feuille, puis un bouton. Son père, caché dans un bosquet, l'observait de loin, et son œil se fixait avec complaisance et amour sur ce fils, objet de sa tendresse. Il lui semblait qu'une voix prophétique lui parlait par ce rosier, et lui faisait voir dans ses boutons et ses fleurs l'image des jouissances paternelles.

Oui, dit-il en lui-même, c'est un pressentiment divin. Autrement, pourquoi cet enfant me serait-il plus cher en ce moment? pourquoi me paraîtrait-il si beau auprès de ce rosier en fleur?

Mais l'enfant ne se lassait point de contempler et de s'émerveiller. L'admiration du beau éveille le sens du vrai. Il voulut savoir comment le bouton se développe en rose. Il croisa ses petits bras, et attacha tout son regard sur le bouton. Le père sourit : ainsi doivent sourire les

êtres supérieurs à l'homme, en voyant un sage de la terre diriger son œil armé d'un verre sur une étoile, ou dans la construction intérieure d'un insecte.

L'enfant s'aperçut bientôt de l'inutilité de ses efforts. Alors il cueillit le bouton, l'ouvrit, et considéra l'intérieur avec une grande attention. Dans ce mòment, le père s'avança.

A quoi réfléchis-tu donc si sérieusement, mon enfant? demanda-t-il. Oh! cher papa, dit le petit, je voulais savoir comment un bouton devient une rose; j'en ai cueilli un et je l'ai effeuillé. Mais je ne vois que de petites feuilles repliées l'une sur l'autre et pleines de rides. Maintenant je voudrais bien ne l'avoir pas gâté!

Il n'y a pas de mal, reprit le père, la nature a pourvu à tout: elle ne fournit pas seulement à nos besoins; elle a aussi pensé à nos plaisirs et à notre curiosité. Tu sais au moins maintenant qu'il n'est pas si facile de pénétrer ses secrets.

Mais je ne suis pas devenu plus savant pour cela, dit l'enfant.

Quand cela serait, répondit le père, n'avais-tu pas le désir sincère de t'instruire? Une bonne intention est déjà quelque chose de bien en soi; le reste ne dépend pas toujours de l'homme, et même quand il réussit, la bonne volonté est encore ce qu'il y a de meilleur.

Après un moment de silence, l'enfant reprit, avec une sorte de timidité: dis-moi donc, cher papa, comment le bouton devient rose?

Mon enfant, le bouton croît en beauté et en grâce jusqu'à son entier développement : voilà tout ce que je puis te dire ; le reste, je l'ignore comme toi.

La nature nous offre le beau tout développé ; elle cache la main avec laquelle elle le produit et le présente.

L'enfant reprit le bouton qu'il avait cueilli et dit à son père : Si le bouton peut se faire si beau, plus beau que tout ce que font les hommes, pourquoi donc ne peut-il pas se défendre contre la faible main d'un enfant? pourquoi est-il en même temps si puissant et si faible?

Le bouton se serait-il donc fait lui-même, Guillaume? demanda le père ; et il regarda l'enfant d'un air doux et sérieux.

Oh! certainement, répondit le petit, les fleurs ont aussi, comme moi, une mère et un père qui les nourrit, les soigne et les élève.

Le même père que nous, repartit le père ému : seulement nous ne le voyons pas ; mais nous éprouvons sa puissance et son amour en nous et autour de nous!

Ainsi parla le père, et ses paroles pénétrèrent dans l'âme de l'enfant ; il venait de déposer un trésor dans son cœur.

Depuis ce temps, Guillaume vit dans les rosiers et dans les fleurs des champs des membres silencieux de la grande famille, en rapport intime avec l'homme ; et il croissait en âge, en sagesse et en grâce : mais le père garda dans

son cœur les paroles de son fils et les rapporta à sa tendre mère.

Comme la simplicité innocente, dit la mère, s'élève facilement aux plus hautes vérités !

Le nid de cigogne.

Un homme qui se croyait sage et philosophe, parce qu'il avait une haute opinion de lui-même et était prompt à juger, vit un jour un nid de cigogne sur le toit d'une habitation champêtre. Aussitôt il alla vers le propriétaire, et lui dit : Comment pouvez-vous souffrir que des animaux s'établissent au-dessus de votre tête, et semblent vous dominer? Pourquoi chasserions-nous ces hôtes paisibles, répondit le campagnard? Ne savez-vous pas qu'ils attirent la bénédiction du ciel sur la maison où ils s'établissent? Quelle misérable superstition, s'écria le prétendu sage. Soit, dit le paysan : mais toujours y a-t-il bénédiction pour l'homme qui exerce l'hospitalité, ne fût-ce qu'envers un faible animal.

Bon, dit l'autre, la cigogne, l'hirondelle et le grillon[1] ont droit de cité parmi vous. Mais pourquoi refuser le même service à la vipère, à la martre et au milan, que vous persécutez? Quoi donc, reprit le paysan, l'homme doit-il respecter ce qui est malfaisant de sa nature, et attendre du bien de ce qui ne peut produire que du mal?

Alors le prétendu sage se retira confus, et dit

[1] Une croyance populaire attribue une influence heureuse au voisinage de ces trois animaux.

en lui-même : Chose singulière, que le caractère sacré de la vérité se retrouve jusque dans l'erreur et la superstition, et que sous ce voile grossier il impose encore le respect! La voix du cœur se fait aisément entendre au cœur.

Le gland.

Un vieux Brame, plein de piété, avait vu naître un de ses arrière-petits-enfants. Tout joyeux de la bénédiction céleste qui était venue sur sa maison, il dit : Je vais aller remercier le grand esprit, le père de la nature, qui nous a bénis. Puisse-t-il me fournir une occasion de l'honorer par quelque bonne œuvre! Il sortit en disant ces mots.

La reconnaissance est la fleur de la joie pure, et la bienfaisance en est le fruit.

Adorant dans son cœur le grand esprit, et tout plein de reconnaissance, le vieillard marchait dans la campagne à l'ombre des arbres. Chacune de ses pensées était une prière. Une pluie douce venait de tomber, et les gouttes étincelaient sur les feuilles et les fleurs. La nature lui parut rajeunie ; et quoiqu'il eût déjà vu quatre-vingt-dix printemps, elle lui semblait plus belle que jamais. Elle est l'ouvrage du bon esprit, dit-il en lui-même ; pour celui qui la respecte, et voit le Créateur dans chaque forme de la création, elle ne vieillit pas.

En continuant son chemin, le vieillard aper-

çut un gland au milieu du sentier. Le germe, fécondé par la pluie, avait brisé son enveloppe et paraissait au dehors; mais il ne pouvait prendre racine dans le sol dur et nu du sentier.

Le vieillard se baissa et dit, en le ramassant: Pauvre créature, il est heureux que j'aie été conduit vers toi; tu aurais été écrasée par le voyageur, ou desséchée par l'ardeur du soleil. C'est aussi un bonheur pour moi de pouvoir exprimer, par une bonne action, le sentiment qui remplit mon cœur. O nature, toi qui nous accordes un bienfait à chaque mouvement de notre vie, puissé-je te seconder dans tes œuvres! Le plus petit acte de reconnaissance est encore bien doux.

Un jeune homme qui se tenait derrière un chêne, avait entendu les paroles du Brame; il s'avança vers lui, en riant d'un air moqueur. De quoi ris-tu? lui demanda le vieillard. De ton esprit puéril, bon homme, qui peut te réjouir d'avoir sauvé la vie à un gland. Jeune homme, dit le Brame, comment peux-tu connaître mon esprit, puisque tu me vois aujourd'hui pour la première fois! Pourquoi te moquer du léger service que je crois rendre à la nature? Le grain de semence lui est aussi précieux que l'arbre, et sans la semence l'arbre n'existerait pas. La vertu aussi, mon fils, sort d'un faible germe, et s'élève peu à peu; mais plus elle approche de son terme et de la perfection, plus elle devient humble et simple; et alors les plus petites choses

ont pour elle le même prix que les plus hautes. Brama n'envoie-t-il pas son soleil et sa rosée sur le brin d'herbe comme sur le palmier? Ainsi parla le vieillard d'un air doux et sérieux.

Le jeune homme s'éloigna en silence et plein de respect; il avait vu le noble vieillard dans sa dignité, et il aurait voulu lui ressembler: car la légèreté elle-même est forcée de rendre en son cœur hommage à la vertu.

Le Brame poursuivit son chemin vers une colline toute remplie d'épines et de ronces. Un marchand le rencontra tenant son gland dans sa main, et lui dit: Penses-tu donc voir l'arbre qui sortira de ce gland? je doute fort que tu jouisses de son ombre! Le vieillard répondit: Faut-il, en plantant, ne songer qu'à l'ombrage de l'arbre et à soi-même? Est-ce donc ainsi qu'agit la nature? Mon fils, celui qui ne plante pas seulement d'hier, trouve, dans l'acte même de planter, sa vocation et sa joie.

Arrivé sur la colline, il enterra le gland sur le sommet, au milieu des épines, et il le couvrit soigneusement de terre et de mousse. Comment, tu le plantes au milieu des épines, lui cria un berger; le voilà bien placé! Ami, répliqua le Brame, tant que la tige sera délicate et faible, les épines la protégeront contre la rigueur des vents et les attaques du dehors, et si elle grandit, elle saura bien se faire jour; car c'est un chêne. Mon fils, j'ai dérobé ce secret

à la nature ; la tendre mère consulte à la fois la faiblesse et la force de son enfant.

Après que le vieillard eut achevé son ouvrage, il reprit gaîment le chemin de sa maison. Celui qui plante le long des routes, pensait-il en lui-même, ne manque pas de maîtres ! mais l'homme qui a de l'expérience va droit son chemin.

Comme il s'approchait de la chaumière, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants coururent au devant de lui, lui demandant tous à la fois : Où es-tu donc resté si longtemps ? Alors il les assembla autour de lui, et leur raconta tout ce qui lui était arrivé ; et les petits-enfants caressaient le vieillard pendant qu'il parlait ; mais les plus âgés l'écoutaient avec une respectueuse attention. Oh ! dit le vieillard, en finissant, rien n'est plus beau que de vivre au sein de la nature, quand on aime tendrement son auteur, et au milieu de ses propres enfants, où on est tendrement aimé. Oui, Brama, source d'amour, s'écria-t-il, en levant son regard vers le ciel, c'est dans la vie paisible de la nature et dans le cercle de la famille qu'est ton temple sacré.

Le chêne, nouvellement planté, sortit de son germe, grandit, s'éleva au-dessus des épines, et devint un arbre touffu. Le vieillard mourut alors. Ses enfants l'enterrèrent sur la colline : encore bien longtemps après, quand ils apercevaient l'arbre et entendaient le bruissement de son feuillage, ils pensaient au bon Brame, à ses

sages leçons, racontaient quelques traits de sa vie et tâchaient de lui ressembler.

Car la parole d'un homme sage est comme un grain de semence dans un terrain fertile.

La pêche.

Un laboureur, revenant un jour de la ville, rapporta à ses enfants cinq pêches magnifiques. Comme ils n'en avaient jamais vu, ils furent fort étonnés, et eurent un grand plaisir à regarder ces beaux fruits de couleur rouge, et couverts d'un tendre duvet. Le père les distribua à ses quatre enfants, et il y en eut une pour la mère.

Le soir, quand les enfants allèrent se coucher, le père leur demanda comment ils avaient trouvé les pêches !

Délicieuses, cher papa, dit l'aîné ; elles ont un goût à la fois doux et acide. J'ai gardé soigneusement le noyau, et je veux le mettre en terre pour en avoir un arbre.

Bien, dit le père, c'est penser à l'avenir en sage économe, comme doit faire le laboureur.

J'ai mangé la mienne tout de suite, cria le plus jeune, et j'ai jeté le noyau, et maman m'a encore donné la moitié de la sienne. Ah ! c'était si sucré, ça fondait dans la bouche.

Ce n'est pas là de la prudence, dit le père ; mais tu as agi comme un enfant, et cela est de ton âge. Tu auras dans ta vie assez d'occasions de mettre de la prudence dans ta conduite.

Le second fils dit alors : J'ai ramassé le noyau que mon petit frère avait jeté : je l'ai cassé, et j'ai mangé l'amande, qui était aussi douce qu'une noix ; mais j'ai vendu ma pêche, et j'en ai retiré assez d'argent pour en acheter une douzaine, la première fois que j'irai à la ville.

Voilà qui est prudent, dit le père en secouant la tête, même trop prudent pour un enfant. Et toi, Edmond ? Edmond répondit avec franchise : J'ai porté ma pêche à George, le fils de notre voisin, qui a la fièvre ; il ne voulait pas la prendre, alors je l'ai posée sur son lit, et je me suis en allé.

Eh bien ! dit le père, lequel de vous a fait le meilleur usage de sa pêche ?

Et les enfants s'écrièrent tous ensemble : C'est Edmond.

Edmond garda le silence, et la mère l'embrassa les larmes aux yeux.

Le carré d'œillets.

O petite maman, donne-nous à chacun un carré de fleurs qui nous appartienne, un à moi, un à Gustave, et un à Malvina ; et alors chacun cultivera le sien.

Ainsi parla le petit Frédéric à sa mère ; et la mère lui accorda sa demande, et donna à chacun un carré plein de beaux œillets. Les enfants en eurent une grande joie ; ils disaient : Quand les œillets seront en fleurs, ce sera superbe !

car ce n'était pas encore le temps des œillets; mais ils avaient déjà des boutons.

Cependant Frédéric, plein d'impatience, avait bien de la peine à attendre le moment de la floraison, et il désirait que ses œillets fleurissent avant tous les autres.

Il allait à chaque heure voir ses œillets; il les prenait dans la main, contemplait leurs boutons, et était tout joyeux quand une petite feuille rouge ou jaunâtre brillait à travers les fentes de la verte enveloppe.

Mais, enfin, il s'ennuya d'attendre. Il ouvrit les boutons avec ses doigts, et déplia toutes les petites feuilles de la fleur; puis il cria d'une voix triomphante: Venez voir, mes œillets ont fleuri! Mais, quand le soleil brilla sur les fleurs, elles penchèrent tristement la tête, et leurs feuilles étaient en désordre, et flétries avant midi; et le petit garçon pleurait.

Enfant impatient! lui dit la mère, Dieu veuille que ce soit la dernière joie de ta vie que tu gâtes par ta faute! tu n'auras pas acheté trop cher le grand art de savoir attendre.

Les abeilles et le papillon.

Un jour, un amateur d'abeilles faisait voir ses ruches à un de ses amis plus jeune que lui. Pendant qu'ils considéraient l'activité merveilleuse de ce petit peuple, un superbe papillon vint voltiger autour d'eux. L'éclat de l'or, l'azur du ciel et la pourpre de l'aurore se confondaient

sur ses ailes ; il se balançait sur une fleur, puis il volait sur une autre.

Quelle belle créature! dit le propriétaire des abeilles ; elle est cependant sortie d'une chenille rampante!

Le jeune homme parut étonné de ces paroles, et dit : Je croyais que les amateurs d'abeilles n'avaient des yeux que pour leurs ruches, et négligeaient les autres dons de la nature.

Ami, reprit l'autre, je n'aime point les abeilles par intérêt et pour l'avantage que j'en retire : ce sont les inclinations basses qui rétrécissent le cœur et le rendent exclusif; mais plus l'homme s'attache à la nature avec amour, plus son cœur s'élargit, plus son œil s'épure et devient capable de réfléchir tout le beau et tout le bien qui l'entourent.

Cependant, continua l'ami, le plus beau papillon n'est pas comparable à l'abeille diligente et utile.

Alors le propriétaire des abeilles, montrant ses ruches bourdonnantes, lui dit : Jeune homme, ici tu vois l'image d'une vie active et circonscrite; c'est la vie de l'esprit enchaîné dans sa sphère terrestre. Le papillon te montre ce même esprit dégagé de ses entraves, et s'élevant en liberté au-dessus de la poussière : c'est pour cela que les divins artistes de l'antiquité ornaient l'âme pure et développée avec les ailes du papillon.

Image, comparaison, reprit l'autre! Mais

la nature ne pouvait-elle pas réunir le beau et l'utile?

Faut-il donc, répondit le maître avec un peu d'humeur, faut-il donc que l'esprit soit toujours enchaîné à la terre, et le divin rabaissé à des fins grossières? N'est-ce pas avilir sa nature?

Le pasteur de Thékoa.

Amos, le pasteur et le chantre de Thékoa, descendit un jour de la montagne vers Jérusalem, et s'avança au milieu du peuple, chantant ses cantiques sacrés. Le peuple aimait à l'entendre, quoiqu'il reprit Israël à cause de ses iniquités et de son esprit servile; car il chantait avec force et grâce, et, enveloppant la vérité dure et sévère dans les images simples et gracieuses de la vie pastorale, ses chants allaient au cœur du peuple.

Alors Amazia, prêtre de Béthel, alla au devant du pasteur Amos, se disant en lui-même : Il faut qu'Amos m'enseigne à composer des hymnes comme il en compose, et à les chanter de manière à gagner le peuple. Et, déjà il se flattait de l'emporter dans l'art du chant sur le pasteur de Thékoa; car Amazia n'était pas un prêtre selon l'esprit de Dieu, mais un prêtre du veau d'or, qui flattait le roi Jéroboam et trompait le peuple, afin de satisfaire ses basses convoitises, et il ne cherchait à devenir plus habile que pour continuer à tromper.

Il s'approcha donc d'Amos et dit : Qui es-tu,

toi qui parles ainsi en paroles magnifiques et que la multitude écoute?

Amos répondit: Je suis un pasteur de Thékoa!

Alors Amazia demanda : Comment ton père s'y est-il donc pris pour former ton cœur? Ou bien quelle école de prophètes t'a enseigné à chanter comme tu fais?

Le berger Amos répondit : Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète; j'ai passé les jours de ma jeunesse auprès des troupeaux de mon père, et je cueillais des mûres.

Amazia étonné, dit: Qui est-ce donc qui t'a donné l'art du chant et t'a enseigné à parler avec puissance?

Amos répondit : C'est l'esprit du Seigneur!

Dis-moi donc en quel temple il t'a apparu, dans quel sanctuaire il s'est révélé à toi?

Dans le sanctuaire qui touche aux confins de la terre, sur la montagne de Thékoa.

Alors Amazia se mit en colère et dit: Tu parles en paroles obscures, je ne te comprends pas.

Amos répondit : L'esprit comprend ce qui est de l'esprit.

Mais Amazia ne saisit point les paroles du pasteur, car l'esprit de Dieu n'était pas avec lui; il alla trouver le roi et lui dit : Amos excite une sédition contre toi, sa parole troublera le pays.

Ainsi parla Amazia, car il ne comprenait pas l'esprit qui remplissait Amos.

Mais Amos retourna dans la montagne.

Le rossignol.

Un matin, au commencement de la moisson, Eugène se promenait avec son père dans les champs, et l'alouette chantait au-dessus de leur tête. L'agréable oiseau, dit le père! il salue de son chant joyeux le crépuscule du jour, ainsi que le doux réveil du printemps; il s'élève dans les airs, pour que toute la contrée l'entende, et il ne se tait que quand la nature a mûri ses productions.

Il est vrai, dit le jeune homme. Mais, ajouta-t-il, pourquoi donc la nature nous prive-t-elle si tôt du beau chant du rossignol? à peine chante-t-il quelques jours.

Tu es bien exigeant, répondit le père en souriant; tu fais donc aussi comme la plupart des hommes! Le beau par excellence, que le ciel accorde avec mesure, ne doit-il servir qu'à nous rendre froids et indifférents pour le bien qu'il nous donne en abondance?

Non pas indifférents, cher papa; mais l'homme porte en lui un plus haut modèle; et ne doit-il pas toujours tendre au plus élevé? Le beau d'un degré inférieur mérite certainement qu'on l'estime; mais la beauté par excellence attire l'amour et la vénération: le premier degré doit conduire au second.

Bien, mon fils, dit le père, je suis de ton avis; je parlais de l'homme tel qu'il est, et non pas de l'homme tel qu'il doit être.

Après un moment de silence, Eugène reprit : Si le beau par excellence est le but supérieur de l'homme, pourquoi la nature nous ôte-t-elle donc si tôt la jouissance du plus délicieux des chants?

Le père répondit : Te rappelles-tu encore, mon ami, ce qui se passa en toi, la première fois que tu entendis le chant du rossignol?

Oh! dit le fils, comment pourrais-je oublier cette belle soirée?

Tu étais ému par le chant noble et tendre que la nature a donné à cette créature délicate : la fiction antique, qui a fait passer dans ce petit oiseau l'âme du poëte Thamyris, cher aux dieux et aux hommes, te semblait la vérité; car chaque ton te paraissait sentiment et pensée, et le chant, dans son ensemble, formait la plus parfaite harmonie.

Oh! oui, s'écria le jeune homme, plus on s'approche de la nature, plus le cœur s'ouvre à son langage, mieux on comprend la parole naïve de la simple antiquité!

Et quand tu l'eus entendu plusieurs semaines, dit le père, tu l'entendais encore avec plaisir, mais non plus avec le même sentiment; ton enthousiasme s'affaiblit peu à peu. Tu l'écoutais avec moins d'intérêt, n'est-il pas vrai, Eugène?

Eugène en convint, tout en regardant son père d'un air étonné.

Mais le père continua en souriant : Cette question n'est pas superflue, comme tu parais le croire. Pour évaluer avec justesse les choses qui

sont hors de nous, il faut avoir porté d'abord un regard impartial sur nous-mêmes, et apprécié notre propre disposition. Peut-être qu'avec le temps tu aurais cessé entièrement de sentir ce qu'il y a de grand, de beau et de touchant dans ce chant admirable.

Mais, dit le jeune homme, en interrompant son père, le chant de l'alouette nous réjouit cependant tout le printemps et tout l'été.

Sans doute, reprit le père, le beau est un besoin pour l'homme : c'est pour cela que la nature ne nous en laisse jamais manquer. Mais le beau par excellence, le parfait est quelque chose de sacré ; il doit nous élever au divin, dont il est une émanation : il ne doit pas être prodigué, ni profané ; il apparaît plus rarement, afin que nous le recevions mieux dans notre âme. N'est-ce pas, Eugène, le chant du rossignol excite en toi, en ce moment, les mêmes sentiments qu'au premier jour que tu l'as entendu ?

Le jeune homme en convint en regardant son père d'un air attendri, et tous deux marchèrent longtemps en silence à côté l'un de l'autre.

Polycarpe.

LE RÈGNE DE LA VÉRITÉ.

Le vénérable Polycarpe, évêque de Smyrne, avait quitté la ville, quand la persécution eut pris le dessus, et s'était retiré à la campagne avec Crescens, son fidèle disciple. Un soir il

sortit pour prendre le frais, et alla sous les arbres touffus qui étaient devant la maison. Là il trouva Crescens sous un chêne, la tête appuyée sur sa main et pleurant.

Le vieillard s'avança vers lui, et dit : Mon fils, pourquoi pleures-tu? Crescens leva la tête et répondit : Comment pourrais-je ne pas m'affliger et ne pas pleurer? je pensais au règne de Dieu sur la terre. Les tempêtes et les orages s'accumulent, et l'église périra dans son enfance. Plusieurs confesseurs ont déjà apostasié, renié, blasphémé; ils ont prouvé qu'il y a des profanes qui confessent la vérité des lèvres, quoiqu'elle soit loin de leur cœur : voilà ce qui remplit mon âme de tristesse et mes yeux de larmes. Ainsi parla Crescens.

Polycarpe répondit, avec un doux sourire : Mon cher fils, le royaume céleste de la vérité est semblable à un arbre qu'un laboureur a élevé. Après avoir placé secrètement le germe dans la terre, il s'en est allé : le germe a poussé, s'est fait jour à travers l'ivraie et les épines, a élevé la tête au-dessus d'elles, et les épines ont péri; car l'ombre de l'arbre, en se répandant au-dessus, les a étouffées. L'arbre grandit. Les aquilons soufflèrent autour de lui et l'ébranlèrent; mais ses racines, s'enfonçant plus avant dans la profondeur, embrassaient les rochers, et ses branches s'élançaient vers le ciel. Ainsi les tempêtes ne firent que l'affermir; et lorsqu'il s'éleva davantage, et que son ombrage s'étendit au loin, les épines et l'ivraie poussèrent de nouveau au-

dessous de lui; mais il ne les aperçut pas dans son élévation; et il se tenait silencieux et paisible comme un arbre de Dieu.

Ainsi parla le vénérable évêque; puis il tendit la main à son disciple, et dit: Quand tu élèves ton regard vers le sommet de l'arbre, t'inquiètes-tu de la chétive ivraie qui rampe à ses pieds? Abandonne ce soin à celui qui l'a planté.

Alors Crescens se leva, et son âme était plus sereine : le vieillard marchait à côté de lui, courbé par les années, mais son esprit et son visage étaient pleins de jeunesse.

Les imitateurs.

Le printemps avait paru, et le premier rossignol chantait sous le feuillage nouveau du coudrier. Appuyé contre un arbre, le berger Ménalque l'écoutait. Tout à coup arrive un essaim bruyant de jeunes étourdis. Ils se placent autour de l'arbre, écoutent un instant; puis ils se disent entre eux : Maintenant c'est notre tour! Chacun tire de sa poche une espèce de sifflet qui singe la cadence du rossignol, et tous se mettent à siffler à l'envi l'un de l'autre, pour imiter l'oiseau.

Mais le rossignol se tut, et s'enfuit dans le bocage solitaire auprès du ruisseau. Ménalque le suivit au bocage et écouta de nouveau; mais la troupe bruyante retourna à la ville, faisant retentir les rues de leurs sifflements, et ils firent

un tel bruit que les habitants fermèrent leurs fenêtres.

C'est ainsi qu'à côté de l'art divin s'élève la misérable imitation.

Ésope.

Ésope, l'incomparable fabuliste, fut un jour cruellement frappé par son maître, qui le chassa de la ville et l'envoya au désert. O l'infortuné! s'écria un de ses compagnons d'esclavage. Infortuné? dit Ésope, pourquoi le serais-je plus que toi? Et où trouveras-tu au désert du bonheur et de la joie, reprit l'autre?

Dans le sentiment de ma liberté, répondit le Phrygien; et on le poussa dehors.

Peu de jours après, quelques-uns de ceux qui le connaissaient, allèrent au désert pour enterrer ses os; car ils croyaient qu'il aurait terminé volontairement sa misérable existence : mais ils trouvèrent Ésope fort content, assis au pied d'un arbre. Ils s'en étonnèrent, et lui dirent pourquoi ils étaient venus. Il sourit, et leur conta la fable du bûcheron et de la mort. Quand il eut fini, ils lui demandèrent : Qui pouvait donc empêcher le bûcheron de suivre la mort qu'il avait invoquée? La douceur de l'existence, répondit Ésope, et la peau durcie de sa main!

Alors l'un de ceux qui étaient là, lui dit : Ésope, nous sommes étonnés avec raison de ta sérénité

et de ta bonne humeur. La nature t'a refusé tout ce qui peut réjouir les hommes : ton corps est frêle, et tu ne respires qu'avec peine ; ta forme est hideuse ; les hommes se moquent de toi, aussitôt qu'ils te voient, et ils ne veulent plus même te souffrir autour d'eux comme esclave ; et maintenant te voilà dans un désert... Qu'est-ce que les dieux ont pu te donner en dédommagement?

Un rayon de leur nature divine, répondit Ésope : ils m'ont enseigné le langage des animaux, et m'ont accordé un pouvoir créateur pour les faire parler.

Par ce pouvoir créateur tu entends sans doute la sagesse, dit un autre, et tu parais croire que la nature, en te l'accordant, compensa richement tout ce qu'elle t'a refusé d'ailleurs ; mais, si la sagesse est le plus précieux de ses dons, l'insensé est bien misérable, et il a droit de maudire l'injustice de la nature, dès qu'il se reconnaît.

L'insensé ne se reconnaît point, répliqua Ésope ; car, pour se reconnaître, il faut savoir scruter son propre cœur, et le regard de l'insensé ne voit que le dehors. Mais la nature lui donne en compensation la jouissance illusoire de la folie, la présomption.

Ils quittèrent le sage Phrygien, en admirant sa gaîté. Avant de se séparer de lui, ils lui dirent : Veux-tu donc enterrer dans ce désert ta vie et le trésor de ta sagesse? Non, dit Ésope,

je veux aller là où les hommes ont le plus besoin de vérité. Et, où est-ce donc, demandèrent-ils? Là où il y a le plus de prêtres, de temples et d'autels, répartit Ésope, et il alla à Delphes.

Il n'y fut pas longtemps que les prêtres élevèrent contre lui une grande persécution, parce qu'il disait la vérité librement. Ils l'accusèrent d'avoir dépouillé le temple, et on le jeta dans une prison obscure. Mais le petit Phrygien conservait encore dans les fers son calme et sa bonne humeur, en sorte que le geôlier étonné lui demanda: D'où te vient donc ta bonne humeur dans cet obscur cachot? De la paix avec moi-même, répondit Ésope.

Les prêtres le firent sortir de la prison pour le précipiter de la roche Phædriatique. Il marcha à la mort avec un visage serein. Alors un homme du peuple lui demanda : Où prends-tu cette force d'âme qui te conserve ton courage et ta gaîté même en face de la mort? Ésope répondit : Dans la conscience de mon innocence et le souvenir de ma vie passée.

On le précipita du haut du rocher, et il expira.

La pomme.

Il y avait à la cour du roi Hérode un homme riche, qui était son grand chambellan. Il s'habillait de pourpre et de tissus précieux, il passait sa vie dans le luxe et les délices. Un jour, un

ami de sa jeunesse, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, arriva d'un pays lointain pour le visiter. Le chambellan commanda en son honneur un grand festin, auquel il invita tous ses amis. La table était couverte de mets délicieux, servis dans des plats d'or et d'argent; et il y avait beaucoup de vases précieux remplis de parfums et de vins de toutes sortes. L'homme riche, assis au haut de la table, paraissait fort gai, et son ami, qui était venu de si loin, était à sa droite. Ils mangèrent et burent jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés.

Alors l'étranger dit au chambellan : Jamais je n'ai vu dans mon pays une magnificence et un luxe pareils à celui de ta maison! Il se mit à vanter la pompe et la richesse, et il estimait son ami le plus heureux des mortels.

Mais le chambellan du roi Hérode prit une pomme qui était sur un plat d'or. La pomme était grosse, belle et rouge en dehors comme la pourpre. Il l'offrit à son hôte, en lui disant : Cette pomme reposait sur l'or, et sa forme est superbe! Celui-ci prit la pomme, la coupa en deux : un ver en rongeait le cœur.

Étonné, il regarda le chambellan, mais le chambellan baissa les yeux en soupirant.

La pierre précieuse.

Un diamant brut restait depuis longtemps caché dans la poussière parmi des pierres communes et sans valeur. Chaque jour les passants

marchaient dessus, ou le foulaient aux pieds sans le ramasser. Son éclat se dérobait aux yeux; car le beau n'éblouit pas d'abord, mais il charme par sa simplicité.

Enfin, un ami de la nature vint dans ce lieu pour chercher des plantes et des insectes, et il trouva la pierre précieuse. Il la considéra en souriant, et dit: O bienfaisante nature, tu es toujours bonne pour celui qui t'honore! Lors même qu'il ne trouve pas ce qu'il cherche avec amour et avec le sentiment vif de la vérité, tu lui présentes autre chose qui n'était pas moins digne de ses recherches.

Il emporta la pierre chez lui; puis l'examinant de nouveau, il dit: Enfant de la nature, par où commencerai-je pour te polir? comment t'enlèverai-je l'enveloppe grossière qui cache ton éclat? Une noble nature ne peut être façonnée que par ce qui lui ressemble! — Il frotta le diamant avec de la poussière de diamant: son éclat rayonna d'une manière incomparable, et on en parla dans toute la contrée.

Le sage ami de la nature prit alors la pierre brillante, et la porta au prince chéri de son peuple. J'ai trouvé cette noble production de la nature, lui dit-il; je l'ai façonnée pour lui donner de l'éclat, et maintenant je la présente au prince pour en faire l'ornement de sa couronne: car la destinée de la pierre précieuse est d'orner la couronne des rois.

Et quel est donc l'ornement le plus précieux du trône? demanda le prince. L'homme sage répondit : Un conseil d'hommes éclairés est, pour le trône qu'ils entourent, ce que le diamant est pour la couronne.

Le tulipier.

Un jardinier alla un jour voir un de ses confrères qui élevait avec soin des plantes rares et des arbres magnifiques. Ils s'entretinrent de toutes sortes de végétaux indigènes et étrangers, et ils firent entre eux comme un échange de noms particuliers et bizarres qu'il n'est pas donné à tout le monde de prononcer et de retenir. Ils allèrent ensuite dans le jardin, et continuèrent leur conversation en considérant diverses plantes.

Alors le jardinier étranger raconta qu'il avait élevé un arbre d'une espèce toute particulière, et qu'on appelait tulipier, parce que sa fleur ressemble à la tulipe; mais qu'il venait d'un pays fort éloigné, et que pour la beauté on ne pouvait le comparer à aucun autre arbre. C'est ainsi qu'il vantait le tulipier outre mesure.

Ce discours excita dans le cœur de l'autre l'envie d'avoir cet arbre, et il offrit à son ami les plus belles plantes de son jardin en échange d'un tulipier. Celui-ci y consentit, retourna chez lui et envoya l'arbre.

Quand le tulipier commença à verdir et à pousser des boutons, le nouveau possesseur eut une grande joie; il parlait sans cesse de son arbre,

et promit qu'il porterait bientôt des tulipes : il s'imaginait, ainsi que tous ses amis, que l'arbre serait d'une beauté merveilleuse, que chaque fleur se distinguerait par une couleur éclatante, nuancée de traits de feu et de pourpre, et que l'arbre tout entier ressemblerait à une planche de tulipes de mille couleurs; car le jardinier étranger avait vanté le tulipier outre mesure.

Ils attendaient donc avec impatience, et les jours et les heures leur parurent bien longs, jusqu'à ce que l'arbre fleurît et que les boutons s'ouvrissent.

Enfin les boutons s'ouvrirent. D'abord le jardinier et ses amis, ne voyant pas de tulipes, ne crurent point que l'arbre fût en fleur; mais quand ils ne purent plus en douter, ils firent peu de cas de la beauté de la fleur, car elle était modeste et simple : ils furent irrités d'avoir été trompés, et, enfin pleins de honte et d'indignation, ils arrachèrent en secret tous les boutons et toutes les fleurs, pour n'être pas exposés à la risée de ceux à qui ils avaient tant vanté leur arbre.

Gardons-nous de vanter avec exagération ce que nous ne connaissons que sur le rapport d'autrui; car l'homme est difficile à contenter : le bien lui fait désirer le mieux; le beau éveille en lui l'idée d'une beauté plus haute; et lorsqu'il se voit trompé dans son attente, il s'irrite, et l'idéal qu'il s'est créé lui fait mépriser la réalité qu'il possède.

Hanna et Sulamite.

Dans le pays d'Israël, au pied du Tabor, une veuve, nommée Hanna, demeurait avec sa fille unique, qui s'appelait Sulamite. Elles étaient pauvres, et la cabane qu'elles habitaient était petite; mais leur cœur était gai et serein, et leurs jours s'écoulaient doucement; car elles étaient pieuses et craignaient Dieu. Hanna instruisait sa fille dans le bien; elle apprenait à Sulamite comment Dieu fait naître les plantes de la terre, verse sa rosée sur elles, fait lever son soleil sur tout ce qui vit, et comment il accorde à l'homme tant de biens tous les jours. Outre cela elle lui racontait des histoires et des sentences tirées des livres saints, et pendant qu'elle parlait, les larmes lui venaient aux yeux. Alors Sulamite disait à sa mère : Mère, tu pleures! Mais la mère répondait en souriant: Oh! mon enfant, sa bonté et son amour sont trop grands pour qu'un cœur humain puisse les contenir!

C'est ainsi qu'elles s'entretenaient entre elles, et leurs actions répondaient à leurs paroles. Dieu les bénit, et leur petit jardin produisait beaucoup de fruits, ainsi que les arbres qui étaient autour de la cabane et qui s'élevaient au-dessus du toit, en sorte qu'elles pouvaient encore en donner à d'autres, et soulager les malades et les indigents de leur superflu; et Hanna disait : Il est encore plus doux, Sulamite, de donner que de recevoir! Oh! que nous

sommes heureuses de pouvoir aussi porter notre obole à l'offrande, et de ce qu'on ne se détourne pas de nous avec dédain !

Elles vivaient ainsi heureuses et paisibles dans leur cabane, l'embellissant de leur mieux, et cultivant avec soin leur petit jardin.

Mais voilà qu'une contagion maligne arriva. Hanna tomba malade, et Sulamite, sa fille, était malade aussi de peine et d'inquiétude.

Alors la mère sentit qu'elle allait mourir, et elle dit à Sulamite avec un visage riant et d'une voix douce : Chère enfant, mon heure est venue ; mais ne perds pas courage ; console-toi ; le père qui est là-haut prendra soin de toi. Elle ne put parler davantage, car ses forces avaient diminué.

Sulamite pleurait du fond de son cœur ; elle se mit à genoux, leva les mains vers le ciel, et pria : O toi, père chéri, qui es au ciel, conserve-moi ma bonne mère, mon seul appui dans ce monde ! Comment pourrais-je rester seule ici-bas ?

Ainsi pria Sulamite, et les anges portèrent la prière de l'innocence vers le ciel.

Alors parut l'aurore, le soleil se leva, et l'éclat rougeâtre du jour naissant se répandit doucement dans la chambre. Sulamite se pressait contre le sein de sa mère, et cherchait à la ranimer.

Mais l'ange de la mort s'approcha dans le rayon doré de la lumière matinale ; il les toucha l'une et l'autre, dégagea doucement leur âme,

et Hanna et Sulamite s'élevèrent, dans l'éclat du soleil levant, vers un monde plus beau.

Le retour du pèlerin.

Un pèlerin revenait des pays lointains dans sa patrie, et son âme était pleine d'un doux espoir; car il y avait de longues années qu'il n'avait point vu ses parents et ses frères chéris: c'est pourquoi il se hâtait fort. Mais la nuit le surprit au milieu des montagnes, et l'obscurité était si grande, qu'il ne voyait pas même le bâton qu'il tenait à la main. En descendant la montagne, il se trompa de chemin, et il errait çà et là très-affligé, disant en soupirant: Ah! si je pouvais rencontrer un homme qui me remît sur le bon chemin; combien je serais reconnaissant! Alors il s'arrêta et attendit un guide.

Pendant que le pèlerin égaré restait immobile, plein de doute et d'inquiétude, une lumière vacillante brilla au loin dans l'obscurité, et sa lueur le réjouit au milieu des ténèbres. Sois béni, ange de paix! s'écria-t-il, tu m'annonces le voisinage des hommes : ta lueur pâle est pour moi comme une aurore.

Il marcha à grands pas vers la lueur lointaine, croyant voir un homme qui portait un flambeau ; mais c'était un feu follet, sorti du sein des marécages, qui errait au-dessus des eaux croupissantes. Le pèlerin marchait vers un abîme.

Tout à coup il entendit derrière lui une voix

qui lui cria : Arrête ! ou tu es perdu. Il s'arrêta, et regarda autour de lui ; c'était la voix d'un pêcheur qui était dans sa barque. Je suis, dit le pèlerin, un voyageur égaré ; pourquoi n'irais-je pas vers cette lumière bienfaisante? Lumière bienfaisante! dit le pêcheur; c'est ainsi que tu appelles la lueur trompeuse qui attire le voyageur à sa perte? C'est la vapeur de la nuit qui sort des marais infects, pour imiter l'éclat de la douce lumière. Vois comme elle erre incertaine au milieu de l'obscurité. Il dit, et le feu trompeur s'évanouit.

Le pèlerin remercia le pêcheur du fond de son âme, car il lui devait son salut. Mais le pêcheur répondit : J'ai fait ce que tout homme doit faire pour un frère égaré : comment pourrait-on le laisser dans son erreur et ne pas chercher à le remettre sur le bon chemin? C'est Dieu que nous devons remercier tous deux : moi, de ce qu'il m'a choisi pour être un instrument de sa bienfaisance ; toi, de ce que je me suis trouvé sur ma barque à cette heure.

Là-dessus le bon pêcheur quitta sa barque, accompagna quelque temps le pèlerin, et lui montra le chemin qui conduisait à la maison de ses parents. Alors le pèlerin marcha avec joie et confiance, apercevant de loin, à travers les arbres, la lumière paisible et modeste du toit paternel ; et elle lui était doublement chère à cause des dangers qu'il avait courus, et de l'égarement dont il avait été retiré. Il frappa à la petite

porte ; elle s'ouvrit; et son père, sa mère, ses frères et ses sœurs se jetèrent à son cou, et l'embrassèrent en pleurant de joie.

Lazare.

Lorsqu'à Béthanie le Seigneur réveilla Lazare du sommeil de la mort et le rendit à la vie, Lazare était semblable à un homme sortant d'un songe du matin; il regardait avec étonnement autour de lui, et considérait le linceul qu'on avait détaché de son corps.

Quand il fut arrivé à la maison, entouré de ses parents et de ses amis pleins de joie, Marie s'approcha de son frère chéri, et lui demanda avec un doux sourire : Pourquoi, en sortant du tombeau, paraissais-tu donc si étonné et regardais-tu si fixément le linceul? Ton regard avait quelque chose d'extraordinaire et exprimait un sens profond.

Lazare répondit : Je me trouvais comme un homme au milieu d'un songe. Je ne savais pas que mon âme fût revenue à la vie. Je croyais au contraire quitter en ce moment la terre, et m'élever vers l'autre monde.

Mais, dit Marie, le linceul et le suaire, comment pouvaient-ils attirer ton regard?

Ils me parurent, dit Lazare, comme l'enveloppe terrestre de mon esprit, que, plein du sentiment de la vie nouvelle, je croyais avoir quittée à l'instant.

Comment, dit Marie, en ressuscitant tu croyais mourir?

Le jeune homme sourit et répondit: Tu l'as dit, Marie; mourir, n'est-ce pas renaître ou ressusciter?

David et Saül.

Un esprit de trouble et d'inquiétude s'était emparé de Saül, roi d'Israël, et son cœur était plein de tristesse. Alors ses serviteurs lui dirent: Nous allons chercher un homme habile sur la harpe, afin qu'il joue devant toi et te réjouisse. Saül répondit : Allez et amenez-le moi; et ils amenèrent David, fils d'Isaï de Béthléem.

Quand le cœur du roi était oppressé, David prenait sa harpe et jouait devant lui. Alors Saül pleurait; son cœur était soulagé; il devenait plus calme, et son humeur noire se dissipait.

Saül prit David en affection, il le fit son écuyer. Jonathan, fils de Saül, qui était l'ami de David, admirait le jeu de sa harpe et s'étonnait de l'expression puissante que sa main savait en tirer.

Bientôt Saül se pervertit davantage; l'esprit de Dieu se retira de lui, et fit place en son cœur à l'envie et à la méchanceté; et lorsque le fils d'Isaï jouait de la harpe en sa présence, il lançait sa pique contre lui, voulant le percer et le fixer contre la muraille. David échappa deux fois en se détournant. Alors Jonathan dit à David : Qu'est donc devenu ton art et la puissance de ton instrument?

Mais David répondit : La puissance de ma harpe est toujours la même ; c'est le cœur du roi, mon seigneur, qui est changé. Autrefois il était triste et mélancolique ; aujourd'hui il est devenu méchant. Comment le chant de la harpe pourrait-il encore le réjouir ?

Le rêve du matin.

Un enfant nommé Léopold pleurait amèrement en se levant, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Son père et sa mère allèrent à lui tout effrayés, croyant qu'il lui était arrivé un grand malheur, qu'il était malade ou éprouvait de vives douleurs dans quelque partie du corps. Qu'as-tu ? cher enfant, lui demandèrent-ils ; qui est-ce qui t'a fait du mal ?

L'enfant répondit en pleurant : J'avais tout à l'heure douze jolis petits moutons blancs ; ils marchaient autour de moi, me léchaient la main, et j'étais assis au milieu d'eux avec une houlette : à présent ils sont tous partis, et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. En disant ces mots, il recommença à pleurer plus fort.

Les parents comprirent que c'était un rêve qui causait son chagrin, et ils se regardèrent en souriant.

Et le père dit : Nous rions, mère ; et cependant nos gémissements et nos chagrins ne sont souvent que des larmes d'enfant ; la plupart de nos désirs et de nos souhaits ne ressemblent-ils pas au rêve de Léopold ?

Mais Léopold pleurait toujours ses agneaux, et ne pouvait se consoler de leur perte. Les parents délibérèrent sérieusement sur ce qu'il fallait faire ; puis le père se leva et dit : Polly, je vais aller chercher tes moutons. Il alla acheter un agneau, et, l'ayant amené, il le plaça de manière que l'enfant l'aperçût. Alors Léopold devint tout joyeux ; il courut vers l'agneau et l'embrassa en s'écriant : Le voilà, le voilà, c'était tout comme cela. Et il eut tant de plaisir qu'il oublia les autres et ne les demanda plus.

Le père sourit de nouveau et dit : Nous autres, grandes personnes, nous rêvons et nous pleurons comme Polly; que ne lui ressemblons-nous aussi dans sa joie modeste, qui se contente de si peu !

Le coucou.

Deux laboureurs, le vieux Conrad et son voisin Paul, se promenaient un jour d'été dans la campagne et visitaient leurs champs, tout en s'entretenant de choses et d'autres. Le vieux Conrad passait pour un homme sage dans toute la contrée, car il avait vu beaucoup de pays, et savait répondre sur toutes sortes de sujets. Paul était curieux, causeur, et questionnait volontiers.

Pendant qu'ils étaient ainsi à parler, le coucou se fit entendre, et ils l'écoutèrent avec plaisir. Paul dit alors : C'est une chose singulière ; cet oiseau chante toujours de même, répète continuellement les mêmes sons, et bien que sa

voix n'ait rien d'agréable, on a du plaisir à l'entendre! Quand il commence à chanter, on se demande l'un à l'autre dans le village : avez-vous déjà entendu le coucou? Les enfants l'imitent dans les rues. On le fait même chanter dans les horloges, et dans les foires on est étourdi de ce cri.

Paul, en parlant ainsi, regardait son voisin, s'attendant qu'il aurait quelque chose à lui répondre.

Il est vrai, dit Conrad, le chant du coucou n'est pas brillant; c'est plutôt un cri qu'un chant; et cependant on a du plaisir à l'entendre. Mais cela se conçoit aisément. Le coucou ne chante que quand le soleil est sur l'horizon, et dans les plus beaux jours de l'année, lorsque les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs, et que les champs promettent l'abondance. Il est donc pour les hommes un signe de prospérité ; il leur annonce que la nature est en travail pour produire leur nourriture. Celui qui apporte une bonne nouvelle est toujours bien reçu; et les paroles des grands et des riches sont admirées comme des sentences par ceux qui mangent à leur table.

Tout cela est bien, dit Paul, en souriant; mais le coucou n'en est pas moins un criard, qui en soi n'a rien d'intéressant. Il ne sait pas même faire son nid ; il vit aux dépens des autres oiseaux, dépose ses œufs dans leur nid, et tout l'été il ne fait que voler d'un arbre à l'autre. Sa manière de vivre me le rend encore plus désagréable que

son chant. Que devient-il donc quand la bise commence à souffler et que l'hiver arrive? Le besoin lui enseignera sans doute à faire autre chose. N'en sois pas inquiet, dit Conrad en l'interrompant; ne dit-on pas que pendant l'hiver il se transforme en milan[1]?

Ah! dit Paul, il fait donc comme le jeune Robert : ses parents l'ont aussi laissé grandir dans l'oisiveté, et quand son père est mort, il s'est fait voleur. Aussi, ajouta Conrad, a-t-il fini comme le milan qui est cloué à la porte de ma grange.

En s'entretenant ainsi, les deux laboureurs considéraient leurs champs couverts de fleurs et de fruits.

Les fleurs favorites.

Gustave, Herrmann et Alvina, les trois enfants d'un riche propriétaire, se promenaient, un beau jour de printemps, dans la campagne. On entendait de tous côtés le chant des alouettes et des rossignols, et les fleurs s'ouvraient à la rosée et aux doux rayons du soleil matinal.

Les enfants portaient autour d'eux leurs regards satisfaits, allaient d'une colline à l'autre en cueillant des fleurs, et célébraient dans leurs chants la magnificence du printemps, la bonté du Créateur, qui couvre la terre des productions les plus variées, et la beauté des fleurs, depuis la violette cachée sous l'herbe, jusqu'à la rose

[1] C'est un conte populaire, dans quelque partie de la Westphalie, que l'hiver le coucou se change en milan.

qui croît sur l'arbrisseau et le thym chéri des abeilles.

Ainsi le printemps de la vie était en harmonie avec le printemps de l'année.

Alors les enfants se dirent entre eux : Que chacun de nous aille de son côté, et choisisse la fleur qu'il aime le mieux ; nous nous retrouverons là-bas au berceau. Et, tout enchantés de leur projet, ils se dispersèrent dans les champs pour chercher leur fleur favorite.

Ils se séparèrent, mais la même pensée les tenait unis ; car ils allaient tous trois à la recherche du beau.

Ils reparurent bientôt sur le chemin du berceau, et chacun portait à la main tout un bouquet de ses fleurs chéries. D'aussi loin qu'ils s'aperçurent l'un l'autre, ils élevèrent leurs bouquets en l'air en poussant des cris de joie ; puis ils entrèrent ensemble dans le berceau, et convinrent de se dire mutuellement le motif qui avait déterminé chacun dans le choix de sa fleur.

Gustave, le plus âgé, avait pris la violette. Voyez, dit-il, elle fleurit et exhale son odeur dans un silence modeste et sous l'ombre du feuillage. Sa vertu est aussi mystérieuse que l'approche douce et bienfaisante du printemps. L'homme l'aime et l'honore ; les poëtes la chantent ; et quand on revient des champs, chacun en porte un bouquet, et nomme la tendre violette le premier-né du printemps et la fleur de la modestie. Voilà pourquoi j'ai choisi la violette.

Ainsi parla Gustave, et il présenta à Herrmann

et à Alvina quelques-unes de ses violettes. Ceux-ci les reçurent avec joie, car elles étaient les fleurs chéries de leur frère.

Alors Herrmann s'avança avec son bouquet. C'était le tendre lis des champs qui croît à l'ombre des buissons, et élève ses clochettes fleuries, rangées comme des perles et blanches comme la lumière.

Ma fleur, dit-il, est l'image de l'innocence et de la pureté du cœur, et elle m'annonce de plus l'amour de celui qui orne le ciel d'étoiles, et la terre de fleurs. N'est-ce pas le lis des champs qui a été appelé en témoignage de l'amour paternel de l'être en qui tout vit et se meut? Voilà pourquoi j'ai choisi le lis pour ma fleur favorite.

En disant ces mots, Herrmann offrit ses fleurs à son frère et à sa sœur, qui les reçurent avec une joie mêlée de respect, et le lis des champs leur devint sacré.

C'était le tour de l'aimable Alvina. Elle avait cueilli la tendre fleur du souvenir[1]. Chers amis, dit-elle, j'ai trouvé ces fleurs au bord du ruisseau : elles brillent comme de petites étoiles au ciel; elles se mirent dans l'eau limpide, et le ruisseau coule embelli et comme couronné par elles. C'est aussi la fleur de l'amour et de la tendresse, et c'est pour cela que je l'ai choisie, et que je vous la donne à tous deux.

[1] C'est la germandrée, appelée en allemand *Vergissmeinnicht* (ne m'oublie pas). Elle a la forme d'une étoile; sa couleur est bleuâtre, et elle croît au bord des ruisseaux.

Alors elle donna ses fleurs à ses frères avec un baiser ; ses frères la remercièrent par un baiser; et les anges, protecteurs des trois enfants, sourirent à cette aimable union de l'innocence.

Les fleurs favorites étaient choisies. Faisons-en deux couronnes, dit Alvina, et consacrons-les à nos parents chéris.

Ils tressèrent deux couronnes, et, les portant à leurs parents, ils leur racontèrent le choix de leurs fleurs et tout ce qu'ils avaient fait.

Le père et la mère se sentirent heureux d'avoir de tels enfants. Charmante couronne, dirent-ils : modestie, innocence et amour entrelacés ! Voyez comme chaque fleur relève l'autre ! Comme elles s'embellissent mutuellement, et forment, par leur réunion, la plus belle des couronnes !

Il manque encore quelque chose, s'écrièrent les enfants, et, pleins de reconnaissance, ils posèrent la couronne sur la tête du père et de la mère.

Les parents, tout émus, serrèrent leurs enfants contre leur cœur, en disant : Une telle couronne est plus belle que celle des rois !

Le rouge-gorge.

Dans le fort de l'hiver, un rouge-gorge se présenta à la fenêtre d'un bon laboureur, comme pour demander l'hospitalité. Le laboureur, répondant à la confiance du petit animal, ouvrit la fenêtre, et le reçut avec bonté. Le rouge-

gorge passa tout l'hiver dans la maison, ramassant les miettes de pain, becquetant les débris qui tombaient de la table; et les enfants l'aimaient beaucoup. Mais, au printemps, lorsque les haies se couvrirent de feuilles, le laboureur ouvrit la fenêtre, et son petit hôte s'envola dans le bois voisin, où il bâtit son nid, et chanta sa joyeuse chanson.

L'hiver revint, et le rouge-gorge revint aussi; mais cette fois il amena sa compagne avec lui. Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance, et ils regardaient tout autour d'eux sans s'effaroucher. Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de les voir, et les enfants disaient: Ces petits oiseaux nous regardent comme s'ils avaient quelque chose à nous dire.

S'ils pouvaient parler, répondit le père, ils vous diraient: La confiance fait naître la confiance, et l'amour engendre l'amour.

Le remords.

Un riche propriétaire, qui possédait toutes sortes de biens, et qui entretenait un grand nombre d'animaux, tant pour l'utilité que pour l'agrément, avait un fils qu'il aimait du fond de l'âme. Il l'envoya dans les pays étrangers pour y acquérir la sagesse, et devenir habile dans toutes les branches de la science et de l'art. Après quelques années, le fils revint à la maison paternelle. Le père eut une grande joie et fit préparer une fête. Mais le fils y parut avec un

air triste, et le chagrin habitait dans son cœur; car il pensait en lui-même : Mon père ne m'aime pas, et il me négligera.

Le père, étonné et affligé, lui dit : Mon fils, ne te livre donc pas à la mélancolie, et bannis le chagrin de ton âme. Comment pourrais-je t'oublier ou te traiter avec indifférence? Moi, qui nourris tant de serviteurs, de plantes et d'animaux dont je ne tire aucune utilité, comment pourrais-je abandonner celui qui est mon image et de ma race?

Ainsi parla le bon père. Mais le jeune homme se détourna, baissa les yeux, et continua à être triste comme auparavant.

Alors le père le conduisit dans le jardin vers un berceau qu'il avait fait construire sur une élévation, et lui dit : Mon fils, dès ta jeunesse tu avais le goût de la nature, et tu aimais à contempler la richesse des champs. C'est pourquoi nous t'avons construit ce berceau, afin que tu puisses porter tes regards sur toute la contrée et jouir de cette vue magnifique. Au pied de la colline coule le ruisseau; dans ce bosquet les rossignols chantent et font leur nid, et la beauté du printemps ne brille nulle part mieux qu'ici. Que ton cœur s'ouvre donc à la joie et à la confiance.

A ces paroles le front du jeune homme devint encore plus sombre; il s'éloigna du charmant berceau, et son regard se baissa vers la terre.

Bientôt arrivèrent les amis d'enfance du jeune homme, qui se réjouissaient de le revoir. Le père se réjouissait aussi ; car il se disait : Maintenant son front va s'éclaircir ; son cœur s'épanouira, et il reprendra sa gaîté. Il dit donc à son fils : Voilà les amis de ta jeunesse qui désirent te revoir, et qui viennent se réjouir avec toi.

Mais le jeune homme détourna son regard ; il devint encore plus triste et se cacha devant les amis de son enfance.

Son père le suivit, le cœur tout pénétré de douleur : Ah ! mon fils, lui dit-il, pourquoi agis-tu ainsi avec moi ? A quoi te servent la sagesse et l'art que tu as acquis de l'étranger, si tu dédaignes ainsi les plaisirs de la maison paternelle ? Jouis, pendant ta jeunesse, de la bonté de ton père, des dons magnifiques de la nature et des doux entretiens de tes amis !

Alors le fils leva tristement les yeux et dit : Ah ! mon père, quand j'ai quitté ces lieux, l'innocence était dans mon cœur : maintenant je ne puis plus lever mon regard vers vous, car le péché est comme un poids sur mon âme.

Il dit et baissa de nouveau son regard. Mais le père se détourna et pleura amèrement.

Diogène.

Alexandre, le roi et le héros de la Macédoine, en quittant le sage Diogène, avait prononcé ces mots : Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. Parménion, capitaine du roi, qui

était resté auprès du sage, s'écria : Parole singulière dans la bouche d'un roi et d'un héros!

Pas si singulière, répliqua Diogène; tu n'as qu'à la traduire du langage des rois en langue vulgaire, et tu verras qu'elle signifie : Je suis forcé de respecter celui qui sait se commander à lui-même et mettre un frein à ses désirs; mais mon ambition m'empêchera toujours de l'imiter.

Alors Parménion lui dit : Ne révères-tu donc pas notre roi? ou serais-tu le seul qui lui refusât le nom de grand?

Diogène : Je le nomme aussi le grand.

A quoi le compares-tu donc? demanda le capitaine.

Et Diogène répondit : Au mont Etna en Sicile.

Le capitaine fut étonné de la comparaison : Penses-tu donc, reprit-il, que ce soit l'ambition qui le pousse à faire la guerre aux Perses?

Elle est le feu qui brûle dans ses veines, répliqua Diogène.

Parménion : Mais il agit avec réflexion et délibération. La froide raison le conduit, ainsi que l'honneur de la patrie. Regarde-le : le calme est sur son front.

Diogène : C'est la neige et la glace sur le sommet de l'Etna.

Parménion : Ses victoires porteront la sagesse des Grecs jusqu'à l'Indus.

Diogène : D'abord la flamme et le tonnerre; puis des nuages de poussière et de fumée.

Parménion : Il rendra les Grecs le peuple le plus heureux et le plus respecté de la terre.

Diogène : Va voir l'Etna et les volcans de Lipari ; ils t'instruiront.

Parménion : Mais l'élève du sage de Stagyre saura se modérer.

Diogène : Sais-tu ce que le peuple de Sicile raconte de l'Etna?

Parménion : Je suis prêt à t'écouter.

Diogène : Le géant Encelade, après avoir subjugué la terre, voulut escalader le ciel. Alors les dieux jetèrent l'Etna sur lui. Quand il se remue, la Sicile tremble, et le feu de sa colère, qui s'exhale par ses narines, est la flamme du volcan.

Parménion : Quand cessera-t-il donc d'être en furie?

Diogène : Quand, miné par ses propres feux, il s'écroulera sur lui-même.

Ainsi donc, tu n'échangerais pas ton manteau contre mon bâton de capitaine? demanda Parménion en riant.

Diogène répartit : Me donnerais-je la peine de rouler mon tonneau sur le haut de l'Etna pour habiter au bord du cratère?

Ainsi parla le sage, et Parménion s'en alla tout pensif.

Les deux tonneaux.

Le sage Diogène, sortant un matin de son tonneau pour voir le soleil s'élever du sein de la mer, remarqua avec étonnement un second

tonneau à côté du sien. Un jeune homme de qualité avait pris la résolution de se faire sage comme Diogène, dont on parlait tant, et pendant la nuit il avait roulé un tonneau dans le voisinage de Cenchrée[1]. Bien, mon fils, dit le vieillard en l'apercevant, je le vois, la sagesse a gagné en toi un disciple.

Le jeune homme sourit en s'entendant louer par le vénérable vieillard.

Alors Diogène saisit son tonneau, le roula vers la mer et l'y précipita; et le tonneau flottait sur les vagues.

Le jeune homme resta immobile d'étonnement. Enfin, dit Diogène, j'ai trouvé en toi un digne disciple. Il faut maintenant compléter ta victoire sur toi-même : fais-moi par écrit l'abandon de tes biens, et je vais de ce pas les partager aux pauvres. J'ai encore quelques affaires à soigner, répondit le jeune homme! Il laissa son tonneau et s'éloigna.

Diogène sourit et dit : Que les hommes sont plaisants! ils croient que le tonneau suffit! Ils se trompent eux-mêmes : comment ne tromperaient-ils pas les autres?

En parlant ainsi, il se plaça dans le nouveau tonneau. Mais le jeune homme resta chez lui, eut honte de lui-même, et sentit que seulement alors il venait de faire le premier pas vers la sagesse.

[1] Ville et port près de Corinthe.

Les abeilles.

Un homme d'un noble caractère et ami de l'humanité voyait avec peine que les enfants des pauvres grandissaient dans l'ignorance et passaient leur temps dans l'oisiveté. Il résolut donc de chercher à remédier à ce mal, et il y consacra ses connaissances et ses biens. Mais la multitude était trop corrompue, le mal trop grand et les forces d'un seul homme trop faibles pour accomplir cette belle œuvre; elle ne réussit pas.

Alors les hommes se moquèrent de lui et dirent: Voyez la belle entreprise! il n'a réussi qu'à se ruiner. D'autres disaient: Il a cherché de la gloire et du profit, et il n'a recueilli que de la honte et des pertes. C'est ainsi que chacun s'exprimait sur son compte; et ses amis l'abandonnèrent, car ils n'avaient aimé que sa table.

L'ami de l'humanité, profondément affligé dans son cœur, résolut de fuir les hommes et de se retirer dans une contrée solitaire. Il se bâtit une cabane, et planta un jardin dans un endroit tranquille, loin du bruit de la ville. Là il vécut avec les plantes de la montagne et les oiseaux des bois. Mais il ne se sentait pas encore heureux. Il rentra donc en lui-même, et se dit: Il faut que j'aie à côté de moi un être qui me témoigne cette amitié fidèle dont mon cœur a besoin et qu'on trouve si rarement chez les hommes; oui, c'est pour cela que le Ciel nous

a donné le plus fidèle des animaux. Il sortit, et ramena un chien à sa chaumière. Il lui donna un nom, et alors il eut un compagnon et un hôte dans sa solitude.

Un matin qu'il se promenait dans le bois voisin, il se dit à lui-même : Je vis dans le sein de la nature, et il y a un vide dans mon âme; qu'est-ce donc qui me manque? En ce moment il aperçut un oiseau qui nourrissait ses petits dans son nid. Oh! s'écria-t-il, nouvel avertissement! le cœur de l'homme a besoin d'un objet dont il s'occupe et qui demande ses soins.

Il plaça des ruches auprès de sa maison.

Alors il passa des heures et des jours devant ses ruches à observer l'industrie et l'ardeur de ce petit peuple. Chaque jour il découvrait de nouvelles merveilles dans cette république active et bien ordonnée, et son âme était pleine d'admiration. Mais il chercha autour de lui à qui il pourrait communiquer ses sentiments et ses pensées. Son chien le regardait amicalement, mais ne le comprenait pas. Il alla donc dans les habitations des villageois qui avaient des ruches. Ils le reçurent avec plaisir, l'écoutèrent, allèrent le voir à leur tour, et s'instruisirent par ses discours; car il leur apprenait sur la manière d'élever les abeilles beaucoup de choses qu'ils ne savaient pas; et après les avoir entretenus de ruches et d'abeilles, il leur parlait de la haute destinée de l'homme et de sa fin. Les villageois

croyaient à ses paroles sur ce sujet comme sur l'autre. Il gagna leur affection, et ils le bénirent comme leur bienfaiteur.

C'est ainsi que la nature et la vérité le ramenèrent vers les hommes, qui l'avaient éloigné d'eux par leurs systèmes artificiels et la fausseté de leur esprit.

La médaille d'or.

Le fils unique et l'héritier d'un homme très-riche fit frapper, à la mort de son père, une grande et magnifique médaille d'or, qui retraçait le mérite du défunt par beaucoup d'emblèmes et de paroles pompeuses.

Au jour des funérailles, le riche héritier distribua un grand nombre de ces médailles à ses parents et à ses amis, et tous vantèrent la beauté de l'ouvrage, la générosité du fils et le mérite du père.

Peu de temps après, au milieu d'un grand festin, on vint dire au fils, en présence de tous les convives, que le plus pauvre de ses parents avait vendu sa médaille.

C'est une chose horrible! s'écria-t-il plein de colère, et en quittant la table richement chargée. Faire passer en des mains étrangères une pareille pièce! Je la lui ai donnée par pitié; mais je vois bien maintenant que je l'ai prostituée à un homme sans cœur.

Et il n'y eut qu'une seule voix parmi tous les convives pour condamner le pauvre parent; et chacun alla répandre la chose dans la ville.

Alors celui qu'on avait jugé sans l'entendre se présenta devant le riche héritier avec un visage pâle et abattu par la douleur.

Un nouveau malheur, dit-il, m'a enlevé le peu qui me restait. Ma femme est tombée malade de chagrin, et mes pauvres enfants pleuraient pour avoir du pain. Alors j'ai pensé à votre médaille, la seule chose que j'eusse conservée soigneusement; je l'ai prise; et maintenant on dit... La douleur l'empêcha d'en dire davantage, et il resta muet.

Mais l'homme riche, insensible à sa douleur, se détourna de lui et s'éloigna.

La moisson de fleurs.

La douce Eugénie avait passé la plus grande partie du printemps dans son lit. Quand elle fut convalescente et qu'elle commença à reprendre ses forces, elle pensa aux fleurs, et demanda si cette année elles étaient aussi belles que l'année passée. Eugénie aimait beaucoup les fleurs; mais elle ne pouvait pas encore sortir pour en cueillir. Alors son frère Henri prit une corbeille, et dit tout bas à sa mère: Je vais lui aller chercher les plus belles fleurs des champs. Et il alla dans la campagne pour la première fois, car il n'avait pas quitté le lit de sa sœur depuis qu'elle était malade. Le printemps lui parut plus beau que jamais : il le voyait et le sentait avec un cœur plein d'amour.

Henri courait joyeusement de côté et d'autre,

montant et descendant la colline. Les rossignols chantaient, les abeilles bourdonnaient, les papillons voltigeaient autour de lui, et les plus belles fleurs s'épanouissaient à ses pieds. Il allait, en chantant, d'une fleur à l'autre; son âme était aussi sereine que le ciel d'azur au-dessus de sa tête, et son œil brillait comme une source pure.

Sa corbeille fut bientôt remplie. Il mit par-dessus une couronne faite avec des grains rouges, enfilés à un brin d'herbe comme des perles; puis il regarda en souriant son ouvrage, et s'assit sur la mousse tendre, à l'ombre d'un chêne. Là, il contemplait tranquillement la campagne dans tout l'éclat du printemps, et écoutait le chant des rossignols qui se répondaient.

Mais l'excès de la joie même l'avait épuisé, et il s'endormit comme enivré par l'éclat du jour et la plénitude de la vie de la nature.

Il était étendu auprès de sa corbeille pleine de fleurs, image vivante des plaisirs sensibles dont la jouissance l'avait fatigué, et qui se fanent si vite.

Pendant qu'il dormait tranquillement, un orage arriva. Le nuage obscur monta en silence; les éclairs brillèrent, et la voix du tonnerre se fit entendre, toujours plus proche et plus forte. Tout à coup le vent mugit dans les branches du chêne; l'enfant tressaillit et s'éveilla : il vit tout autour de lui le ciel enveloppé de nuages menaçants; pas un rayon de soleil n'éclairait la campagne. Un violent coup de tonnerre suivit son

réveil; le pauvre enfant restait comme étourdi devant ce bouleversement subit.

Enfants du plaisir, vos joies sont-elles plus durables et plus sûres?

De grosses gouttes de pluie commencèrent à percer à travers le feuillage du chêne. L'enfant, effrayé, saisit sa corbeille et s'enfuit. L'orage était sur sa tête ; la pluie et la tempête augmentèrent, et le tonnerre grondait d'une manière effroyable. Les vêtements de Henri furent bientôt percés par la pluie ; l'eau ruisselait de ses cheveux et le long de ses épaules ; à peine pouvait-il poursuivre son chemin. Pour surcroît d'infortune, un violent coup de vent pénètre dans la corbeille, et disperse sur la terre toutes les fleurs ramassées avec tant de soin.

Alors l'indignation et le découragement se peignirent sur son visage ; plein de colère, il jeta à terre la corbeille vide, et arriva à la maison de ses parents sanglotant et tout trempé.

Sage fils de la terre, ton découragement et ta colère sont-ils plus sensés quand tu es trompé dans ton désir, ou qu'un projet ne te réussit pas?

L'orage se dissipa, et le ciel s'éclaircit de nouveau ; les oiseaux recommencèrent leurs chants et le laboureur son travail. L'air était épuré et rafraîchi ; un doux calme régnait dans la vallée et sur les collines. La terre désaltérée avait plus de vie et de parfums. La nature entière semblait renouvelée et rajeunie, comme

si elle venait de sortir des mains de son Créateur, et les habitants de la campagne, pleins de joie et de reconnaissance, élevaient leurs regards vers le nuage qui s'éloignait après avoir apporté à leurs champs la bénédiction et la prospérité.

Les tempêtes adoucissent l'air ; du nuage ténébreux descend la bénédiction du ciel. Les souffrances et les combats forment le fils de la terre, et le préparent à produire le fruit de la vertu.

Bientôt le ciel serein rappela Henri dans la campagne. Honteux de son découragement, il retourna en silence pour chercher sa corbeille, qu'il avait jetée à terre, et la remplir de nouvelles fleurs. Comme la nature, il se sentait animé d'une vie nouvelle. Le souffle de l'air frais, l'odeur des champs, le feuillage des arbres, le chant des oiseaux, tout lui parut plus beau après l'orage et la pluie rafraîchissante. La conscience de son chagrin insensé et de son humeur injuste, rendait sa joie plus douce et plus modeste.

Les joies de la terre ne peuvent se conserver et s'épurer que par un mélange de vicissitudes et de douleurs : preuve de leur nature terrestre !

La corbeille était encore sur le penchant de la colline. Un buisson l'avait retenue et protégée contre la violence du vent. L'enfant regarda le buisson avec reconnaissance, et la ramassa. Mais quel fut son étonnement et sa joie, quand, jetant les yeux autour de lui, il vit la terre brillant comme un ciel étoilé ! La pluie avait fait

naître mille fleurs nouvelles ; mille boutons s'étaient ouverts, et les gouttes de rosée étincelaient sur les feuilles comme des perles. Henri allait d'une fleur à l'autre comme une abeille, et sa corbeille fut bientôt remplie.

Alors le soleil se pencha derrière la montagne. L'enfant retourna avec joie à la maison, considérant avec ravissement son trésor de fleurs et sa couronne de grains rouges fraîchement cueillis. Les rayons du soleil couchant éclairaient son visage plein de grâce, et son œil devint encore plus brillant et plus tendre quand il vit la joie et la reconnaissance de son aimable sœur.

N'est-il pas vrai, Henri, dit la mère, les plaisirs que nous préparons à d'autres sont ceux qui nous font jouir le plus ?

Le petit serin.

Une petite fille, nommée Caroline, avait un serin qu'elle aimait beaucoup. Il chantait du matin au soir, et il était très-beau, jaune comme de l'or avec une petite huppe noire sur la tête. Caroline lui donnait à manger de la graine et de l'herbe tendre, quelquefois aussi un petit morceau de sucre, et tous les jours il avait de l'eau fraîche et claire.

Mais tout d'un coup l'oiseau devint triste, et un matin, lorsque Caroline voulut lui donner de l'eau, elle le trouva mort dans la cage.

Alors la petite fit de grandes lamentations, et pleura beaucoup. Sa mère alla acheter un autre

serin, qui avait de plus belles couleurs que le premier, et qui chantait aussi bien, et elle le mit dans la cage.

Mais Caroline pleura plus fort, quand elle aperçut le nouvel oiseau.

La mère, étonnée, lui dit : Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu encore? pourquoi est-tu si affligée? Tes larmes ne ressusciteront pas ton oiseau, et en voilà un autre qui est tout aussi beau.

Ah! chère maman, répondit la petite, je n'ai pas bien agi avec mon serin, et je n'ai pas fait pour lui tout ce que je devais faire.

Chère Caroline, reprit la mère, tu as cependant eu bien soin de lui.

Ah non! répliqua l'enfant; quelque temps encore avant sa mort je ne lui ai pas porté un morceau de sucre que tu m'avais donné pour lui, et je l'ai mangé. Ainsi parla Caroline, le cœur plein de tristesse.

La mère se garda bien de rire du chagrin de la petite. Elle reconnut la sainte voix de la nature parlant au cœur de l'enfant, et elle la respecta.

Oh! dit-elle, que doit donc éprouver l'enfant ingrat sur la tombe de ses parents!

Le vin.

Dans les temps anciens, un homme qui avait l'âme noble et généreuse vint des pays de l'Asie s'établir dans la délicieuse île de Chios. Il s'y

bâtit une habitation non loin des bords de la mer, et choisit la colline la mieux exposée au soleil pour y planter la vigne, fruit précieux de sa patrie. La vigne prospéra au delà de son attente, et produisit ce vin délicieux appelé vin de Chios, le meilleur de la Grèce et de toutes les îles.

Philon, c'était le nom de l'étranger, était pieux et aimait ses semblables : c'est pourquoi il cherchait en lui-même ce qu'il pourrait faire pour témoigner sa reconnaissance à l'Être plein de bonté qui féconde la terre et nourrit les hommes, et comment il le remercierait pour la bénédiction versée sur sa vigne et pour le jus précieux qu'elle lui donnait.

Alors il dit : L'Être tout-puissant m'a fait du bien et a réjoui mon cœur ; je veux, pour l'imiter, faire du bien aux hommes et les réjouir aussi. Ce sera, sans doute, la manière la plus efficace de lui prouver ma reconnaissance, et l'hommage le plus légitime que je puisse offrir à l'Être qui est tout et n'a besoin de rien.

Il dit, et alla consoler les affligés et soulager les malades ; il reçut chez lui les étrangers, les réjouit par la vertu du fruit de sa vigne, et tous, reconnaissant cette vertu, disaient : Le vin est un don de Dieu. Mais ils estimaient plus encore la bonté de l'homme charitable ; car ils disaient : C'est un homme de Dieu ; il lui ressemble par sa bonté.

Un jour la mer fut agitée par une violente tempête, et les vagues s'élevèrent en mugissant. On apercevait dans le lointain un navire battu par

les vents, lancé et précipité par les vagues, et les matelots avaient perdu courage à la vue du danger. Philon se tenait au bord de la mer, le cœur plein de compassion et d'anxiété; car la tempête devenait plus furieuse, et poussait le vaisseau vers le côté le plus dangereux de l'île, où les eaux couvraient de nombreux écueils. Le navire fut jeté contre un rocher; il se fendit en deux, et fut aussitôt englouti par les vagues. Les gens de l'équipage se sauvèrent sur des planches, et tous gagnèrent heureusement le rivage. Mais le capitaine et le pilote eurent la tête et les membres meurtris; car les vagues les avaient jetés contre une roche.

Philon ordonna de les porter dans sa maison. Il versa dans leurs plaies du vin et de l'huile, les ranima par le jus le plus pur et le plus noble de sa vigne, et un sommeil doux et calme acheva leur guérison; la vertu du vin avait fortifié leur cœur.

Puis il dit aux matelots : Vous aussi, entrez dans ma maison, afin de reprendre des forces. Il ordonna à ses serviteurs de leur distribuer du pain et du vin; et il fut obéi.

Philon revint aux personnages les plus nobles qui s'étaient trouvés sur le vaisseau, les conduisit sous les palmiers et les citronniers de son jardin, et leur fit servir des fruits et du vin. C'étaient des disciples de Pythagore qui voyageaient. Lorsque leur cœur fut ranimé, leurs lèvres s'ouvrirent, et ils parlèrent de Dieu, de

la haute nature de l'homme, de sa destinée et de son immortalité. Ils chantèrent des hymnes, et leurs âmes se fondaient l'une dans l'autre, comme le jus des raisins se mêle pour former la liqueur précieuse. Ils étaient encore assis autour des coupes couronnées, quand l'étoile du soir se leva sur leur tête.

Tout à coup on entendit une grande rumeur et des cris confus qui partaient de la maison. Philon et ses hôtes se levèrent aussitôt, y coururent, et furent saisis d'effroi à la vue de ce qui s'y passait. La puissance du vin avait réveillé les passions brutales des matelots : ils s'étaient divisés entre eux, et un combat horrible s'ensuivit. Déjà ils avaient dévasté la demeure paisible de l'homme de bien et brisé ses meubles. La coupe hospitalière, contenant la liqueur précieuse, était devenue un instrument de mort entre leurs mains : la terre avait bu le sang des morts et des blessés, et les cris de fureur retentissaient dans toute la maison.

Philon s'indigna dans son cœur et dit : Hommes insensés et téméraires ! est-ce ainsi que vous reconnaissez ma bonté, qui vous a donné la liqueur précieuse que vous profanez si horriblement ! Retournez vers les flots furieux qui vous ont rejetés, et auxquels vous ressemblez ; vous êtes indignes de séjourner dans ma maison, plus indignes encore de goûter le précieux don de Dieu. Il parla ainsi, puis il les jeta dehors au milieu de la nuit obscure. Mais il conduisit ses dignes hôtes dans l'intérieur de sa demeure, les y traita

magnifiquement et avec toutes sortes de soins, et, élevant la coupe étincelante, il dit : N'exposons point le don de Dieu à la profanation de l'homme téméraire et dépravé, et ne nous en privons pas nous-mêmes pour l'abus criminel qu'il en fait.

Le soleil aussi qui a produit la vigne, et qui rend son jus doux et salutaire, se tourne en poison dans la ciguë, et lorsque ses rayons pénètrent la fange, il en fait sortir des vapeurs infectes et la durcit.

C'est ainsi que les hommes abusent de la céleste sagesse ! Elle leur fut donnée pour être leur consolation et leur joie, et ils en font un instrument de désolation et de douleur. Mais l'homme sage en jouit dans le silence de la retraite, et y trouve encore le véritable fruit de l'arbre de vie.

La mort d'Abraham.

Lorsque Abraham, l'homme de Dieu et le héros de la foi, chargé d'années et rassasié de jours, sentit la fin de sa vie approcher, il s'étendit sur son lit de repos, et fit appeler auprès de lui ses enfants et ses petits-enfants, qui vinrent se ranger autour de sa couche. Une douce sérénité était répandue sur le visage du vénérable vieillard. Il regarda ses enfants, les bénit et leur dit : Le Dieu en qui j'ai cru toute ma vie, m'appelle maintenant. Alors les enfants dirent en pleurant : Oh ! puisse cette heure passer encore une fois !

Mais Abraham répondit : Non, mes bien-aimés, j'ai marché devant lui avec une confiance filiale tous les jours de ma vie ; je lui ai obéi avec amour et dans la vérité : comment, maintenant qu'il m'appelle, tarderais-je d'aller à lui ! Après qu'il eut prononcé ces paroles, il inclina la tête et expira ; et le visage du vieillard était comme celui d'un homme qui repose dans un doux sommeil.

L'araignée.

Un père était allé visiter les vignes avec son fils encore enfant. Le fils aperçut une abeille prise dans les filets d'une grosse araignée. Déjà l'araignée avait ouvert ses tenailles formidables pour étrangler sa proie ; mais l'enfant vint au secours de l'abeille, la délivra, et détruisit la toile de l'animal vorace.

Le père, qui l'avait observé, lui dit : Comment peux-tu, mon fils, mépriser ainsi le talent et la sagacité de cet animal, et détruire d'un seul coup un travail fait avec tant d'art et de soin ? N'admirais-tu pas la délicatesse de la toile, la régularité et la symétrie de tout l'ouvrage ? Comment peux-tu être à la fois si compatissant et si dur !

Le fils répondit : La sagacité de l'araignée tourne en mal, et elle n'exerce son adresse que pour blesser ou détruire, tandis que l'abeille emploie la sienne à recueillir le miel et à préparer la cire ; voilà pourquoi j'ai délivré l'abeille, et détruit la toile de l'araignée. Le père admira le jugement de la simplicité naïve, qui condamne le talent

brillant, lorsque, dirigé par la malice et l'égoïsme, il ne tend qu'à blesser ou à nuire.

Mais, continua le père, il se pourrait encore que tu eusses fait tort à l'araignée; tu vois qu'elle tend son tissu sur le raisin pendant qu'il mûrit, et qu'elle le met par là à l'abri des guêpes et des insectes.

Le fait-elle pour protéger le raisin, demanda l'enfant? ou ne serait-ce pas plutôt pour étancher sa soif sanguinaire?

Je crois, en effet, dit le père, qu'elle s'inquiète peu de nos raisins.

Oh! dit l'enfant, en ce cas elle fait le bien sans le vouloir et alors elle n'a aucun mérite, puisque c'est la bonne volonté seule qui fait la bonté et la beauté de l'action.

Cela est vrai, dit le père. C'est donc la nature qu'il faut remercier; elle, qui sait tirer parti même de ce qui est mauvais et nuisible en soi, pour conserver ce qui est bon et utile.

L'enfant demanda encore: Pourquoi l'araignée vit-elle solitaire dans sa toile, ne travaillant que pour elle, tandis que les abeilles vivent en société et agissent en commun? Les araignées ne pourraient-elles pas, en se réunissant, faire un filet tellement grand qu'il pût servir à toutes?

Cher enfant, répondit le père, ce n'est que pour des fins bonnes et louables que l'association de la multitude peut avoir lieu. Une société d'êtres malfaisants et égoïstes porte le germe de sa des-

truction en elle-même, et ne peut durer. Aussi la sage nature ne tente-t-elle pas ce que les hommes essaient trop souvent pour leur malheur et leur perte, et ce qui ne peut jamais leur réussir.

En rentrant à la maison, l'enfant dit à son père : Ce vilain animal m'a cependant encore appris de bonnes choses.

Pourquoi pas, répondit le père? La nature a placé le bien à côté du mal, pour le faire ressortir par l'opposition, et c'est ainsi que le mal même sert à instruire et à perfectionner l'homme.

Le peuple de la nature.

Dans une contrée de l'Asie, enfermée par des montagnes, se trouvait un petit peuple vivant dans la simplicité et avec peu de besoins. Un père de famille s'était autrefois réfugié dans ce lieu pour échapper aux persécutions des tyrans de la terre. Il mourut bientôt après son arrivée, et laissa dans ce désert quelques enfants en bas-âge; de là sortit une petite nation. Sa langue était très-pauvre; cependant il lui restait, de l'enseignement primitif du père de la famille, une tradition qui disait qu'il existe un être tout-puissant appelé Dieu. Où est cet être, quelle est sa forme, comment agit-il? C'est de quoi ils ne savaient rien. Néanmoins ils honoraient, comme leur Dieu, le torrent de la vallée; car il fournissait de l'eau à toute la contrée, et son mugissement était terrible.

Il arriva qu'une année le torrent fut tellement gonflé par la neige des montagnes, qu'il couvrit la vallée de ses eaux, et entraîna les hommes et les cabanes. Les habitants, tremblants devant leur Dieu, se dirent : Il est irrité contre nous ; tenons-nous prêts à lui consacrer ce que nous avons de plus cher, si son courroux s'élève de nouveau. Et ils résolurent, si le torrent s'enflait encore, de jeter dans ses flots leurs plus jeunes enfants pour l'apaiser. Les parents pleuraient, et attendaient en tremblant le jour du sacrifice. C'est ainsi que la superstition étouffa dans leur cœur les sentiments les plus tendres de la nature.

Le jour du sacrifice arriva, et les parents apportèrent leurs enfants en pleurant. Alors s'avança au milieu du peuple un étranger nommé Maho, c'est-à-dire fils de la mer, et leur dit : Voulez-vous donc ajouter au mal qui vous accable le plus grand de tous les maux ? Cherchez plutôt à vous rendre maître du torrent ! Mais, à ces paroles le peuple épouvanté recula d'effroi, et il y en eut plusieurs qui dirent : Il a blasphémé !

L'étranger portait une lyre dans sa main ; il en toucha les cordes et chanta. Le peuple s'assembla autour de lui, et, réuni en une troupe joyeuse, il suivit le son de sa lyre à travers la montagne. Alors ils brisèrent les rochers, et enfermèrent le torrent dans son lit. Quand la neige fondit, le torrent s'enfla encore ; mais il fut arrêté par la volonté de l'homme, et il gronda dans sa prison.

Les hommes étonnés s'écriaient : Le fils de la mer est Dieu ! Mais il répondit en souriant : En ce cas vous êtes tous des dieux ! N'est-ce pas par votre propre force que vous avez vaincu le torrent? Vous ne connaissez pas la puissance qui est en vous ; cherchez à la connaître et à l'exercer, et vous commencerez à connaître Dieu.

Où habite-t-il donc? se demandaient-ils les uns aux autres. Maho ne répondit rien ; mais il leur enseigna à cultiver la terre et à planter des arbres. Alors ils remarquèrent que la pluie et la rosée qui tombent des nuages fécondent les champs et apportent la prospérité d'en haut. Ils dirent donc : Dieu habite là-haut ! les nuages sont son tabernacle, et il féconde la vallée ; offrons-lui de nos fruits, afin qu'il descende. Puis ils bâtirent une espèce d'autel sur une colline, y déposèrent les prémices de leurs fruits, y mirent le feu, et la fumée s'éleva vers leur Dieu avec une odeur agréable. Et ils disaient : Dieu habite là-haut ; le ciel est sa demeure, et les nuages son tabernacle.

Ils n'avaient encore que peu de science des choses divines. Cependant la vallée devenait toujours plus belle, plus riche en productions, et le petit peuple était heureux dans sa simplicité. Mais ils désiraient fort voir le grand Inconnu, et ils dirent à l'homme sage : Fais-nous une image qui nous le représente, car il ne descend point ! Maho sourit, et il façonna avec art une image de

forme humaine. Ils la placèrent dans un tabernacle qu'ils appelèrent la maison de Dieu. Puis ils cessèrent de demander ce qu'est Dieu, et où il est; car ils prirent bientôt l'image pour Dieu lui-même, et, lui offrant des viandes recherchées, ils mangeaient et buvaient en sa présence. C'est ainsi qu'ils abaissèrent ce qu'il y a de plus élevé, et par là ils s'avilirent eux-mêmes.

A cette vue, le sage étranger fut affligé. Il s'avança au milieu d'eux, et dit: Vous allez voir si cette image est le grand Inconnu! Il mit le feu au tabernacle, qui fut réduit en cendres avec l'image. Alors le peuple s'écria: L'image n'est point la divinité. Mais il demanda de nouveau: Où trouverons-nous donc Dieu? Considérez les plantes et les arbres, dit l'étranger; ils croissent et, pleins de beauté, il fleurissent en silence. La terre produit toutes sortes de choses; car un souffle divin la pénètre et la ranime jour et nuit. Cependant vous ne connaissez point la forme et l'essence de ce souffle, qui remplit la montagne et la vallée, les hommes et les animaux. Maintenant nous le savons, s'écria le peuple; son nom est *souffle, esprit!* Il plane sur la terre, et il habite aussi dans le sein des hommes et des animaux.

L'homme sage répondit: Ne vous embarrassez point de son nom et de sa forme; mais soyez bienfaisants les uns envers les autres, comme l'esprit qui pénètre tout, et l'Invisible lui-même s'approchera de vous.

En ce temps, un homme d'un caractère fier et

envieux s'éleva contre l'étranger. Il le haïssait, parce que le peuple honorait sa sagesse. On l'appelait Zalmi, c'est-à-dire l'homme enfermé en lui-même; car il s'éloignait de ses semblables avec un visage dur et sombre.

Tout à coup parut dans la vallée un animal terrible, qui était venu de loin et avait franchi les montagnes. C'était un lion à long poils; il se jetait sur les hommes et les animaux, et retournait toujours à sa caverne la gueule ensanglantée. Les habitants de la vallée crurent que c'était quelque esprit souterrain, et ils se cachèrent dans leurs cabanes. Mais Maho les exhorta à aller à la rencontre du terrible animal, et marcha à la tête du peuple.

Comme ils approchaient de la maison de Zalmi, celui-ci s'avança en se moquant de Maho, et dit au peuple : Il vous mène dans la gueule du lion, afin de vous rendre moins nombreux, et de vous dominer plus facilement; il a fait un pacte avec l'esprit du mal.

Le sage étranger garda le silence; mais le peuple commença à devenir inquiet.

Pendant ce temps, l'enfant chéri de Zalmi s'était éloigné de la maison. Voilà que le lion sort de la forêt en rugissant. Le peuple, saisi de frayeur, prend la fuite. Le lion va droit à l'enfant, la gueule béante, se léchant la barbe, et le père et la mère regardaient de loin en se tordant les bras.

Maho s'avança vers l'animal furieux; il le frappa sur la tête et le fit chanceler; puis, le serrant

fortement dans ses bras, il l'étouffa, et lui fit rendre l'esprit. Alors, quoique épuisé et couvert de sang, il porta l'enfant sain et sauf à son cruel ennemi. Le père et la mère se jetèrent à terre, et dirent en pleurant : Nous ne sommes pas dignes de lever les yeux devant toi!

Le peuple voulut adorer le vainqueur du lion, et il disait à Maho : Es-tu un homme, ou bien l'Invisible lui-même dans une forme humaine, toi qui es si bon envers ton ennemi, et qui exposes ta vie pour faire le bien? Qu'est-ce donc qui te fait agir ainsi?

Mais le sage étranger répondit : Enfants, je suis un homme comme vous. Une douce voix m'a ordonné en mon cœur d'agir de la sorte. Une voix semblable parle aussi dans le vôtre. Vous m'attribuez ce qui appartient à une force supérieure. C'est encore cette voix qui vient de parler fortement dans l'âme de notre frère Zalmi, qui me haïssait, puisqu'il s'est prosterné à terre et a pleuré! Et voyez, elle se fait déjà entendre dans le cœur de cet enfant, car il m'entoure de ses bras et me caresse. Mes amis, c'est là le souffle et la voix de l'Invisible en vous. Suivez ce qu'il ordonne, et vous le connaîtrez mieux encore; car Dieu ne se fait nulle part mieux sentir que dans l'âme de l'homme.

Alors le peuple s'écria : Nous voyons maintenant qu'il ne faut pour le connaître ni tabernacle, ni image, ni nom! Et, depuis ce temps, ils adorèrent l'esprit invisible, par la foi et la charité, dans une simplicité enfantine : leurs yeux s'ou-

vrirent toujours davantage, et ils ne demandèrent plus où est Dieu et quelle est sa forme.

Salomon.

Salomon, le sage roi d'Israël, occupait depuis trente ans le trône de David, son père. Il avait rassemblé autour de lui toutes les richesses de la terre, et avait joui de tous les plaisirs de la vie. Un jour la face du soleil s'éclipsa, et toute la contrée fut dans l'obscurité pendant quelques heures. Salomon était assis au haut de son palais, ayant le cœur triste et l'âme sombre.

Il resta là jusqu'à la nuit, et alors l'armée des étoiles parut au-dessus de sa tête, à la voûte du ciel. Il leva les yeux vers le firmament, et dit: Les armées du Seigneur marchent au-dessus du soleil dans un éclat éternel, et leur beauté impérissable ne connaît point de succession de lumière et d'obscurité. Mais déjà la grande lumière du jour, qui luit sur la terre, a des taches et des heures de trouble et d'obscurcissement. La lune est toujours errante; au-dessous d'elle sont des météores flottants, des étoiles tombantes, l'aurore boréale toujours changeante, lumières d'un instant; et à la surface de la terre s'agite le feu trompeur des marais. Ah! vaines joies de la terre! s'écria le roi en soupirant, l'homme cherche à vous saisir, et cependant son regard peut s'élever au-dessus des étoiles!

Salomon resta encore longtemps assis regardant le ciel, puis il descendit en disant: Tout est vanité sous le soleil.

Duschmanta.

Duschmanta était le plus riche des rois de l'Inde; son luxe et sa magnificence n'avaient point de bornes. Il devint orgueilleux et dur dans sa prospérité : il ferma son cœur aux petits et aux faibles, et n'inclina plus son sceptre que vers les princes et les grands qui se tenaient autour de son trône.

Cette conduite affligeait un vieux Brame qui avait été l'instituteur de Duschmanta dans sa jeunesse. Il quitta sa solitude, se couvrit la tête de poussière et vint se placer aux portes du palais du roi.

Le roi l'aperçut, et le fit venir devant lui. Pourquoi, lui dit-il, te montres-tu avec ces signes de deuil? Pourquoi tes cheveux blancs sont-ils couverts de poussière?

Le Brame répondit : Quand je me suis séparé de toi, tu étais le plus riche des rois qui ont occupé le trône de l'Inde; car Brama avait versé sur toi ses bénédictions, et j'ai quitté avec joie le palais de mon roi et de mon seigneur. Mais j'ai entendu dire dans ma solitude que toute cette abondance s'est évanouie, et que maintenant tu es tombé dans la plus profonde misère.

Duschmanta fut surpris de ces paroles, et dit en souriant : Quel est l'insensé qui t'a dit un tel mensonge? Regarde autour de toi, ce palais, ces jardins, ces serviteurs attentifs et empressés au moindre de mes signes.

Tout cela n'est qu'illusion, répondit le vieillard, et ne peut éblouir l'œil du sage. Le roi de l'Inde est tombé dans la pauvreté!

Mais, reprit le roi étonné, ce que mon œil voit, ce que ma main touche, est-ce illusion? Peut-il y avoir des témoins plus sûrs?

Alors le Brame éleva la voix et dit : Le soleil, symbole de la vérité, au-dessus du trône de Brama; les nuages chargés de pluie, suspendus au-dessus de nos têtes; l'arbre couvert de fruits, qui est devant ma cabane, attestent ta pauvreté.

Duschmanta resta muet. Le vieillard continua: Brama a donné au soleil, roi du ciel, la plénitude de la lumière et de la chaleur; c'est ce que me disent ses rayons, qui, depuis son lever jusqu'à son coucher, se répandent sur chaque plante, sur ma cabane aussi bien que sur ton palais, et se réfléchissent dans une goutte de rosée comme dans l'immensité de la mer. Le nuage chargé plane au-dessus des monts et des vallées, et, versant la prospérité sur son passage, il abreuve la montagne et la plaine altérée. L'arbre incline jusqu'à terre ses branches couvertes de fruits. C'est ainsi que la nature annonce et témoigne que Brama l'a bénie et enrichie. Mais toi, tu ressembles à un roc dont la source est tarie. Si ces témoignages ne te suffisent pas, Duschmanta, interroge les larmes de ton peuple, et alors enorgueillis-toi de ta richesse à la face de Brama et de la nature!

Ainsi parla le solitaire, et il retourna dans sa cabane. Mais Duschmanta reçut les paroles du

Brame dans son cœur, et redevint le bienfaiteur et le père de son peuple.

Quelque temps après il se rendit à la solitude du Brame, et lui dit : Maintenant je puis reparaître à la face du soleil et devant tes arbres chargés de fruits. Cependant il me manque quelque chose.

Qu'est-ce donc qui peut manquer encore au prince qui est la joie de son pays et le père de son peuple?

Duschmanta répondit : C'est d'exprimer dignement ma reconnaissance à la sagesse qui, par toi, m'a remis sur le bon chemin, et qui m'a appris que le visage joyeux du peuple est l'unique richesse du prince. J'étais devenu pauvre, tu m'as rendu riche de nouveau.

Ainsi parla le prince : le vieillard l'embrassa avec des larmes de joie et le bénit.

Les deux chemins.

Le maître d'école d'un village sur les bords du Rhin enseignait un jour, au milieu des enfants de la commune, assis autour de lui et l'écoutant avec plaisir ; car sa manière d'enseigner était pleine de force et de douceur. Il parlait en ce moment de la bonne et de la mauvaise conscience, et de la douce voix du cœur.

Lorsqu'il eut fini, il demanda à ses élèves : Quel est celui d'entre vous qui pourra me faire une comparaison sur ce sujet?

L'un d'eux s'avança en disant : Je pourrais bien vous en dire une, mais je ne sais pas si elle est juste.

Dis-nous-la à ta manière, répondit le maître; et l'enfant parla ainsi :

Je compare le trouble de la mauvaise conscience à ce que j'ai éprouvé un jour lorsque les soldats ennemis passèrent par notre village. Ils emmenèrent de force mon père avec notre cheval. Comme mon père ne revenait point, ma mère pleurait et se lamentait, ainsi que nous tous, et elle m'envoya à la ville, à la recherche de mon père.

J'y allai; mais je revins tard dans la nuit et le cœur bien triste, car je n'avais pas trouvé mon père.

C'était une nuit obscure d'automne. Le vent grondait et sifflait entre les chênes, les sapins et les rochers; les chouettes et les hiboux criaient. J'avais dans mon âme le pressentiment que j'avais perdu mon père, et je me représentais la douleur de ma mère quand je reparaîtrais seul à la maison. A cette idée, je fus saisi d'un frisson terrible, me trouvant dans la nuit obscure; le mouvement d'une feuille m'épouvantait, et je pensais en moi-même: voilà ce que doit éprouver l'homme qui porte en lui une mauvaise conscience.

Enfants, dit alors le maître, voudriez-vous marcher ainsi au milieu des ténèbres, cherchant en vain votre père, et n'entendant que la voix de la tempête et les cris des oiseaux de proie?

Oh non! s'écrièrent tous les enfants à la fois en frissonnant.

L'enfant recommença à raconter : Une autre fois, dit-il, je fis le même chemin avec ma sœur. Nous avions été acheter à la ville toutes sortes de jolies choses pour une petite fête que mon père voulait donner à ma mère le lendemain. Nous revenions tard dans la nuit, mais c'était au printemps ; le ciel était clair et beau, la nature était calme, et il régnait partout un si profond silence, qu'on entendait le murmure de la source qui coulait le long du chemin, et au loin tout à l'entour, les rossignols chantaient dans les buissons. Nous marchions ensemble, ma sœur et moi, nous tenant par la main, et le cœur si content que nous n'avions pas envie de parler ; et nous rencontrâmes notre bon père qui venait au devant de nous. Alors je me dis en moi-même : Voilà ce que doit éprouver l'âme de l'homme qui a fait le bien.

Le jeune garçon se tut. Le maître regarda un instant ses enfants avec bienveillance ; puis ils s'écrièrent tous ensemble : Oui, nous voulons devenir des hommes de bien !

La petite bienfaitrice.

L'hiver était froid et rigoureux. La petite Mina, fille unique de parents bienfaisants, ramassait les miettes de pain qui étaient tombées de la table, et les gardait soigneusement ; puis elle allait deux fois le jour dans la cour, y répandait les miettes, et les oiseaux accouraient et les becquetaient. Mais la main de la petite fille était toute tremblante de froid.

Ses parents l'épièrent un jour, et, se réjouissant de lui voir faire cette bonne action, ils lui demandèrent : Pourquoi fais-tu cela, Mina?

C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit Mina; les petits oiseaux ne peuvent rien trouver, et maintenant ils sont pauvres. C'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les hommes riches soutiennent et nourrissent les pauvres.

Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux, reprit le père.

Mina répondit : Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que tous les riches ont soin des pauvres?

Le père regarda la mère et dit : O céleste simplicité!

Jean et Pierre.

Jean et Pierre étaient un jour assis à côté l'un de l'autre, se rappelant les temps où le Seigneur était encore au milieu d'eux. Ils vinrent à parler du parfum que Madeleine répandit sur les pieds de Jésus à Béthanie. Te rappelles-tu encore, dit Pierre, comme il regarda sévèrement Judas, quand celui-ci eut prononcé ces paroles : On aurait pu vendre ce parfum pour trois cents deniers, et distribuer cet argent aux pauvres? Mais nous, il nous regardait avec bonté, quoique nous eussions approuvé l'avis de Judas.

Jean répondit : J'ai interrogé le maître, et voici ce qu'il m'a dit : « Votre jugement n'était pas

« juste ; mais vous l'avez prononcé dans la sim-
« plicité de votre cœur et avec bonne foi, comme
« vous pensiez. Pourquoi vous aurais-je repris
« avec sévérité, au lieu de vous instruire avec
« douceur? Mais celui-ci a manqué à la première
« de toutes les vertus, à la véracité. » Telle fut la réponse du maître. Aussi, ajouta Jean, Judas, quelque temps après, l'a-t-il trahi par un baiser.

Ainsi parla le disciple bien-aimé. Mais des larmes limpides roulaient dans les yeux de Pierre et humectaient son visage austère ; car il se rappela en ce moment que lui aussi avait été une fois infidèle à la vérité.

Le pasteur du peuple.

Samuel, juge en Israël, voyait avec douleur la conduite de Saül, qu'il avait sacré roi ; car Saül faisait le mal et ne gouvernait pas le peuple selon la justice. Alors la parole du Seigneur arriva à Samuel et lui dit : Jusqu'à quand t'affligeras-tu à cause de Saül? Son règne finira bientôt. Va donc vers les fils d'Isaï, et choisis parmi eux un homme qui soit digne d'être le pasteur du peuple.

Samuel alla à Bethléem, vit les fils d'Isaï, et voulut choisir Éliab ; car Éliab était beau et d'une haute stature. L'esprit l'en empêcha, et lui dit : L'homme ne considère que ce qui frappe les yeux ; mais le Seigneur voit le cœur !

Samuel resta interdit ; alors il commença à sonder le cœur des fils d'Isaï, afin de choisir le plus digne, et il demanda à Isaï : Sont-ce là tous

vos fils? Isaï répondit: Il reste encore le plus jeune, qui garde les troupeaux dans la montagne.

Samuel pensa en lui-même: Je veux, avant qu'il vienne, éprouver son âme et son cœur, afin de donner au peuple un bon guide! Il alla dans la montagne, se cacha dans une caverne, et David gardait les troupeaux devant ses yeux.

Mais voilà qu'un lion et un ours arrivent tout à coup de la montagne. Le lion avait déjà saisi une brebis, et l'emportait. Le jeune berger se précipite sur lui, le saisit par la crinière, arrache la brebis de sa gueule et le terrasse. L'ours eut bientôt le même sort.

Samuel fut saisi d'admiration en voyant la force du jeune homme. Mais il balançait encore en lui-même, se disant: J'ai bien vu sa force et son courage; mais le Seigneur voit le cœur! et il continua à observer David.

Le berger aux cheveux bruns se plaça sur la colline, prit sa flûte, et joua toutes sortes d'airs à ses brebis. Son chien était couché à côté de lui; le vent se jouait dans les boucles de ses cheveux, et les agneaux se pressaient autour de leur berger. Ainsi David était assis au milieu de son troupeau, jouant de la flûte; et quand il eut fini, les brebis, élevant la tête vers lui, léchèrent ses mains et sa houlette, et se couchèrent à ses pieds.

Alors Samuel n'hésita plus, et il s'écria: Béni soit le Seigneur! j'ai trouvé un homme appelé à être le pasteur du peuple; car il a en lui force

et douceur. Et la parole du Seigneur arriva à Samuel et dit : Lève-toi et sacre-le ; c'est lui.

Salomon et Nathan.

Nathan, le sage instituteur du jeune Salomon, déplorait l'égarement de son élève, et son âme était pleine de douleur ; car Salomon aimait le vin avec excès ; il faisait société avec des jeunes gens corrompus, s'enivrait avec eux, et des paroles insensées sortaient de son cœur. C'est là ce qui affligeait Nathan ; car il connaissait les nobles dispositions de Salomon, et il savait qu'il devait un jour être à la tête du peuple.

Mais Salomon oubliait les préceptes du prophète, et passait les jours et les nuits dans l'étourdissement et la dissipation.

Un matin, un messager vint à lui et dit : Je passais devant le vignoble du roi, mon seigneur ; j'ai vu un enfant qui arrachait violemment les vignes de leurs appuis, déchirait le feuillage, jetait les ceps à terre, et foulait dans la poussière les raisins précieux.

A ces mots, Salomon, furieux, saisit son glaive, et courut vers le vignoble en criant : Il le paiera de son sang, le téméraire, qui détruit le plus précieux des fruits !

En ce moment Nathan se présenta devant lui et lui demanda : A qui en veux-tu avec ton glaive à la main ?

Salomon rapporta au sage Nathan ce qu'il venait d'apprendre.

Est-ce pour cela que tu es en fureur? reprit Nathan; ton regard est comme celui d'un jeune lion.

Comment, s'écria Salomon, ne dois-je pas punir celui qui gâte le plus beau don de la nature et foule aux pieds le fruit préparé par le ciel pour la joie des hommes?

Alors Nathan dit avec émotion : Ah! Salomon, remets ton épée dans le fourreau; c'est moi qui t'ai envoyé le messager. Le vignoble n'a souffert aucun dommage; mais le peuple voit en Salomon un cep de vigne en fleurs, et attend de lui prospérité et bénédiction; et Salomon détruit en lui-même ce que Dieu lui a donné de plus beau, et corrompt la sagesse de son cœur par l'intempérance. Veux-tu rester plus longtemps comme un homme qui dort au milieu de la mer ou sur le haut du mât d'un vaisseau?

Ainsi parla le prophète. Salomon rentra en lui-même, et toutes les fois qu'il voyait briller le vin dans le cristal, il pensait à la vigne traînée indignement dans la poussière. Il quitta sa manière de vivre, et le Seigneur lui accorda la sagesse et l'intelligence.

L'homme et la femme.

Lorsque le père du genre humain et la mère des vivants eurent quitté le délicieux jardin d'Eden, ils furent longtemps affligés, se disant l'un à l'autre : Quelle sera maintenant notre vie sur la terre, et qui nous conduira? Ils allèrent

vers l'ange au glaive flamboyant, qui gardait la porte d'Eden, et lorsqu'ils approchèrent du gardien céleste, Ève s'appuya sur son époux et se cacha derrière lui.

Adam s'adressa au Chérubin d'une voix suppliante, et parla ainsi : Hélas! maintenant les habitants du ciel ne marcheront plus avec nous comme autrefois; car nous sommes devenus impurs, parce que nous avons péché. Prie donc pour nous le créateur des mondes, afin qu'il nous envoie un de ses serviteurs qui président au cours des astres, pour nous diriger dans le droit chemin.

Le sévère Chérubin répondit : L'homme a son guide en lui-même, et malgré la chute de l'homme, ce guide l'élève au-dessus des étoiles et des soleils qui marchent au ciel. Suivez-le.

Adam l'implora de nouveau, et dit : Serviteur de Jéhovah, toi dont le regard est pénétrant, donne-nous un symbole que nous puissions regarder et suivre, afin de ne pas dévier encore de notre voie; car une fois que nous nous sommes écartés du bien, notre œil et notre oreille se ferment aisément à la lumière et à la voix de l'intérieur. Montre-nous donc une image d'après laquelle nous puissions régler notre vie.

Alors le grave Chérubin dit à Adam : Homme, quand l'Éternel te forma avec la poussière et t'inspira le souffle de vie dans les rayons de la lumière matinale, tu élevas ton front mâle vers le ciel, et ton premier regard fut dirigé vers le soleil... Que ce soleil soit donc l'image de ta vie!

Il entre avec joie dans sa carrière et commence son œuvre du jour; il ne dévie ni à droite ni à gauche; il poursuit sa route, en répandant la lumière et la bénédiction; il se rit de la tempête qui mugit au-dessous de lui, sort plus radieux du sein des nuages qui l'enveloppaient, et achève sa carrière héroïque dans tout l'éclat de sa magnificence. Homme grave et sérieux, voilà le modèle de ta vie sur la terre.

Ainsi parla le Chérubin, et le fils de la poussière s'inclina devant lui et se tut.

Alors la tendre mère des vivants s'avança vers l'ange en rougissant, et l'implorant d'une voix douce : O serviteur de Jéhovah, dit-elle, aussi à moi un mot de consolation et d'avertissement! Comment la faible femme pourrait-elle élever son regard vers l'astre éclatant du jour, et l'imiter dans sa marche?

Ainsi parla Ève, et le Chérubin, ému de compassion, dit avec un doux sourire : Femme, quand l'Être, source de tout bien, t'eut formée, quand il eut inspiré en ton sein le souffle de vie au milieu des rayons du soleil couchant, ton regard ne se dirigea point en haut vers le ciel, mais il se reposa sur les fleurs d'Eden, sur les arbustes odorants, les arbres chargés de fruits et sur le ruisseau qui coule en murmurant dans la délicieuse vallée. Que ta vie ressemble donc à la vie mystérieuse de la terre, mère de tout ce qui existe ici-bas! Elle poursuit sa paisible carrière sans bruit et sans éclat; elle produit en

silence, sans attirer les regards; elle fait sortir de son sein fécond les plantes, les arbres, les sources et les ruisseaux; elle les soigne, les élève d'une main tendre et invisible jusqu'à leur développement en fleurs et en fruits, et ses propres créations sont sa parure. Femme, être faible et délicat, que ce soit là le modèle de ta vie; et que votre union, homme et femme, soit comme la tendre union des flambeaux célestes.

Ainsi parla le Chérubin; un doux zéphir s'éleva du côté d'Eden, et l'esprit du Seigneur rendit témoignage aux paroles de l'ange. L'homme et la femme se prosternèrent et adorèrent; mais Ève était toute tremblante et pleurait.

Assaph.

Assaph, le chantre divin, était assis à l'heure de minuit dans une chambre haute de sa maison. Sa harpe était devant lui, éclairée par les rayons de la lune, et son visage était ardent; car il méditait un cantique en l'honneur du Seigneur qui a créé le ciel, la terre et tout ce qui est en elle. Assaph méditait, et sa harpe restait muette.

Alors il se dit: Je vais monter sur la terrasse, pour contempler la magnificence du ciel étoilé; mon chant en deviendra plus sublime.

Il porta sa harpe sur la plate-forme de la maison, et, élevant son regard vers le ciel, il vit Orion, la grande-ourse, les étoiles du midi et toute l'armée céleste marchant en silence au-dessus de sa tête dans son éclat éternel. Au-dessous de lui

la ville sainte, les vallées et les montagnes reposaient dans la lumière de la lune, et les hommes dormaient dans le calme profond de la nuit.

Le souffle du septentrion se jouait dans sa harpe, et les cordes frémissaient.

Mais Assaph resta silencieux et muet; il pleurait, la tête appuyée sur sa harpe.

Le jour parut, le peuple commença à monter au temple, et le bruit des hommes se fit entendre. Alors Assaph se leva, descendit, et son âme éclata, se répandit dans les cordes de sa harpe; et son esprit s'éleva sur les ailes du chant, au-dessus de l'agitation des hommes.

Éliab.

Dans la Terre-Sainte vivait un homme nommé Éliab, que Dieu avait béni en lui accordant les biens terrestres, et qui possédait aussi la science de l'Orient. Mais tous ces biens ne pouvaient satisfaire son cœur : c'est pourquoi il était souvent triste, et désirait mourir, se disant à lui-même : Qu'est-ce que la vie? Une révolution éternelle, pleine d'instabilité, et cependant toujours la même chose! la vie de l'homme n'est qu'un combat continuel, et ses jours sont comme ceux d'un mercenaire.

Alors un homme de Dieu vint vers Éliab, et lui montra une plante d'une nature merveilleuse.

Mais Éliab dit : A quoi me servirait cette plante? La santé ne me manque point; c'est mon âme qui est malade : il me vaudrait mieux mourir.

Elle fera du bien à ton cœur! dit l'homme de Dieu; prends-la, et guéris avec elle sept pauvres malades; et après cela meurs, si tu désires encore la mort.

Éliab fit selon la volonté de l'homme de Dieu. Il alla chercher l'infortune dans les cabanes, guérit sept malades, et fit part de ses biens à ceux qui étaient dans le besoin.

L'homme de Dieu vint de nouveau le trouver, et dit : Je t'apporte une herbe qui donne la mort; la voici, prends-la et meurs! Que Dieu m'en préserve! s'écria Éliab; mon âme ne désire plus la mort; car maintenant je connais le sens et le prix de la vie.

Je le pensais bien, reprit l'homme de Dieu en souriant; tu as acquis, en agissant, la conscience de ton être divin que tu ignorais jusqu'ici. Comment pourrais-tu encore avoir assez d'égoïsme pour penser à la vie terrestre et à son instabilité?

Éliab dit ensuite à l'homme de Dieu : Ta sagesse a rendu la paix à mon âme! Cependant ce que j'ai fait est bien peu de chose, et mes actions n'ont pas un grand mérite. Je ne puis donner aux pauvres et aux malheureux que les biens sensibles; je ne puis que refaire leur corps par mon superflu; mais l'entrée de leur cœur m'est fermée.

Bien, Éliab, répondit l'homme de Dieu; parce que tu as distribué avec humilité ce que tu as reçu, un pouvoir plus grand te sera donné.

Après avoir parlé ainsi, il conduisit Éliab dans le jardin devant un rosier presque desséché par la grande chaleur, et dont les feuilles et les bou-

tons étaient penchés vers la terre. Il lui ordonna de descendre à la source et de remplir un vase. Éliab fit comme il lui était ordonné et arrosa le rosier, et peu après le rosier reprit de la vie; ses feuilles verdirent, ses boutons se redressèrent, fleurirent et exhalèrent tout à l'entour une agréable odeur.

Vois, dit l'homme de Dieu, c'est ainsi que le pauvre, ranimé par ton bienfait, respirant la reconnaissance et l'amour, élève son regard vers Dieu, puis le porte avec confiance sur les hommes qui l'entourent; car tu as été pour lui un envoyé de Dieu, et un instrument de sa bonté.

Comment faut-il donc faire le bien, demanda Éliab?

L'homme de Dieu répondit: Avec humilité, comme il convient à l'homme, et avec mystère comme Dieu.

Mais quand le malheureux se tiendra devant moi, et voudra me remercier?

Eh bien! que ta main alors soit pour lui la main d'un frère, et que le souffle de ta bouche lui ouvre le fond de ton âme, où réside Celui qui envoie le bienfait!

La tonte des brebis.

Une mère sortit un jour avec sa petite fille Ida, pour voir la tonte des brebis. Ida avait grande pitié des brebis et disait: Ah! comme les hommes sont cruels de tourmenter ainsi ces pauvres animaux!

Non, mon enfant, répliqua la mère : le bon Dieu veut que les hommes s'habillent avec leur laine ; car les hommes viennent nus au monde.

Mais, dit Ida, il faut donc que les pauvres agneaux aient froid.

Oh non ! répondit la mère, Dieu a pourvu à tout ; il donne à l'homme un vêtement chaud, et envoie à l'agneau dépouillé les doux zéphirs de l'été.

L'aurore.

Le sage Hillel se promenait un matin avec ses disciples dans le voisinage du mont Hermon. Le crépuscule commençait à paraître. Le maître et les disciples parlaient de la sagesse divine et de la foi en un monde supérieur.

Alors les disciples demandèrent : Maître, à quoi compares-tu la divine sagesse ?

Hillel éleva la main et dit : Voyez là-bas les doux rayons de l'aurore, c'est là son image ! Le brouillard et le crépuscule voilent encore les monts et les vallées, la terre repose en silence et dans l'attente ; mais déjà les portes de l'Orient s'ouvrent avec calme et majesté.

Nous comprenons, dirent les disciples : la sagesse vient d'en haut, et elle s'approche de l'humilité paisible et pleine de foi.

Hillel éleva de nouveau sa main vers l'aurore : Maintenant, dit-il, elle se penche avec amour vers la terre qui sommeille dans l'obscurité. Déjà une lumière douce et bienfaisante se répand

sur les hauteurs et les vallées, et la création morte apparaît dans un éclat céleste.

La nature prend de l'âme et de l'expression, dirent les disciples.

Voyez, reprit le maître, comme le torrent de sa lumière coule doucement vers la terre, l'enveloppe comme un vêtement, et l'unit ainsi avec le ciel.

Et les hommes avec Dieu, dirent tout bas les disciples.

Sa clarté n'est pas encore, il est vrai, celle du plein jour. Le clair-obscur l'enveloppe comme un voile auguste; mais son doux éclat annonce la source de la lumière qui repose derrière le voile. Nous autres voyageurs, qui marchons dans les ténèbres, nous tournons notre regard vers elle avec joie et confiance; car nous savons qu'elle présage le jour.

Apercevez-vous comme l'Hermon fume, comme les plantes fortifiées verdissent, comme les boutons des arbres s'entr'ouvrent dans l'éclat de l'aurore! La rosée, née dans son sein, vient de tomber, elle étincelle sur chaque feuille, semblable aux perles de l'Orient.

C'est ainsi que la foi engendre la charité, se dirent tout bas les disciples.

Elle engendre aussi la lumière et la force. Élevez de nouveau votre regard; voilà le jour naissant qu'elle nous envoie. Il a pris force dans le sein de sa mère, et, la tête ceinte de rayons dorés, il entre dans sa carrière plein de vigueur et de courage; les nuages et les tempêtes ne l'arrêteront pas.

Image de l'homme dont le cœur est rempli de la sagesse divine! s'écrièrent les disciples.

Il marche avec calme et puissance dans sa route céleste, continua Hillel, et, fils de l'aurore, il répand sur son passage l'abondance et la vie.

Et quand il a achevé sa carrière, avant que la nuit arrive, l'aurore reparaît à l'Occident, et le reçoit dans ses bras maternels.

Patmos.

Lorsque saint Jean, banni par le tyran couronné, eut été débarqué à Patmos, il se jeta à terre contre un rocher, et pleura jusque bien avant dans la nuit.

Tout à coup l'obscurité s'éclaircit; une lueur rougeâtre se répandit autour du disciple chéri, et Raphaël et Salem, ses deux anges protecteurs s'approchèrent de lui : le rocher grisâtre brillait comme un nuage dans le crépuscule du soir.

Pourquoi gémis-tu, Jean? demandèrent les êtres célestes. Jean répondit : Les événements du jour pèsent sur mon âme et l'accablent; le tyran fait égorger par milliers les confesseurs de la vérité; les amis de mon maître sont persécutés, et il faut que je sois loin d'eux!

Salem dit en souriant : N'étais-tu pas sur le Golgotha, lorsque l'Homme-Dieu inclina la tête? et trois jours après tu as vu son tombeau vide?

Oui, je le sais, répondit l'apôtre, la vérité sortira victorieuse du combat; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Mais être

ainsi séparé des martyrs et des confesseurs de la vérité qui me sont si chers! Hélas! je ne sens que les douleurs du jour.

C'est donc le poids du présent qui accable ton esprit? dit Raphaël. Je ne puis te donner les ailes du séraphin, tant que tu habites un corps de poussière; mais tu n'en a pas besoin.

En parlant ainsi, Raphaël toucha le front du banni. Alors l'œil de Jean s'ouvrit; son regard pénétra à travers les nuages jusque dans le sanctuaire du ciel; son oreille entendit la marche des astres et il contempla la vérité triomphante dans toute sa splendeur céleste.

Et Salem lui donna la harpe et le don divin du chant.

Et les rochers de l'étroite Patmos n'enchaînèrent plus l'homme inspiré.

Le papillon.

Le petit Rudolphe revint un jour, en courant, du jardin, tout hors de lui, et il criait : Quel beau petit oiseau que je viens d'attraper! Il était sur une fleur, et ses ailes brillaient comme de l'or et de l'argent; c'était encore plus beau. Alors je me suis approché doucement, je l'ai saisi et je l'ai eu. Maintenant je vais le garder bien soigneusement, il ne m'échappera plus et je lui donnerai à manger du pain et du lait. Ainsi parlait Rudolphe.

Son père lui dit: Rudeli, montre-nous donc ta capture, que nous l'admirions.

L'enfant porta précipitamment la main à son sein, et il en tira un beau papillon.

Mais, hélas! les ailes du petit oiseau avaient perdu leur éclat. Leur poussière diaprée se collait au doigt de l'enfant, et le tissu délicat était tout brisé.

Rudolphe soupira amèrement et dit : Quel triste changement! cela ne ressemble plus au petit oiseau qui était sur la fleur! fi! s'ils sont si fragiles! A ces mots, il jeta son papillon à terre avec colère.

Contre qui te fâches-tu? reprit le père; est-ce la faute du petit oiseau s'il a une forme si délicate?

Tu l'as saisi d'une main trop rude, et voilà pourquoi l'éclat de ses ailes s'est évanoui avec sa vie de fleur.

La prière.

Cornélie était la joie et l'orgueil de ses parents, car elle était svelte et belle comme un rayon de lumière, et son visage ressemblait à un bouton de rose lorsqu'il s'ouvre à la rosée pour la première fois. En outre, son âme était pure comme une matinée du printemps, qui se lève sur les vallées fleuries et annonce un beau jour.

Cornélie n'avait point encore connu le sérieux et les peines de la vie; les jours de son jeune âge avaient été sereins. Mais voilà que sa mère tomba malade, et, après avoir gardé le lit bien longtemps, elle s'affaiblit de plus en plus; la

fièvre devint violente, et la malade était dans le délire. Alors la jeune fille passa les nuits auprès du lit de sa mère; elle la soulageait de son mieux, et s'empressait autour d'elle avec une douce sollicitude et une secrète angoisse.

Au septième jour, la fièvre redoubla. Il régnait dans la chambre un morne silence; chacun pleurait en secret: car la mort paraissait proche.

Mais à la nuit arriva le sommeil si longtemps désiré. La mère en fut refaite et les forces lui revinrent. Cornélie, assise au chevet de sa mère, l'écouta respirer toute la nuit, et son âme flottait entre la crainte et l'espérance.

A la pointe du jour, la mère ouvrit les yeux et dit: Je me trouve bien, je guérirai! Puis elle mangea, elle but et sommeilla de nouveau.

Alors une joie toute particulière se fit sentir au cœur de la jeune fille. Elle sort légèrement de la chambre, s'élance dans la campagne et monte sur la colline. Là, elle s'arrête, agitée par les sentiments contraires de la douleur et de l'espoir. L'aurore se levait: ses rayons éclairaient le front de Cornélie, qui pensait à la vie nouvelle qu'un sommeil bienfaisant venait de rendre à sa mère, et aux inquiétudes qu'elle avait éprouvées. Elle ne put contenir plus longtemps le sentiment qui remplissait son cœur; elle tomba à genoux sur les fleurs de la colline, pencha la tête, et ses larmes se confondirent avec la rosée du ciel.

Puis elle se releva et revint à la maison, dans la chambre de sa mère, et Cornélie était plus

belle et plus aimable qu'auparavant : car elle avait parlé à Dieu.

Baruch.

Il y avait à Damas, dans le pays d'Aram, un homme nommé Baruch, qui était célèbre dans toute la contrée à cause de sa richesse, en sorte qu'on disait de lui : il s'appelle avec raison Baruch, c'est-à-dire celui qui est béni. Il possédait les trésors de l'Inde et de l'Arabie, et il habitait un magnifique palais, dont le pavé était d'un marbre éclatant, couvert de tapis précieux. Son opulence n'avait point de bornes, et en outre, Dieu lui avait donné une noble épouse et sept beaux enfants.

Mais hélas ! il n'y avait ni paix ni joie dans son cœur. Il tâchait chaque jour d'augmenter l'éclat de sa maison et il remplaçait les belles choses qu'il possédait par d'autres plus belles encore. C'était en vain ; il ne trouvait point la paix dans son âme. Il devint toujours plus mélancolique, et le sommeil s'éloigna de ses paupières.

Alors il se dit en lui-même : A quoi me sert la vie? Je ne puis rien acquérir de plus beau et de meilleur que ce que je possède depuis ma jeunesse ; je sais maintenant que tout est vanité sous le soleil, et mon âme est dégoûtée de tout.

Telles étaient les tristes pensées auxquelles s'abandonnait Baruch, affligeant sa femme et toute sa maison, au point qu'on disait de lui : un mauvais esprit le poursuit. C'est pourquoi il

songeait à mettre fin à ses jours et à se délivrer ainsi de ses tourments.

Il apprit alors qu'à Memphis, dans le pays de Mizraïm, demeurait un sage, un prophète, à qui Dieu avait mis la sagesse dans le cœur, en sorte qu'il savait donner des conseils sur toute chose. Baruch résolut de partir et d'aller le consulter.

Il appelle le plus fidèle de ses serviteurs, nommé Malchi, et lui dit : Prépare-moi deux chameaux, et que l'un d'eux soit chargé d'or, d'argent, de diamants et des productions les plus précieuses de l'Arabie. Malchi fit comme son maître lui avait ordonné, et Baruch, après avoir béni sa femme et ses enfants, se mit en route avec son serviteur, se dirigeant vers Mizraïm, à travers les montagnes et les déserts.

Ils marchèrent avec leurs chameaux, pendant sept jours, dans le désert, puis encore pendant sept autres jours, et ils n'atteignirent pas la terre de Mizraïm. L'ange du Seigneur les avait frappés d'aveuglement; ils manquèrent le chemin, et ils ne savaient plus s'ils devaient aller à droite ou à gauche. Bientôt la soif les tourmenta, ainsi que leurs animaux. Car il n'y avait ni source ni puits bien au loin dans le désert; la nuit ils recueillaient la rosée dans leur manteau et le suçaient pour humecter leurs lèvres.

Ah! dit Baruch, en soupirant, que je donnerais volontiers tous les trésors que porte ce chameau et beaucoup plus encore de ce que je possède à Damas, pour un peu de cette eau, qui, dans mes jardins, jaillit du marbre et du porphyre, et

tous les vins précieux de mes celliers pour une petite source qui pût rafraîchir ma langue!

Cependant la chaleur devenait toujours plus forte; l'air était étouffant, et leur soif s'augmentait tellement qu'ils en étaient tout abattus. Ils tuèrent un de leurs chameaux; mais ils n'y trouvèrent presque point d'eau pour se désaltérer.

Ah! mon fidèle serviteur, dit Baruch à Malchi, t'ai-je amené ici pour que tu y périsses à cause de moi? J'étais le fléau de ma maison par mon humeur sombre, et maintenant, dans le désert, ô mon fidèle Malchi, je suis pour toi un ange de perdition; et cependant tu souffres comme un agneau qui n'ouvre pas la bouche devant celui qui l'égorge, et tu ne murmures pas contre l'auteur de ta perte, qui, pour ta fidélité, attire sur toi la malédiction. Ah! Malchi, comment pourrai-je reconnaître ce que tu fais pour moi?

Ainsi parla Baruch. Malchi répondit : Maître, comment ne te suivrais-je pas jusqu'à la mort? J'ai mangé ton pain et j'ai bu ton vin jusqu'à ce jour; j'ai joui de ta bonne fortune, et je refuserais maintenant de partager ton malheur? — Dieu veuille te sauver de ce danger et prendre ma vie pour racheter la tienne. Pour moi, je suis seul. Mais toi, une femme et sept enfants te pleureront...

A peine Malchi eut-il prononcé ces paroles, que la voix lui manqua, et il tomba sans vie sur le sable.

A cette vue, le cœur de Baruch fut brisé; il se jeta la face contre terre, dans sa douleur, et dit en

sanglotant : Seigneur, Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, abîme-moi ! je ne suis pas digne des grâces que tu m'as faites, et le poids de mes péchés pèse lourdement sur mon âme ; perds-moi donc comme je l'ai mérité ! Après avoir prononcé ces mots, il se tut et pleura amèrement.

Tout à coup voilà qu'un murmure lointain se fait entendre, comme le bruit d'une source qui sort d'un rocher. Baruch lève la tête et écoute ; le chameau dresse aussi le cou, tend l'oreille du côté d'où part le bruit et s'approche du rocher. L'ange du Seigneur ferait-il un miracle, disait Baruch, fera-t-il jaillir l'eau d'un rocher au milieu du désert pour nous sauver ?

En disant ces paroles, il court vers l'endroit, et au pied du rocher, dans un enfoncement, il aperçoit une source dont l'eau limpide et fraîche coulait abondamment.

A cette vue, il se prosterne de nouveau et s'écrie en pleurant : Ah ! Seigneur, mon Dieu, maintenant je reconnais en vérité que tu es miséricordieux, plein de bonté, et que tu fais des miracles, quoique je sois indigne de ta miséricorde.

Alors, sans boire lui-même, il va vite chercher une coupe, la remplit, et courant vers son serviteur Malchi, il lui mouille les tempes et lui humecte les lèvres. Malchi ouvre les yeux et regarde son maître. Baruch se jette à son cou, pleurant de joie, et s'écrie : Malchi, l'ami de mon cœur et non plus mon serviteur, ah ! t'ai-je retrouvé ! vois, l'ange du Seigneur nous a

montré une source! bois donc, ranime ton âme, afin que tu vives et que je vive aussi.

Après que Malchi eut bu, les forces lui revinrent, et Baruch le conduisit à la source. Là, prenant les provisions que le chameau portait, ils s'assirent au frais, et mangeant et buvant, ils furent rassasiés. Ils firent aussi boire le chameau, et, se reposant de leurs fatigues, leur corps reprit des forces et leur âme de l'espoir et du courage. Ils demeurèrent en cet endroit toute la nuit jusqu'au lendemain.

Lorsque le soleil se leva, Malchi dit à son maître: Vois, le soleil est levé. Veux-tu que je remplisse les outres, et nous marcherons vers le couchant pour aller trouver le prophète dans la terre de Mizraïm. Nous ne devons plus en être loin.

Non, cher Malchi, répondit Baruch en souriant et lui serrant la main, non; le Seigneur m'a donné la sagesse que je cherchais. Qu'avons-nous besoin du prophète de Mizraïm? Tournons vers l'Orient, et reprenons le chemin qui nous a amenés ici.

Ils remplirent leurs outres d'eau fraîche, abreuvèrent leur chameau, burent eux-mêmes, et après avoir béni la source qui les avait sauvés de la mort, ils se remirent joyeusement en route.

Quand ils arrivèrent à Damas, Thirza, l'épouse de Baruch, était assise, avec ses sept enfants, sous les palmiers, devant la porte de la maison. Elle tressaillit, en apercevant Baruch et son serviteur. — Baruch la pressa contre son cœur, ainsi que ses enfants, et il pleurait de joie.

Que le sage de Mizraïm soit béni, dit-elle,

pour vous avoir renvoyés si promptement parmi nous! Et toi, Baruch, mon bien-aimé, sois aussi béni; car tu n'es plus le même, ton front est serein comme celui d'un ange de paix. Dis-moi le nom de cet homme de Dieu qui a rappelé la paix dans ton âme, afin que je le bénisse.

Baruch regarda son épouse en souriant, et lui raconta tout ce qui leur était arrivé depuis le commencement jusqu'à la fin. Puis il dit : Ce n'est, tu le vois, ni un homme, ni un prophète, c'est le Seigneur lui-même qui m'a instruit. J'ai appris l'humilité dans le désert; j'ai reconnu dans la source qui nous a sauvés la grâce et la bonté du Dieu de miséricorde, et, dans mon serviteur, j'ai trouvé un homme et un ami. Je reviens à vous tout renouvelé, et je rapporte dans mon cœur cette paix plus précieuse que l'or et l'argent, et que tous mes trésors ne pouvaient me donner.

Ainsi parla Baruch, et dès lors sa conduite fut bienveillante, simple et droite jusqu'à la fin de ses jours. Il employa ses richesses à faire du bien dans tout le pays, et il n'y avait pas un pauvre qu'il ne secourût. Aussi les pauvres disaient: Baruch est son vrai nom; car il est béni du Seigneur, et il répand la bénédiction autour de lui.

Et Baruch disait: c'est encore la source du désert qui m'a appris cela.

Quand une année fut écoulée, il se rendit à la fontaine avec Malchi son ami, sa femme et ses enfants. Il consacra la source et fit bâtir à côté une hôtellerie pour les pèlerins du désert.

Il nomma la fontaine Beor-Refah, c'est-à-dire la source du salut, et c'est encore ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui.

Adam et le Chérubin du paradis.

Pendant qu'Abel gisait baigné dans son sang, et qu'Adam pleurait auprès de son cadavre, le Chérubin qui gardait le paradis s'approcha du père des humains, et se plaça à côté de lui en silence et la tristesse sur le front. Adam leva son regard vers lui et lui dit : Est-ce là une image de la race qui doit sortir de moi ? et le sang du frère, répandu par la main d'un frère, souillera-t-il encore la terre ?

Le Chérubin répondit : Tu l'as dit. Ah ! comment appellera-t-on cette horrible action ? demanda Adam ?

La guerre ! répondit l'être céleste, les larmes aux yeux.

A ce mot, le père du genre humain frémit ; puis il dit en soupirant : Hélas ! pourquoi fallait-il que le juste tombât sous les coups de l'injuste ?

Le Chérubin garda le silence. Mais Adam, continuant à gémir, s'écria : Que me reste-t-il désormais dans mon affliction sur cette terre ensanglantée ?

Le regard vers le ciel, dit le Chérubin, et il disparut.

Adam demeura immobile à la même place jusqu'au coucher du soleil, et lorsque les étoiles parurent au ciel, il éleva les mains en s'écriant :

O vous, gardiens éclatants des portes du ciel, pourquoi marchez-vous ainsi en silence? Si l'oreille d'un mortel peut entendre le son de votre voix, ah! parlez-moi de cette contrée qui est de l'autre côté, parlez-moi d'Abel, mon bien-aimé!

Tout devint encore plus silencieux autour de lui. Adam se jeta la face contre terre et adora; puis il entendit dans son cœur cette douce parole : Ton fils Abel est vivant.

Le peintre et son maître.

Un jeune peintre avait achevé un tableau excellent, le meilleur qu'il eût encore fait; son maître lui-même n'y trouvait rien à reprendre. Le jeune artiste en était si ravi, qu'il ne pouvait se lasser de contempler son ouvrage, et croyant ne plus pouvoir se surpasser, il cessa d'étudier.

Un matin qu'il venait de nouveau jouir de la vue de son tableau, il trouva que son maître l'avait entièrement effacé. Plein de colère et tout en larmes, il court à lui et lui demande la cause d'un acte aussi barbare.

Je l'ai fait à dessein, répondit le maître. Le tableau était bien comme preuve de tes progrès, mais il aurait causé ta perte.

Comment cela, demanda l'élève?

Mon ami, répliqua le maître, ce n'est plus l'art que tu admires dans ton œuvre, c'est toi-même. Crois-moi, il n'était pas parfait, même quand il nous l'eût paru; ce n'était qu'une étude. Reprends ton pinceau, et nous verrons ce que

tu produiras. Fais noblement ce sacrifice; ce n'est qu'autant qu'il y aura de la grandeur en ton âme, que tu pourras reproduire quelque chose de grand sur la toile.

Encouragé par ces paroles et plein de confiance en son maître et en lui-même, l'élève saisit son pinceau et fit son plus bel ouvrage, le *Sacrifice d'Iphigénie;* car cet élève s'appelait Timanthe.

Le repentir.

Un propriétaire avait planté de ses propres mains une rangée d'arbres fruitiers de la meilleure espèce. A sa grande satisfaction, ils portaient des fruits pour la première fois, et il était très-désireux de voir quelle en serait la qualité.

Un méchant enfant du voisinage vint un jour dans le jardin. Il entraîna le fils du propriétaire, et ils allèrent ensemble arracher les fruits des arbres avant qu'ils ne fussent mûrs.

Quand le maître du jardin revint, et qu'il aperçut ses arbres dépouillés, il s'écria avec douleur : Ah! pourquoi m'a-t-on fait cela? de méchants enfants m'ont gâté ma joie!

Ces paroles allèrent au cœur de son fils. Il courut chez le fils du voisin: Ah! lui dit-il, mon père est bien affligé à cause de ce que nous avons fait. Maintenant ma conscience ne me laisse plus de repos; mon père ne m'aimera plus, il me méprisera, il me punira comme je l'ai mérité.

Sot que tu es! répondit l'autre, ton père ne

le sait pas et ne le saura jamais. Tu n'as qu'à le lui bien cacher et à te tenir sur tes gardes.

Mais quand Godefroi revint à la maison, et qu'il vit le regard bienveillant de son père, il ne put le regarder de même, et il se disait : Comment pourrais-je le regarder avec joie, lui que j'ai contristé? Je ne puis pas me voir moi-même; il y a comme un nuage obscur dans mon cœur.

En ce moment le père distribuait des fruits à ses enfants, et Godefroi eut sa part comme les autres. Les enfants sautaient autour du père, et mangeaient tout joyeux. Godefroi cachait son visage et pleurait amèrement.

Le père se leva et lui dit : Mon enfant, pourquoi pleures-tu? Ah! répondit le petit, je ne suis pas digne que vous m'appeliez votre enfant. Je ne puis supporter plus longtemps de paraître à vos yeux autre que je ne suis. Cher papa, ne me faites plus de bien; mais punissez-moi, afin que je puisse de nouveau m'approcher de vous, et que je cesse d'être mon propre bourreau. Faites-moi expier sévèrement ma faute; car c'est moi qui ai dépouillé vos arbres.

Le père lui tendit la main, et le pressant sur son cœur, il lui dit : Je te pardonne, mon enfant; Dieu veuille que ce soit la dernière fois que tu aies quelque chose à cacher. Alors je ne regretterai pas les fruits de mes arbres.

Saül et Jonathan.

Un jour, à la fête de la nouvelle lune, Saül, le roi d'Israël, s'entretenait amicalement avec

son fils Jonathan. Il lui dit : Mon fils, ne veux-tu donc point te séparer du fils d'Isaïe, auquel ton cœur s'est attaché?

Mon père, répondit Jonathan, puis-je me séparer de moi-même et de mon propre cœur? Je ne puis pas plus renoncer à l'amitié du fils d'Isaïe.

Mais, demanda le roi, que trouves-tu donc de si noble et de si grand dans le berger de Bethléem, pour lui donner ainsi ton cœur? Est-ce son front bruni, le jeu de sa harpe, ou la force avec laquelle il a terrassé le Philistin? Crois-moi, il en est beaucoup en Israël d'une nature plus noble et qui le surpassent par leurs actions.

Ah! mon père, reprit Jonathan, ne vous fâchez point. Je ne pense en vérité ni à son visage, ni à son art, ni à ses exploits. Je l'aime sans savoir ni pourquoi, ni comment; mais ce que je sais bien, c'est que je l'aime autant que mon âme.

Mais ne sais-tu donc pas qu'il t'enlèvera la couronne et qu'il deviendra lui-même roi d'Israël? dit le roi avec colère.

A ces mots, le regard de Jonathan devint plus brillant, et il dit au roi : O mon père, qu'il le devienne. Que ce soit lui ou moi qui règne sur Israël, n'est-ce pas la même chose? Nous sommes unis devant le Seigneur et ainsi je serai toujours le plus proche de lui, toujours auprès de lui.

Saül, en entendant ces paroles, se courrouça encore davantage dans son esprit, et il saisit sa lance pour le percer; car il ne savait point ce que c'est qu'aimer, et il n'avait pas d'ami à sa cour.

Jonathan esquiva le coup et sortit, et il ne

put ni manger ni boire pendant la fête de la nouvelle lune; car son cœur était triste à cause de la haine de son père pour David.

Les grâces de Socrate.

Socrate se promenait un jour avec quelques-uns de ses disciples dans les jardins de Périclès, et la conversation roulait sur l'art et sa beauté divine.

Alors Alcibiade dit avec un léger sourire : explique-nous donc, Socrate, comment tu as été amené à faire tes Grâces, et pourquoi tu as laissé ton ciseau, après avoir achevé ton chef-d'œuvre? N'aurais-tu pas dû nous donner aussi la déesse de la sagesse? Socrate répondit : Je vais vous raconter l'histoire de mon art, et alors tu pourras décider, Alcibiade, s'il est convenable que je reprenne le ciseau.

Dans ma jeunesse j'aimais l'art avec passion, et je visitais les ateliers des grands maîtres et les temples des Dieux; car j'espérais trouver dans les premiers les leçons des hommes, et dans les seconds l'inspiration divine.

Dans cette vue, je me rendis un jour à un petit temple antique, situé aux confins de l'Attique, et qui était consacré aux Grâces. La simplicité de sa forme me plut et je me dis : Si tu ne trouves rien pour ton art (car comment une statue de marbre se serait-elle égarée dans cette solitude?) au moins pourras-tu rencontrer ici de quoi développer en toi le goût de la simplicité, et ce goût est aussi nécessaire à l'artiste. J'entrai donc.

A la porte du temple s'offrit à moi un vieillard respectable. Que cherches-tu ici, mon fils? demanda-t-il d'une voix douce et avec un regard bienveillant.

Je lui dis que j'étais un jeune artiste, et que je venais visiter le temple pour me former.

Bien, mon fils, répliqua-t-il, tu as raison de commencer par toi-même : il faut s'approcher de ce qui est divin et le concevoir en soi, avant de se hasarder à le reproduire au dehors. Tu ne perdras point ta peine; je vais te montrer ce que tu chercherais vainement dans toute la Grèce, les premières et les plus antiques images des Grâces.

Il me montra trois pierres carrées et grossièrement taillées : les voici, me dit-il[1], je le regardai et restai muet. Le vieillard sourit : trouves-tu étrange, reprit-il, que le divin ait été dans le cœur de l'homme, avant que sa bouche ou sa main n'ait pu l'exprimer? Jeune artiste, honore d'abord le divin dans ton âme, et ensuite tu le représenteras plus dignement. Adieu, mon devoir m'appelle; je suis le prêtre de ce temple. Il partit et me laissa absorbé dans un sentiment tout nouveau.

Je retournai à Athènes et je fis les Grâces : vous les connaissez. —

[1] Dans l'origine les Grecs se contentaient de représenter les dieux par un bloc non travaillé ou par une pierre carrée. L'amour lui-même et les Grâces, selon Pausanias, furent représentés par de simples pierres.

(WINKELMANN, *Histoire de l'art*, etc.)

Je les portai au prêtre, et les lui offrant pour son temple, je les lui présentai d'une main timide.

C'est bien, mon fils, dit le vieillard, tu as travaillé avec zèle et amour : mais, dis-moi, ajouta-t-il d'un air sérieux, t'es-tu satisfait toi-même?

Oh! non, répliquai-je tristement; j'ai dans mon âme une plus noble image, et je sens bien que le ciseau ne peut l'atteindre.

Le vieillard me posa la main sur l'épaule et me dit avec une douceur inexprimable : Eh bien! mon fils, va porter tes statues à Athènes dans les palais des riches et laisse-nous nos pierres. Pour nous, nous avons la foi dans notre simplicité, et un signe naturel nous suffit; mais eux, ils n'ont que la science, et c'est pourquoi ils ont besoin d'une image artificielle. Crois-moi, apprends à reconnaître le germe divin qui est en toi et dans chaque homme, cultive-le soigneusement, et alors tu reproduiras quelque chose de divin en toi et hors de toi. A ces mots il me quitta.

Je m'en retournai avec mes statues, enfoncé en moi-même et méditant les paroles du vieillard, qui m'apparaissait comme un être supérieur. Je restai dans cet état toute la nuit, ayant au-dessus de ma tête le ciel tout brillant d'étoiles et à mes pieds la terre enveloppée de ténèbres, et quand le soleil se leva, la lumière parut aussi dans mon âme. Je reconnus en moi, hors de moi l'éternelle beauté, l'amour; je priai, et, retournant à la maison, je déposai mon ciseau au pied de mes Grâces; puis je sortis. Je cherchai, et c'est alors que je vous trouvai, ô mes amis...

N'êtes-vous pas le type le plus noble de la beauté divine et ne vivrai-je pas plus longtemps dans de pareilles images que dans un marbre froid et périssable?

Ainsi parla Socrate, et son regard plus brillant parcourut le cercle de ses chers disciples, qui se pressaient autour de lui. Le tendre et profond Platon saisit la main droite de son maître et le regarda en silence. Le doux Apollodore tenait sa main gauche et pleurait. Alcibiade était debout, les yeux baissés vers la terre; son visage paraissait brûlant.

Le soleil se coucha et ils revinrent en silence.

Zachée.

Zachée, le chef des publicains à Jéricho, vécut encore plusieurs années après qu'il eut vu le Seigneur du haut du mûrier, où il avait été obligé de monter à cause de sa petite taille. Il était probe et plein de piété, marchant droit devant Dieu et les hommes, donnant beaucoup aux pauvres et ne faisant de tort à personne.

Tous les matins il se levait avec le soleil, allait secrètement dans la campagne autour de Jéricho; puis il rentrait tranquillement pour se mettre à ses occupations journalières.

Sa femme et ses amis s'en aperçurent, ils se dirent : Où peut-il aller ainsi chaque matin? Suivons-le une fois, sans qu'il le sache, pour voir ce qu'il fait. On ne peut que gagner à observer la conduite d'un homme de bien.

Ils sortirent donc un matin, et le suivant de loin à son insu, ils le virent se diriger vers le mûrier d'où il avait aperçu le Seigneur. Alors ils se cachèrent derrière un buisson; c'était au temps de la moisson, et il faisait très-chaud.

Pendant qu'ils étaient là, ils virent Zachée puiser de l'eau à la fontaine voisine et arroser le pied de l'arbre; puis il arrachait les mauvaises herbes, remuait la terre tout autour, et quand il eut fini, il regarda son arbre avec complaisance et reprit le chemin de Jéricho.

En ce moment, ses amis s'avancèrent vers lui, et lui dirent en riant: Zachée, nous t'avons épié; nous ne pouvions deviner pourquoi tu sors chaque jour de si grand matin. Que n'envoies-tu un de tes serviteurs pour soigner l'arbre que tu parais tant aimer?

Zachée répondit: C'est mal à vous d'avoir épié mes sentiments, puisque vous ne pouvez les partager. Le sentiment naît dans le mystère et aime le silence. Laissez, mes amis, laissez à ma reconnaissance le soin de cet arbre; car c'est lui qui m'a conduit au Seigneur et qui a amené le Seigneur chez moi.

La rose et le lis.

Malvina était arrêtée avec son père devant un lis qui fleurissait sous une touffe de roses. Éblouissante comme un rayon de lumière, la belle fleur balançait dans les airs le calice odorant, au-dessus duquel pendait une large rose tout épanouie,

qui jetait un reflet incarnat sur les pétales argentées du lis, et leurs parfums se confondaient.

Oh! la belle alliance, s'écria Malvina, et elle inclina en souriant son front vers les deux fleurs.

C'est l'alliance de l'innocence et de l'amour, répliqua son père, et ils restèrent en silence devant les fleurs.

En ce moment entre dans le jardin Oscar, l'amant secret de Malvina, et une teinte rose se répand tout à coup sur les joues de la jeune fille, comme le reflet de la rose sur le lis.

Le père la regarde et dit : N'est-ce pas, Malvina, les fleurs ont un langage et une expression?

Pour l'innocence et pour l'amour, ajouta Oscar.

Le miracle.

Un jour de printemps, le jeune Salomon était assis sous les palmiers dans les jardins du roi son père, et il regardait à terre devant lui, tout pensif. Nathan, son maître, s'approcha et lui dit : Salomon, à quoi penses-tu si sérieusement sous les palmiers?

Le jeune homme leva la tête et répondit : Nathan, je voudrais voir un miracle.

C'est un désir que j'avais aussi dans mes jeunes années, dit le prophète en souriant.

Et cela vous fut-il accordé? demanda précipitamment le prince.

Un homme de Dieu, continua Nathan, se présenta un jour devant moi avec une semence de grenade dans sa main. Regarde, dit-il, ce que

cette graine va devenir. Alors il fit avec son doigt un trou dans la terre, il y mit la semence et la recouvrit. Il n'eut pas plutôt retiré sa main, que l'enveloppe de la graine s'entrouvrit et je vis paraître deux petites feuilles. A peine les eus-je aperçues, qu'elles se séparèrent, et il s'éleva une tige ronde entourée d'une écorce, qui s'agrandit et grossit à vue d'œil.

Fais attention, me dit l'homme de Dieu, et pendant que je regardais, sept rameaux sortirent du tronc, comme les sept branches du chandelier de l'autel.

J'étais stupéfait. L'homme de Dieu m'ordonna par un signe de me taire, et d'être attentif. — Regarde bien, dit-il, de nouvelles créations vont commencer.

Il prit de l'eau dans le creux de sa main au ruisseau qui coulait devant nous; il arrosa trois fois les branches, et voilà qu'elles se garnissent toutes d'un feuillage verdoyant qui répand autour de nous un ombrage frais et d'une agréable odeur. D'où viennent, m'écriai-je, ces doux parfums?

Ne vois-tu pas, reprit l'homme de Dieu, la fleur de pourpre qui sort du milieu des feuilles et pend en bouquet?

Je voulus parler; mais un vent léger, soufflant dans le feuillage, répandit les fleurs à nos pieds comme une neige, et alors pendirent entre les feuilles des grenades rouges comme les amandes à la verge d'Aaron. — Le prophète me laissa alors dans un profond étonnement.

Nathan se tut. — Salomon lui demanda vivement : Où est-il, cet homme de Dieu? Quel est son nom? vit-il encore?

Fils de David, répondit Nathan, je t'ai raconté un songe.

Comment pouvez-vous ainsi me tromper? dit le prince avec chagrin.

Je ne t'ai point trompé. Regarde autour de toi dans le jardin, tu peux y voir en réalité tout ce que je t'ai dit. Cela ne se fait-il pas ainsi en chaque grenadier, en chaque arbre?

Sans doute, dit Salomon, mais peu à peu et avec le temps.

L'opération en est-elle moins divine, reprit Nathan, parce qu'elle se fait doucement et en silence?

Apprends d'abord à connaître la nature et son action, ajouta-t-il; alors tu croiras facilement à quelque chose de plus haut, et tu ne désireras plus voir des miracles.

Les cèdres du Liban.

Hiram, roi de Tyr, et Salomon, roi d'Israël, visitèrent un jour ensemble la forêt de cèdres du Liban. Les deux rois se promenaient amicalement sous les ombrages embaumés de la montagne, et Hiram écoutait avec joie les sages discours du roi d'Israël.

A leurs pieds s'étendaient tout à l'entour de vastes contrées que la paix faisait fleurir; car Salomon et Hiram avaient fait alliance; et leurs

peuples étaient amis comme eux. Les deux rois s'arrêtèrent en silence et ils regardaient dans le lointain. Puis Hiram, le roi de Tyr, dit à Salomon avec émotion : Oh ! quel bonheur que nous soyons amis ! Nous autres rois, ne ressemblons-nous pas aux cèdres de la montagne, et nos peuples ne sont-ils pas comme ces contrées autour de nous?

Salomon répondit : C'est pour cela qu'on nomme le cèdre l'arbre royal. Il est le plus haut de tous les arbres, et son port est plein de majesté ; il croît sur les hauteurs, boit l'eau des nuages et n'a pas besoin du ruisseau qui mouille ses pieds. — Sa racine embrasse les rochers de la terre, et il plonge sa tête dans l'azur du ciel. Pendant des siècles l'orage a grondé autour de ces monts et la foudre a sillonné le front de la forêt. Le cèdre reste inébranlable, libre comme un dieu et ne connaissant pas les besoins de la vallée. Voilà pourquoi on l'appelle encore l'arbre de Dieu, planté par Jéhovah, c'est l'image de l'oint du Très-Haut.

Une seule chose lui manque, dit Hiram : c'est d'avoir des fleurs odorantes et des fruits nourrissants.

Parles-tu sérieusement, Hiram? reprit Salomon, en souriant, ou bien est-ce comme roi d'un peuple marchand? Le cèdre tout entier n'exhale-t-il pas une douce odeur? et à quoi servirait le fruit rafraîchissant au roi sublime de la montagne? Ne porte-t-il pas à travers les vagues écumantes le hardi navigateur? Ne soutient-il pas les voûtes des palais des rois? et bientôt, Hiram,

il s'élèvera sur la montagne de Sion, pour faire un temple à l'Éternel. Mon ami, il y a de plus nobles fruits que ceux que le palais goûte.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un orage se forma subitement au-dessus du Liban, et de violents coups de tonnerre se firent entendre. Les deux rois se retirèrent dans l'épaisseur du bois, en silence et pleins d'une frayeur religieuse. Tout à coup la foudre frappe un cèdre, le déchire du sommet à la racine, et l'arbre se précipite en craquant sur le penchant de la montagne. Puis le nuage passe en bruissant.

Qu'est-ce que la grandeur humaine devant la face du Tout-Puissant? se dirent les deux rois, en s'approchant du cèdre tombé. Il roule le ciel comme un vêtement, et la terre est devant lui comme une goutte d'eau dans l'Océan. Qui peu tenir devant le Roi des Rois!

Après avoir contemplé quelque temps en silence le cèdre brisé, Hiram dit: Quand on a vu la nature dans son effrayante grandeur, ne semble-t-il pas presque insensé de vouloir construire un temple au Maître de la création? qu'a-t-il besoin d'une maison bâtie par la main des hommes?

Ce n'est pas lui qui en a besoin, dit Salomon, c'est l'homme. L'œuvre immense de la création l'écrase et le met au niveau de la poussière dont son corps est formé. Mais son ouvrage, qui renferme pour ainsi dire le Tout-Puissant, doit le relever à ses propres yeux. La poitrine d'os et de chair de l'homme n'est point son esprit, quoi-

qu'elle paraisse le contenir. — Hiram, nous sommes aussi de race divine.

Nouveau silence, après lequel le roi de Tyr s'écria : Hélas! notre vie de roi ressemble à ce cèdre avant l'orage.

Oh! qu'elle lui ressemble aussi après la tempête, reprit Salomon : ne sens-tu pas, Hiram, quel parfum il répand dans la forêt après sa mort?

La jacinthe.

Émilie était triste de ce que l'hiver durait si longtemps ; car elle aimait les fleurs, et elle avait un petit jardin où elle cultivait de sa propre main les plus belles. C'est pour cela qu'elle désirait tant voir arriver le printemps, et que l'hiver fût passé.

Un jour, son père lui dit : Émilie, voici un oignon de fleur que je t'ai apporté, mais à condition que tu l'élèveras avec soin. Comment le pourrais-je, cher papa, dit la petite : il y a encore de la neige dehors, et la terre est dure comme une pierre. — Elle parlait ainsi, parce qu'elle ne savait pas qu'on peut élever des fleurs dans des vases ; elle ne l'avait jamais vu. Son père lui donna un petit pot rempli de terre, et Émilie y mit son oignon. Mais elle regardait son père et souriait, doutant si c'était sérieux : car elle pensait que les fleurs ne peuvent pousser sans un beau ciel bleu et sans l'air du printemps.

Au bout de quelques jours, la terre se leva et des

petites feuilles vertes poussèrent leur pointe en haut, et parurent au jour. Émilie l'aperçut avec joie, et elle annonça à son père, à sa mère et à toute la maison la naissance de la petite plante.

Les parents se dirent en souriant : elle soignera sa fleur comme on soigne un enfant, avec amour et espérance, et un jour Émilie nous réjouira, comme sa plante la réjouit à présent.

Émilie arrosait tous les jours sa fleur, et elle riait de plaisir en la regardant.

Bien, mon enfant, dit le père : le rayon du soleil doit venir après la pluie et la rosée. — Un regard bienveillant donne du prix au bienfait que la main présente : ta petite plante poussera bien, Émilie.

Cependant les feuilles sortirent du sein de la terre, et leur verdure était brillante. La joie de la petite en devint encore plus grande. Oh! dit-elle de l'abondance de son cœur, quand il ne viendrait pas de fleurs, je serais déjà contente.

Ame facile à satisfaire! dit le père. Il te sera donné plus que tu n'oses espérer, c'est la récompense du désir modeste. Il lui fit voir le germe de la fleur, caché entre les feuilles.

La sollicitude et l'affection d'Émilie croissaient chaque jour, à mesure que sa plante se développait. Elle lui donnait souvent de l'eau, demandant si c'était assez ou trop, et si l'eau n'était pas encore trop froide ; et quand un rayon de soleil arrivait par la fenêtre, elle la portait bien

vite à la lumière, et de son souffle elle enlevait la poussière des feuilles, comme le zéphyr du matin caresse la rose.

Douce alliance de l'amour et de l'innocence, dit la mère; plus l'âme est pure, et plus l'amour est céleste.

Émilie s'endormait en pensant à sa fleur, et s'éveillait en y pensant encore. Plus d'une fois elle vit en songe sa jacinthe en pleine floraison, et quand le matin elle n'avait pas encore fleuri, et que son espoir était déçu, elle ne s'en attristait pas, mais elle disait en riant : Cela peut encore venir. Quelquefois aussi elle demandait à son père quelle serait la couleur de la fleur, et quand elle les avait toutes passées en revue, elle ajoutait gaîment : Cela m'est égal, pourvu qu'elle fleurisse.

Douce imagination, disait le père, comme tu te joues aimablement avec l'amour innocent et l'espérance enfantine.

Enfin la jacinthe fleurit. Douze cloches s'étaient ouvertes au point du jour. Toutes brillantes, elles pendaient à leur tige au milieu de cinq larges feuilles d'un vert d'émeraude. Leur couleur était rouge comme le reflet de l'aurore, ou comme le tendre incarnat des joues d'Émilie. Une odeur balsamique se répandait tout à l'entour. C'était en une belle matinée de mars.

Émilie ne pouvait comprendre tant de magnificence. Sa joie était calme et muette. Elle se mit à genoux devant sa fleur et la contempla.

Le père entra en ce moment, et, voyant d'un seul regard son enfant chéri et la jacinthe en fleur, il dit avec émotion : Émilie, tu es pour nous ce que la jacinthe est pour toi. — La petite se releva d'un saut, et, se jetant dans les bras de son père, après un long embrassement, elle lui dit à voix basse : O, cher papa, puissé-je te donner un jour toute la joie qu'elle me donne !

Le pauvre Lazare.

Un jour que le pauvre Lazare était couché à la porte du riche, et que les chiens léchaient ses plaies, un mercenaire, nommé Zadoch, passa par là et vit Lazare dans sa misère. Il en fut ému de pitié, et, s'avançant vers lui, il lui dit : Je ne puis rien te donner, car je suis pauvre comme toi, et j'ai beaucoup d'enfants à nourrir. Mais au moins n'ai-je point d'ulcères, laisse-moi donc partager le soin de ta personne avec les animaux qui seuls ont pitié de toi, afin qu'ils ne me fassent pas rougir plus longtemps.

Ainsi parla le pauvre charitable, et une larme brillait dans son œil. Puis il tendit la main à Lazare : Viens avec moi, lui dit-il, j'ai une cabane. Nous t'y soignerons autant que nous pourrons, et quand il n'y aura plus rien à la maison, j'irai recueillir pour toi les miettes de la table du riche.

Je te suis avec plaisir, répondit Lazare, en prenant sa main ; car tu as été choisi à cause de ton bon cœur pour m'ouvrir le ciel, et pour adoucir les derniers moments de mon existence. Je

n'ai plus besoin que de peu de chose ; mais je ne veux point te priver de cette bénédiction.

Ils s'en allèrent ensemble et arrivèrent à une cabane éloignée, couverte de roseaux, où Zadoch fit entrer Lazare. Sois le bienvenu ! lui dit la femme de Zadoch, et elle lui prépara un lit de feuilles et de mousse où ils le couchèrent ; puis elle lui apporta un vase plein de lait, l'engageant à en boire.

Donnez-moi de l'eau, dit Lazare, car j'ai bien soif, et mon corps est tout en feu.

Hanna courut à la source et rapporta de l'eau fraîche, pendant que Zadoch rafraîchissait les joues du malade avec une branche verte d'olivier, qu'il agitait autour de sa tête.

Lazare s'endormit profondément ; car il faisait très-chaud, et c'était l'heure de midi. Tandis qu'il sommeillait, Zadoch et Hanna écartaient les mouches, et faisaient du frais autour de lui. Lazare souriait en dormant. Ah ! puisse-t-il guérir chez nous, se dirent les deux époux à voix basse.

Lazare dormit quelques heures. Au déclin du jour, il s'éveilla, ouvrit les yeux et dit : Hommes charitables, comme vous avez soin de moi ! Jamais je n'ai joui d'un plus doux sommeil qu'au milieu de vous, dans votre cabane. J'ai rêvé que j'étais porté par les anges, et n'est-ce pas une réalité ? L'homme de bien n'est-il pas un ange de Dieu sur la terre ? Mon cœur est plein de calme et de félicité. Aussi je sens que l'heure de mon départ est venue ; car la dernière heure du pauvre

est pour lui un pressentiment, un commencement de la vie du ciel.

A ces mots, Lazare tendit la main à Zadoch et à Hanna, puis il s'endormit avec un visage serein, et les saints anges portèrent son âme au séjour des bienheureux. Zadoch et Hanna le pleurèrent et l'ensevelirent en silence.

L'esprit de Lazare devint, depuis ce temps, l'ange gardien de Zadoch et de sa femme, et le jour où ils quittèrent le monde, il planait autour de leur lit de mort : un air agréable rafraîchissait leur visage, et ils entendirent une douce voix qui murmurait : Celui qui exerce la miséricorde, la recevra.

Le rossignol en cage.

Un laboureur se trouvant un jour dans le palais d'un homme riche, entendit le chant éclatant d'un oiseau qui était dans une cage dorée. Il s'approche pour voir l'oiseau, c'était un rossignol. Notre laboureur s'arrête tristement devant la cage, et, appuyé sur son bâton, il écoutait.

Un des valets de la maison survint et lui dit : Qu'est-ce qui t'étonne donc, que tu restes là si pensif?

Ce qui m'étonne, répondit l'homme de la campagne, c'est que votre maître et vous, vous puissiez supporter le chant plaintif de ce pauvre prisonnier dans votre brillante demeure.

Sot que tu es! répliqua l'autre, est-ce que le chant des rossignols te paraît triste dans tes champs et dans tes buissons?

Nullement, dit le laboureur; il remplit, au contraire, mon cœur de joie et d'admiration.

Les tiens chantent-ils donc autrement que les nôtres? demanda le valet, avec un rire moqueur.

Oui, certes, dit le laboureur; nos rossignols annoncent au printemps, au milieu des feuillages et des fleurs, la gloire de la création rajeunie; ils chantent en plein air et sous l'azur du ciel le chant de la liberté, et à côté de leur compagne qui couve, le chant sublime de l'amour. A ces mots, tous les valets se prirent à rire, en se moquant du pauvre laboureur, qui se tut et retourna à sa cabane et à son champ.

L'alouette.

Un beau jour d'été, un laboureur se promenait avec son fils dans la campagne. C'était le matin; les fleurs exhalaient tous leurs parfums, et un air frais, qui se jouait dans les cheveux argentés du vieillard, faisait voler comme un nuage au-dessus des moissons ondoyantes, la poussière fécondante des épis.

Vois, dit le vieillard à son fils, comme la nature travaille à notre bien-être. Le même souffle qui rafraîchit mes joues, féconde nos champs, afin que nos greniers se remplissent. Voici quatre-vingts fois que je contemple ce spectacle, et pourtant il me réjouit encore, comme si je le voyais pour la première fois. Peut-être sera-ce la dernière! car je suis au terme de la vie de l'homme.

Ainsi parla le vieillard, et son fils lui prit la main d'un air triste.

Pourquoi t'en affliger? reprit le père. Le jour est écoulé pour moi et le soir est venu. Pour qu'un nouveau matin se lève, ne faut-il pas que je passe par la nuit? mais ce me sera, je l'espère, une nuit fraîche et douce, comme une nuit d'été, où le crépuscule du soir se confond avec les premiers rayons de l'aurore.

Ah! mon père, dit le fils, comment pouvez-vous parler si gaîment de ce qui fera notre plus grande affliction? Vous venez de me donner l'image de votre mort; donnez-moi maintenant celle de votre vie.

Cela sera facile, répondit le vieillard; car la vie de l'homme des champs est simple comme la nature qui l'entoure. —Vois-tu là-bas cette alouette, comme elle s'élève en chantant, au-dessus du champ de blé. Ce n'est pas en vain qu'elle vit si près du laboureur; elle est l'image de son existence.

Elle naît et croît dans le sillon, et reste d'abord attachée à la motte qui la nourrit. Elle construit son nid au milieu des tiges mouvantes; elle y couve; elle y élève ses petits, et la vapeur vivifiante du champ verdoyant fortifie ses ailes et renforce sa voix. Puis, voilà le mâle qui s'élance vers le ciel, contemplant au-dessous de lui le champ d'épis où couve sa femelle, et au-dessus la lumière qui fait grandir les moissons, et les nuages qui leur versent la rosée et la pluie. Il s'envole au point du jour pour saluer l'aurore,

et le soir, quand le soleil disparaît, il s'élève encore pour voir le dernier rayon du ciel. L'alouette vit donc d'une double vie : l'une, silencieuse et active, dans le sillon obscur qui la nourrit; l'autre, dans les régions pures d'une lumière supérieure, où elle chante et prend son essor : mais ces deux vies n'en font qu'une. C'est en bas qu'elle prend son élan pour s'élever, et c'est d'en haut qu'elle reçoit le courage pour travailler joyeusement et en silence.

Ainsi parla le vieillard, et le fils lui dit, en lui serrant la main : Ah! oui, mon père, telle a été votre vie; puisse-t-elle encore longtemps faire notre joie!

La terre commence à me peser, répliqua le vieillard; le sillon m'est trop étroit. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille au séjour de la pure harmonie et de la céleste lumière!

Mais le jour devient chaud. — Retournons à la maison.

L'arbre stérile.

Un paysan avait à la ville un frère qui était jardinier, et qui possédait un superbe jardin, plein des plus beaux arbres fruitiers, tellement qu'on vantait partout son talent et ses arbres. Le paysan vint un jour voir son frère, et il ne pouvait se lasser d'admirer les arbres qui étaient si bien rangés et qui se tenaient droits et nets comme des cierges.

Le jardinier lui dit : Mon frère, je vais te don-

ner un arbre, le meilleur de ma pépinière, qui fera ta joie, celle de tes enfants et des enfants de tes enfants.

Il appelle ses ouvriers et leur désigne l'arbre qu'ils doivent enlever. Le paysan bien joyeux le fait transporter chez lui.

Le lendemain matin il était dans une grande perplexité pour savoir où il planterait son arbre. Si je le plante là-bas sur la colline, se disait-il, il sera exposé au vent, et le fruit tombera avant d'être mûr. Mais si je le plante ici, non loin du chemin, il sera en vue des passants, qui seront tentés par la beauté des fruits et qui me les voleront; et si je le mets trop près de la porte de la maison, il ne sera en assurance ni contre mes enfants ni contre mes valets.

Après toutes ces réflexions, il planta l'arbre derrière la grange et du côté du nord, se disant : A coup sûr, les voleurs ne viendront pas le chercher ici ; et il s'applaudissait en lui-même de sa prudence. Mais hélas! l'arbre ne porta point de fruits la première année, ni même la seconde. Le paysan fit alors venir son frère le jardinier, et lui dit avec reproche : Tu m'as trompé, au lieu d'un arbre productif, tu m'as donné un misérable sauvageon, car voici la troisième année, et il ne porte encore que des feuilles.

Le jardinier se mit à rire quand il aperçut l'arbre, et répondit : Cela ne m'étonne pas ; tu l'as planté dans un endroit où il est exposé au vent froid, et où il n'a ni lumière ni chaleur. Comment pourrait-il donner des fleurs et des

fruits? Son tronc est noble et il n'a rien perdu de sa qualité ; mais tu l'as planté avec un cœur avare et soupçonneux. Comment pourrais-tu en retirer quelque chose de bon et de doux !

Caïn.

Lorsque Caïn habitait le pays de Nod, en deçà d'Éden vers l'orient, il était un jour assis sous un arbre, la tête appuyée sur ses mains et il soupirait. Sa femme était sortie pour le chercher, portant dans ses bras Hénoch, qu'elle nourrissait. Quand elle l'eut trouvé, elle se tint longtemps auprès de lui en silence, écoutant ses gémissements ; puis elle lui dit :

Caïn, pourquoi soupires-tu ? Ta douleur n'aura-t-elle donc point de terme ? — Caïn tressaillit et levant la tête : Est-ce toi, Zilla, dit-il, — ah ! mon péché est trop grand pour qu'il puisse m'être pardonné ! Et après avoir prononcé ces paroles, il laissa retomber sa tête, et se couvrit les yeux de sa main.

Le Seigneur est miséricordieux et sa bonté est grande, reprit Zilla d'une voix douce.

A ces mots, Caïn tressaillit de nouveau : Faut-il donc, s'écria-t-il, que ta langue me soit aussi un aiguillon qui me perce le cœur ! — Loin de moi ce malheur ! dit-elle ; écoute-moi seulement et regarde autour de toi. Nos champs ne fleurissent-ils pas, et n'avons-nous pas déjà deux fois richement moissonné ? N'est-ce pas un signe

que le Seigneur nous est de nouveau favorable, et que sa bénédiction est avec nous? —

Avec toi, Zilla, avec toi et ton Hénoch! non pas avec moi! sa bonté me fait seulement sentir combien j'étais loin de lui quand...

Zilla l'interrompit : Ne fais-tu donc pas maintenant tout ce que tu faisais dans l'Éden? — Tu laboures ton champ, tu répands la semence dans les sillons; le soleil se lève pour toi comme alors, et la rosée étincelle sur les fleurs et sur les épis.

Ah! Zilla, je ne vois dans l'aurore que la tête sanglante d'Abel, dans la rosée que ses larmes qui pendent à chaque tige et une goutte de son sang après chaque fleur. Quand le soleil monte à l'horizon, l'ombre de mon corps me semble être le cadavre d'Abel que je traîne après moi, et devant moi je ne vois que moi, qui l'ai tué. — Le ruisseau qui murmure me redemande Abel! J'entends sa respiration dans le souffle du zéphir! — Ah! moins horrible était la parole de colère qui me cria du sein de la foudre : qu'as-tu fait de ton frère? que cette voix douce qui me vient de toutes parts et qui me poursuit partout! Et quand vient la nuit, elle m'enveloppe comme un sépulcre, m'isole du reste du monde, et tout autour de moi règne l'empire de la mort! — Je n'ai qu'une heure de relâche; c'est à midi quand le soleil darde à plomb sur ma tête, que ma sueur trempe les sillons et qu'aucune ombre ne m'entoure.

O Caïn, mon bien-aimé, reprit Zilla, vois là-bas nos brebis qui reviennent à la bergerie

blanches comme les lis des champs, et leurs mamelles pendantes, remplies de lait. Elles bondissent gaîment à l'éclat du soleil couchant.

Caïn les regarda d'un air égaré. Ah! ce sont les brebis d'Abel, s'écria-t-il. Ne sont-elles pas teintes du sang d'Abel? N'est-ce pas lui que leur bêlement appelle? c'est un gémissement que j'entends. — Qu'est-ce qui voudrait appartenir à Caïn?

Des pleurs coulèrent des yeux de Zilla : ne suis-je pas ta Zilla, ton épouse qui t'aime? lui dit-elle.

Comment peux-tu aimer Caïn, qui ne s'aime pas lui-même? Qu'ai-je à te donner sinon des larmes et des gémissements?... Comment pourrais-tu aimer Caïn qui a tué Abel?

Alors elle lui présenta son petit Hénoch, et l'enfant sourit à son père.

Caïn se jeta aussitôt la face contre terre, et il s'écria en sanglotant : Faut-il que je voie encore le sourire de l'innocence? Non, ce n'est pas le sourire du fils de Caïn, c'est celui d'Abel; c'est le sourire d'Abel, que Caïn a tué.

Puis il resta longtemps muet, le front dans la poussière. La pauvre Zilla s'appuya contre l'arbre; car elle était toute tremblante et elle arrosa la terre de ses larmes.

Ossian.

Ossian, fils de Fingal, le chantre aveugle de Morven, était assis un soir à la porte de sa grotte.

La belle Malvina, fille de Toskar, se tenait auprès du vieillard silencieux.

Le soleil a-t-il déjà achevé sa course, et le ciel est-il rouge à l'occident? demanda Ossian.

En ce moment même le soleil se couche, répondit Malvina, et elle soupira.

Pourquoi soupires-tu, Malvina? dit le vieillard.

Hélas! mon père, répondit la jeune fille, c'est parce que tu ne vois plus ni l'aurore du matin ni le crépuscule du soir.

Ni l'aimable visage de ma fille Malvina, ajouta le vieillard avec un sourire sur les lèvres. — Mais n'entends-je point ta douce voix qui se mêle aux sons de ma harpe, et le frémissement des esprits célestes qui voltigent autour de ses cordes?

Mon père, comment peux-tu donc entendre la voix des esprits invisibles? demanda Malvina.

Celui-là seul, Malvina, pour qui le monde des sens est mort, perçoit les doux accords des sphères supérieures. Son œil est déjà fermé avant que la mort n'arrive, et la terre repose à ses pieds dans la nuit, tout enveloppée de ténèbres. Cette terre n'aperçoit l'éclat des étoiles que quand elle est environnée d'ombres... ainsi du barde aveugle. Les rayons sonores du ciel font frémir les cordes de sa harpe, et la lumière d'en haut éclaire son esprit...donne-moi ma harpe, Malvina.

Ainsi parla Ossian. Malvina lui présenta sa harpe, et la main du vieillard aveugle en agita impétueusement les cordes.

La vallée des Brames.

Dans une des plus belles contrées de l'Inde, sous un ciel toujours pur, se trouve une paisible vallée, tout entourée de montagnes et habitée de temps immémorial par les pieux adorateurs de Brama.

Un jour, un jeune prince indien descendit de la montagne et demanda à parler au père et au chef de la famille des Bramines. Son désir fut rempli. Un vieillard d'une haute et noble stature le reçut. Jeune étranger, sois le bienvenu dans notre paisible vallée, lui dit-il, quel que soit le motif qui t'amène parmi nous : que tu sois égaré ou que tu y viennes à dessein!

Tu l'as dit, répondit le prince : je suis venu à dessein...

Le vieillard l'interrompit : L'étranger est toujours bien reçu dans notre vallée. Ici on exerce la sainte hospitalité envers chacun, sans demander ce qu'il est ni ce qu'il veut. Car nous tenons encore à l'ancien usage de ne point nous enquérir avant le troisième jour du nom et des desseins du voyageur. Si donc il n'y a rien en toi qui réclame des soins plus empressés, viens au milieu de nous comme homme et comme frère, et reçois d'un cœur joyeux ce que nous pouvons t'offrir.

Le jeune prince s'inclina et suivit le vieillard sous les frais ombrages de hauts palmiers où

beaucoup de personnes se trouvaient réunies comme en une seule famille.

Des hommes et des femmes, des jeunes gens et des jeunes filles, tous remarquables par une noble démarche et leur abord gracieux, vinrent au devant de l'étranger et le saluèrent avec bienveillance, comme s'ils l'avaient connu et aimé depuis longtemps. Les enfants sautaient autour de lui, en lui présentant des fleurs.

Ah! quel séjour d'innocence et de joie, dit en soupirant le fils du prince!

Oui, répliqua le vieillard, l'innocence et la joie habitent ici; car Brama vit dans nos cœurs, et voilà pourquoi nos sentiments ne s'altèrent point. Nous le voyons dans chacune de ses créatures, dans chacun de ses dons, et ainsi nous ne manquons jamais de sujets de joie; nous ne connaissons aucun besoin que nous ne puissions satisfaire.

Un soupir profond et involontaire s'échappa de la poitrine de l'inconnu.

Tu es fatigué de la route, dit le vieillard, et il fit un signe. Aussitôt paraissent deux jeunes gens, portant un bassin pour laver les pieds de l'étranger, pendant que deux jeunes filles lui présentent les plus beaux fruits de la vallée.

Le prince refusait de se laisser laver les pieds. C'est la coutume de la sainte hospitalité, dit le vieillard, et c'est un service que le plus fort rend volontiers et à juste titre à celui qui est affaibli. Ici point de distinction de maître et d'esclave.

Nous honorons dans chaque voyageur le caractère de l'homme qui nous annonce un enfant de Brama, si plein d'amour.

Le jeune homme se tut, mais la rougeur lui monta au front, et ses genoux tremblèrent.

Il est souffrant, dirent les jeunes gens qui lui avaient préparé le bain : — ses genoux tremblent, — et il n'a point goûté de nos fruits, ajoutèrent les jeunes filles avec compassion.

Le vieillard s'approchant de lui, lui prit la main. Mon fils, dit-il, la chaleur du jour t'a épuisé. Je vais te conduire dans notre demeure, pour que tu y prennes du repos. Le sommeil te donnera de nouvelles forces et tu pourras célébrer avec nous la fête solennelle qui nous occupera demain.

Le prince suivit l'aimable vieillard dans une cabane, où il trouva un lit de feuilles aromatiques, et par-dessus étaient étendues des couvertures, blanches comme la neige fraîchement tombée.

Tu peux dormir ici tranquillement, lui dit le Brame; car tu reposes dans les bras de celui qui est amour, de Brama qui bénit cette vallée. C'est ce que t'apprendront les herbes balsamiques sur lesquelles tu vas t'étendre, et ces couvertures blanches comme la neige sont un symbole de l'innocence.

Pendant que le vieillard parlait, deux jeunes garçons apportèrent une coupe remplie de vin

rouge. Le vieillard la prit de leurs mains et l'offrant à l'étranger : Pour nous, lui dit-il, nous mangeons les fruits de la terre tels que la nature nous les donne. Mais pour les malades, nous pressons aussi les raisins. C'est le seul sang, ajouta-t-il en souriant, que nous versions; mais il ne coûte de soupirs à personne, et il nous sert au contraire à soulager la douleur. Bois, mon fils; cela te fera du bien au cœur.

Le jeune homme prit la coupe d'une main tremblante : il tressaillait en buvant.

Il rendit la coupe au vieillard, et en ce moment un chant solennel, formé par un grand nombre de voix, se fit entendre dans le lointain. — Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

C'est le cantique du soir, répondit le Brame. Le soleil se couche. Nous offrons en commun à Brama l'hommage de notre reconnaissance pour la lumière du ciel qu'il verse sur nous et pour le nouveau jour qu'il vient d'ajouter à notre vie. Nous croyons que l'Être plein d'amour et de bonté ne peut agréer d'autre prière que celle de l'amour et de la joie. Voilà pourquoi nous lui offrons nos actions de grâces par des chants et tous ensemble. Toi-même, mon fils, tu ne seras point oublié dans notre prière, car, en ce moment, ne fais-tu pas partie de notre famille? — Que Brama te donne un doux sommeil et un réveil agréable!

Ainsi parla le vieillard et il quitta le jeune prince.

Mais celui-ci, baissant la tête, n'osa regarder le Brame pour lui rendre son salut.

Il était seul : mais le sommeil ne put fermer sa paupière. C'était comme si son sang bouillonnait dans ses veines; il entendait les battements de son cœur. L'image de tout ce qu'il venait de voir était sans cesse devant lui, et elle lui apparaissait d'autant plus vive, qu'il faisait plus sombre dans son âme. La nuit, qu'éclairait un beau clair de lune, lui sembla d'une longueur extrême, tant il attendait avec désir que le jour parût. Il tomba enfin dans une espèce d'assoupissement qui tenait de la fièvre et que des rêves terribles interrompaient souvent. Il s'éveilla au premier rayon de l'aurore, et son oreille fut frappée tout d'abord par un chant encore plus grave et plus solennel que celui de la veille. C'était la prière de la famille des Brames au lever du soleil.

Le jeune prince en était tout saisi. Il essaya d'unir sa voix à la prière commune, mais il ne le put.

Alors s'ouvrit doucement la porte de la chambre où il couchait. Le vieillard y jeta un coup d'œil. Inquiet pour le jeune étranger, qu'il croyait malade, il n'avait pu attendre son réveil, se proposant de se retirer doucement, s'il dormait encore.

Le trouvant éveillé, il le salua avec bienveillance, et l'interrogea sur sa santé avec une sollicitude toute paternelle.

Le prince, vivement touché de tant de bonté,

disait : Ah ! que d'amour j'ai rencontré dans cette vallée !

— Mon fils, dit le Brame, nous adorons le Père tout-puissant et nous admirons en chacune de ses créatures les traces de sa sagesse et de sa bonté ; mais nous aimons chaque homme comme son enfant, comme son image, et nous aimons tous les hommes comme nos frères. Habitués dès notre jeunesse à la simplicité du cœur et à la confiance filiale, ces sentiments nous sont devenus naturels, et nous n'acceptons point une reconnaissance qui ne nous est pas due. Viens maintenant célébrer avec nous la fête joyeuse de l'amour.

Le vieillard avait à peine cessé de parler, que le jeune prince éclata en sanglots et pria le Brame de le conduire hors de la vallée et de le remettre dans le chemin par où il était venu.

Celui-ci le regarda avec étonnement et le conduisit sur la route en silence.

Je quitte votre vallée pour toujours, lui dit alors l'étranger. Je croyais trouver le calme au milieu de vous, et j'y ai ressenti les plus cruels tourments de ma vie....

— Je ne te comprends pas, reprit le Brame en l'interrompant. Tu m'étonnes ! Quoi, dans notre paisible vallée.... ?

— Votre vallée, mon père, s'écria le prince, est le séjour de la paix et de l'innocence.

— On ne voit point de larmes parmi nous, dit le vieillard avec un calme céleste, si ce n'est des

larmes de joie et de reconnaissance. Pas une goutte de sang n'humecte cette terre, et les soupirs de l'innocence opprimée n'y souillent point l'haleine de Brama. Le sol qui nous porte et nous nourrit, l'air qui nous entoure, sont purs et sans tache....

— C'est moi qui suis impur, s'écria le prince! Voilà ce qui fait de votre innocente vallée un séjour d'angoisse pour mon âme!

Le vieillard se tut; mais de son œil attendri tomba sur l'infortuné un regard de compassion.

Ils étaient arrivés aux confins de la vallée. Le prince reprit la parole: Vieillard respectable, dit-il, ta bonté me déchire le cœur. Oh! si elle pouvait aussi le guérir! Écoute donc maintenant ma déplorable histoire.

Je suis fils du roi Amandua; son trône et l'empire des Indes m'étaient destinés. Mais ces mains ont trempé dans le sang innocent. Le fils unique d'une veuve est tombé sous mon glaive... Du sang, des larmes et des gémissements pèsent sur moi. L'image de mon forfait me poursuivait. J'ai quitté mon palais, espérant trouver dans votre vallée le repos que je cherchais en vain... J'y ai trouvé les moments les plus cruels de ma vie. Votre paix a fait mon supplice. Votre innocence m'a été comme un reproche amer de mon crime, et chaque regard d'affection de votre part déchirait mon cœur troublé, comme l'éclair sillonne une nuit orageuse.

Hélas! je me suis apporté, moi, que je vou-

lais fuir, dans ce séjour de paix! Pardonnez-moi, et, si vous le pouvez, priez pour moi. Je vais où j'ai besoin d'aller.... chez les Faquirs[1].

A ces mots, il quitta le vieillard et la vallée. Le Brame le suivit longtemps des yeux pendant qu'il gravissait la montagne; puis, levant ses mains au ciel, il pria pour lui et revint au milieu de ses enfants pour célébrer la fête.

Le chemin.

Abraham, le père des croyants, demeurait dans le pays de Haran, où il s'était établi avec son père Tharé, ses troupeaux et tout ce qui lui appartenait. Tharé mourut dans un âge avancé. Abraham, après l'avoir enseveli et pleuré, se disposait à prendre possession de son héritage, dans le riche pays de Haran, quand la parole de Dieu lui arriva et lui dit : Quitte ton pays, tes amis et la maison de ton père et va dans la contrée que je te montrerai.

Abraham fit comme le Seigneur lui avait ordonné. Il se mit en route avec obéissance, sans savoir où il allait.

A quelques journées de Haran, il rencontra des marchands qui revenaient de l'Égypte et de l'Arabie avec des chameaux et des marchandises précieuses.

Où vas-tu? demandèrent-ils à Abraham. — Dans un pays lointain, répondit celui-ci. — Com-

[1] Secte indienne qui s'impose les plus austères mortifications.

ment s'appelle-t-il, et quelle route y mène? demandèrent-ils encore. Je ne connais ni le nom, ni le chemin du pays, reprit Abraham.

Les marchands se mirent à rire et lui dirent en se moquant : Qui te conduira donc dans le désert, qui t'indiquera le chemin, afin que tu ne périsses point, toi et tout ce que tu traînes à ta suite? — Celui qui m'a dit de partir saura bien me conduire, répondit Abraham.

Là-dessus, les marchands le quittèrent en se moquant de lui. Cependant Abraham poursuivit son chemin et arriva dans la terre promise.

L'esclave more et le Grec, ou la double leçon.

Philémon, l'ancien de la communauté chrétienne de Smyrne, vint un jour chez l'évêque Ignace d'un air joyeux et lui dit : J'ai gagné une âme à Dieu! Voici un esclave éthiopien qui veut devenir chrétien.

—Connaît-il le Seigneur et sa parole? demanda l'évêque. Philémon répondit : Il est sans instruction depuis son enfance, et son cœur est sans intelligence; mais depuis qu'il a assisté à nos assemblées, il demande à être chrétien. Qui empêche que nous le baptisions?

Alors Ignace lui dit : Un homme riche avait autour de sa maison de beaux jardins, remplis d'arbres et d'arbustes de toutes sortes. Au milieu s'élevait une colline d'où l'on apercevait

toute la contrée d'alentour. Il appela son jardinier et lui dit : Quel dommage de voir au milieu de cette belle campagne cette colline aride et nue, qui ne donne ni ombrage ni fruit! Quel beau coup d'œil cela donnerait, si nous la couvrions d'arbres élevés et touffus.

— J'y pense depuis longtemps répondit le jardinier; au lieu de cette côte pierreuse et de ces broussailles inutiles, nous aurions une superbe plantation.

— Eh bien, reprit le maître, va prendre dans ma pépinière les meilleurs arbres et plante-les sur la colline. — Dans ce terrain sec et rocailleux, s'écria le jardinier en riant, les pauvres plants seraient bientôt desséchés. Laissez-moi auparavant préparer le terrain, y mettre de la bonne terre à la place des pierres, et alors je pourrai planter.

Ainsi parla l'évêque. — Je te comprends, dit Philémon, et il conduisit l'Éthiopien à l'école.

Il en vint ensuite un autre qui demandait aussi à se faire chrétien : c'était un Grec, craignant Dieu, et dont le cœur était plein de contrition à cause de ses péchés.

Je vais le conduire à l'école, dit Philémon. — Amène-le ici, que je le baptise, répondit Ignace. Philémon le regarda avec étonnement, puis il reprit : Pourquoi donc as-tu exclu l'esclave more tout à l'heure? as-tu oublié ta comparaison?

— Non, répliqua le saint évêque; mais cette fois ce n'est point un terrain pierreux; ne re-

connais-tu pas le germe de la vie qui se développe? Cher ami, plante-le dans une bonne terre, arrose-le, et il croîtra.

L'école.

Le saint évêque Clément visitait un jour à Rome l'école de la communauté chrétienne. Il trouva le maître assis à terre et les enfants jouant autour de lui : les uns le prenaient par la barbe et par les cheveux, d'autres le tiraient par son habit, et tous riaient et criaient de telle sorte que c'était un tapage à ne pas s'entendre.

Mais quand l'évêque entra, il se fit un grand silence. Clément jeta sur le maître un regard sévère, et le prenant à part, il lui reprocha sa manière d'être avec les enfants. Est-ce ainsi, lui dit-il, que doit se comporter un instituteur chrétien?

— Mais le Seigneur lui-même ne laissait-il pas les petits enfants venir à lui? répondit le maître. Il ne les repoussait point, il les baisait....

— Oui, répliqua saint Clément; mais il leur imposait les mains; et en les embrassant, il les élevait jusqu'à son cœur et à ses lèvres, et leur parlait du royaume de Dieu.

Le diamant brut.

Un diamant brut se trouvait dans le sable parmi les pierres les plus communes. Un enfant en ramassa plusieurs pour jouer, et les emportant à

la maison, il prit aussi la pierre précieuse, sans toutefois en connaître la valeur. Son père, qui le regardait s'amuser, la remarqua et lui dit : Donne-moi ce caillou. L'enfant le lui donna en riant, car il pensait : qu'est-ce que papa veut donc faire de ce caillou ?

Mais le père ayant pris le diamant, le tailla avec art et à facettes et à pans réguliers, et alors la pierre polie brilla magnifiquement.

Regarde, dit-il à son fils, voici le caillou que tu m'as donné. L'enfant émerveillé de l'éclat du diamant et de son scintillement, s'écria : Cher papa, comment as-tu donc fait ?

Le père répondit : J'ai reconnu la vertu cachée du diamant brut, et je l'ai délivré de sa grossière enveloppe. Maintenant il brille de son éclat naturel.

Quand l'enfant fut devenu jeune homme, son père lui rendit la pierre dont il lui avait révélé le prix, comme un symbole de la valeur et de la dignité de la vie.

Adam et le Séraphin.

Adam se reposait un soir sur une colline dans l'Éden, et il contemplait le ciel. Un séraphin s'approcha de lui et lui dit : Pourquoi regardes-tu le ciel avec tant de désir ? Que te manque-t-il, Adam ? — Que devrait-il me manquer, répondit le père du genre humain, dans ce séjour de la paix ? Et cependant mon regard aime à s'élancer vers les astres qui brillent là-haut. Oh ! alors je

voudrais avoir les ailes de l'aigle pour m'y élever et voir de près ces formes éclatantes!

— Ces ailes, tu les as, reprit le séraphin, et il toucha Adam. Adam s'endormit et il eut un rêve. Il lui semblait qu'il planait dans les cieux.

Lorsqu'il se réveilla, il porta ses regards autour de lui et fut étonné de se retrouver sur la colline. Le séraphin était encore devant lui et lui demanda : A quoi penses-tu, Adam? Adam répondit : J'étais tout à l'heure au plus haut de la voûte céleste; j'errais au milieu des astres; je planais autour d'Orion, de la grande Ourse et de l'étoile polaire. Des mondes éclatants comme le soleil passaient en sifflant devant moi. La voie lactée, que tu aperçois là-haut, est une mer de lumière pleine de sphères brillantes et au delà de cette mer de lumière il y en a une autre, et encore une autre au-dessus de celle-là, et tous ces mondes lumineux sont, sans doute, habités par des êtres comme moi, qui prient le Seigneur et glorifient son nom.... Séraphin, est-ce toi qui a été mon guide?

— Cet arbre, répondit le séraphin, n'a pas cessé de te couvrir de son feuillage et ton corps n'a pas quitté cette colline. Mais en toi, Adam, est un ange qui peut parcourir de son vol cette série de mondes, et plus il s'élève, plus profondément il adore Jéhovah. Fils de la poussière, respecte l'ange qui demeure en toi et prends garde que le désir charnel n'empêche son vol et ne l'attache à la terre.

Le séraphin dit et disparut.

Le beau.

Par une belle matinée du mois de mai, un père conduisit son fils Théodore dans le jardin d'un homme riche, où l'enfant n'avait point encore été. C'était loin de la ville; il y avait dans ce jardin toutes sortes de belles fleurs, d'arbustes, d'arbres fruitiers, de bosquets et de charmilles. Au milieu serpentait un ruisseau limpide, qui, se précipitant du haut d'un rocher, rassemblait ensuite ses eaux en un lac arrondi, d'où il s'échappait avec bruit sous la roue d'un moulin. Aux points de vue les plus pittoresques se trouvaient des bancs de gazon et des berceaux de verdure.

Théodore ne pouvait se rassasier de voir tant de belles choses. Il marchait en silence à côté de son père, s'écriant de temps en temps : O papa, quel beau jardin!

Son père lui expliquait comment tout ce qu'il voyait là était encore douze ans auparavant un lieu désert, un terrain marécageux, et que c'était le propriétaire actuel qui avait tout si bien arrangé. L'enfant fut encore plus étonné, et il vantait l'habileté du maître qui avait fait de si beaux changements et comme une création nouvelle.

Après avoir beaucoup vu, fatigué de marcher, le père conduisit son fils à travers le bosquet, auprès de la cascade, et ils se reposèrent sur le penchant d'une colline. De là, ils entendaient le bruit de l'eau qui se précipitait du rocher en

écumant; et tout à l'entour les oiseaux voltigeaient à travers le bocage, mêlant leur chant au murmure du ruisseau. Théodore n'avait jamais eu tant de plaisir à entendre chanter les oiseaux.

Pendant qu'ils étaient assis et prêtaient l'oreille, ils entendirent des voix d'enfants et une voix d'homme. C'étaient les enfants du meunier, un petit garçon et une petite fille, qui conduisaient au milieu d'eux leur grand-père aveugle, lui disant tout ce qu'ils voyaient sur le chemin, les arbres et les fleurs, égayant le vieillard par leur causerie enfantine.

Ils le menèrent sous un berceau, et après l'avoir assis sur un siége au milieu des rossignols, ils lui donnèrent un baiser, et coururent dans le jardin lui chercher des fleurs et des fruits.

Le vieillard souriait, et quand il fut seul, il découvrit sa tête blanche, et se mit à prier. A cette vue, Théodore et son père furent émus jusqu'au fond du cœur, ils prièrent aussi, et mêlèrent leurs actions de grâces à celles du vieillard. Théodore était si attendri qu'il ne pouvait retenir ses larmes.

Les enfants reparurent bientôt en poussant des cris de joie, et ils offrirent à leur grand-père des bouquets de fleurs et des fruits mûrs.

Et Théodore dit à son père, en revenant à la maison: cher papa, quelle belle et bonne matinée!

Saint Paul et Saint Luc.

Saint Paul, l'apôtre des nations, marchait un jour dans les rues d'Athènes, la capitale de la Grèce, avec saint Luc, son disciple. Paul était triste; car il était affligé de voir un si grand nombre de temples d'idoles et tant de superstitions chez un peuple si savant et si spirituel.

Paul gardait le silence, et Luc qui connaissait les pensées de l'apôtre, marchait à côté de lui sans rien dire. Ils arrivèrent ainsi devant un nouvel autel, et à sa vue le front de l'apôtre s'éclaircit.

Qu'y a-t-il là qui puisse réjouir ton cœur, demanda Luc étonné? —Lis l'inscription, répondit Paul, et Luc lut ces mots : *Au Dieu inconnu.*

—Vois, Luc, reprit l'apôtre, même au milieu de l'erreur et des ténèbres, la vérité perce encore et n'est pas tout à fait perdue. Elle gît dans l'ombre; elle dort, attendant l'appel et le rayon de lumière qui l'éveillera.

Ils se rendirent alors à la place publique, et Paul prêcha aux Athéniens le Dieu inconnu. Beaucoup crurent à sa parole, mais d'autres disaient: nous t'écouterons une autre fois.

L'enfant idiot.

Abraham était un jour assis dans un bosquet à Mambré, la tête appuyée entre ses mains, et il paraissait affligé. Son fils Isaac s'approcha de lui et lui demanda : Mon père, qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous si triste?

— Mon fils, répondit Abraham, je ne puis voir sans douleur les peuples de Canaan, qui ne connaissent point le Seigneur et marchent dans les ténèbres de leur esprit propre et de leur folle présomption.

— Oh! n'est-ce que cela? reprit Isaac. Comment pouvez-vous vous en affliger, puisque c'est leur voie? A ces mots le patriarche se leva brusquement et dit à son fils : Suis-moi. Il le conduisit dans une cabane voisine, où il y avait un enfant idiot. Regarde, dit-il à Isaac.

La mère était assise auprès de son enfant et pleurait. Pourquoi pleures-tu? lui demanda Abraham. — Hélas! répondit la mère, mon enfant mange et boit, et nous lui donnons tout ce qui lui est nécessaire; mais il ne connaît ni le visage de son père, ni celui de sa mère. Sa vie est perdue et la source du bonheur est fermée pour lui.

Ainsi parla la mère et elle pleurait toujours. Abraham, en quittant la cabane, se mit à annoncer le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

L'homme et le soleil.

Sem, le fils de Noé, se tenait un jour la face tournée vers le ciel, et tout pensif il regardait le soleil. Noé survint et lui demanda: Sem, que regardes-tu? — Je contemple, répondit Sem, cet être céleste, que le Seigneur a revêtu d'un éclat si merveilleux. Il parcourt sa carrière au plus haut des cieux, et les tempêtes et les grandes eaux grondent au-dessous de lui. Alors j'ai pensé

en moi-même : Pourquoi donc le Seigneur ne nous a-t-il pas faits comme le soleil?

— Mon fils, reprit Noé, ne demande point ce qui ne t'a point été donné; car si tu l'obtenais, peut-être perdrais-tu le mieux que tu possèdes.

— Comment cela se pourrait-il, mon père, répliqua le jeune homme; ne serait-ce point s'élever que de devenir semblable au soleil?

Noé lui dit : Tu serais alors plus grand que le mont Ararat; oui, mille fois plus grand encore que le globe que nous habitons. En vaudrais-tu davantage? Tu suivrais éternellement la même voie, sans pouvoir tourner ni à droite, ni à gauche à ta volonté. Maintenant tu regardes le soleil, qui est au-dessus de toi; mais lui ne peut te regarder, bien que tu sois au-dessous de lui; encore moins peut-il regarder en haut, afin de connaître et d'adorer Celui qui l'a fait. Il marche solitaire dans l'immensité du ciel, sans amour et sans espérance. Puis viendra un jour où il s'éteindra comme une lampe, et on attendra vainement qu'il se lève au ciel. Mais toi, tu es appelé à une existence éternelle, qui sera plus haut placée que le soleil. Voudrais-tu encore changer avec lui?

— Oh non, mon père! répondit le jeune homme. Je rougis maintenant de mon désir insensé.

La nuit et le matin.

Un peu après minuit, le sage Allmed appela son disciple Sadi et lui dit : Lève-toi, et allons

à la maison de ton père avant la chaleur du jour. Sadi sauta avec joie à bas de sa couche, mit ses vêtements et suivit son maître. Oh! quelle belle nuit! s'écria le jeune homme, quand ils furent dans la campagne. Allons en contempler la magnificence sur le Thabor, répondit Allmed. Ils gravirent rapidement la montagne, et parvenus au sommet, ils s'y assirent.

Il régnait autour d'eux un grand silence; le ciel était clair comme un saphir; les étoiles étincelaient comme une armée innombrable, et la mer brillait au loin.

A cette vue, Sadi se leva tout transporté, et portant tour à tour ses regards sur le ciel et sur la mer, il restait muet d'admiration, pendant qu'Allmed prononçait de temps en temps un verset de l'Écriture : Lève les yeux et vois Celui qui a fait toutes ces choses. Il compte les étoiles et les nomme toutes par leur nom. Le Seigneur est grand; grande est sa puissance, sa providence est incompréhensible. Il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel, la terre et tout ce qu'elle porte, la mer et tout ce qui est dans son sein. Il vivifie tout, et l'armée céleste l'adore. Seigneur, que vos œuvres sont admirables! Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui, et les enfants des hommes, pour que vous daigniez vous en occuper? Tous sont comme rien devant vous!

Ces paroles, prononcées solennellement au milieu du silence de la nuit, firent tressaillir Sadi, et agité par une crainte mystérieuse, il se couvrit le visage.

Alors Allmed s'écria : Regarde, le jour commence à poindre! C'était le moment du crépuscule, et l'aurore étendait ses ailes aux confins de l'horizon. La mer devint rougeâtre; les arbres, les collines et les nuages à l'Orient brillèrent comme la pourpre. Bientôt le soleil se leva, les montagnes fumèrent, la mer devint ardente comme de l'or dans la fournaise ; l'air retentit du chant des oiseaux, les animaux des champs s'agitèrent, et l'on vit paraître les hommes dans la campagne et sur les coteaux. Le soleil levant enveloppait Allmed et Sadi d'une auréole de lumière.

Plein de joie, Sadi contemplait le front radieux de son maître. Vois, Sadi, lui dit Allmed, son amour est aussi grand que sa puissance.

Le jeune homme se jeta au cou de son maître, pleurant de joie. Allmed étendit ses bras sur lui et le bénit.

Alors ils reprirent leurs bâtons et se dirigèrent vers la maison du père. Sadi fut aimable et doux tout le long du jour; et ses parents, enchantés de leur fils, se disaient entre eux : Comment pourrons-nous reconnaître ce qu'Allmed fait pour notre enfant?

Ils ignoraient ce qui venait de se passer sur la montagne.

Néhémie et Élimah ou le Dieu vivant.

Pendant la captivité du peuple de Juda, vivait à Suze, à la cour du roi de Perse, Néhémie, fils

d'Hachalie. Un jour qu'il s'entretenait avec Élimah, l'intendant du roi, du culte et de la loi d'Israël, Élimah, qui adorait le soleil à la manière des Perses, lui dit : Notre culte vaut mieux que le vôtre, car nous voyons notre Dieu de nos yeux.

— Le corps te semble-t-il meilleur que l'esprit, répondit Néhémie, et le sceptre et l'épée du roi sont-ils plus nobles que sa grâce et sa justice?

Élimah resta muet.

Une autre fois, Élimah, s'adressant de nouveau à Néhémie, lui dit : Notre Dieu est plus près de nous : qui peut saisir le vôtre?

— Est-ce que vous touchez votre Dieu avec vos mains? demanda Néhémie.

— Il faudrait être fou pour prétendre atteindre au ciel avec son bras, répondit Élimah.

— Eh bien! reprit Néhémie, ce que vous pouvez faire avec votre Dieu visible, comment voulez-vous que nous le fassions avec le nôtre, qui ne se voit pas?

Élimah resta muet.

Un autre jour Élimah dit encore à Néhémie : Comment croire que votre Dieu soigne chaque individu, comme vous le dites, et pense à chaque être vivant?

Néhémie répondit : Le soleil que vous adorez n'envoie-t-il pas du haut des cieux son rayon à chaque semence afin qu'elle germe, à chaque brin d'herbe afin qu'il verdisse, à chaque épi

afin qu'il mûrisse? Élimah garda le silence. Mais Néhémie continuant : Élimah, mon frère, lui dit-il, élève ton cœur de la créature au Créateur, de la lumière à la source de la lumière; alors tu verras dans le soleil l'œuvre merveilleuse de sa main, l'image de sa toute-puissance, et en adorant avec humilité Celui qui l'a créé, tu te sentiras plus grand que le soleil; car tu es un enfant du Dieu vivant, tu peux l'appeler ton père et le soleil ne le peut pas.

Élimah ne répondit rien; mais il rentra en lui-même et devint croyant.

Le Persan, le Juif et le Chrétien.

Un juif entra un jour dans un temple persan, et y apercevant le feu sacré, il dit au prêtre : Comment! vous adorez le feu! — Nous n'adorons point le feu, répondit le prêtre; c'est pour nous un symbole du soleil et de sa lumière qui réchauffe. — Vous adorez donc le soleil? demanda le juif. Ne savez-vous pas que cet astre est aussi une créature du Tout-Puissant? Nous le savons, reprit le prêtre, mais l'homme de sens a besoin d'un signe sensible pour concevoir le Très-Haut, et le soleil n'est-il pas l'image de la lumière invisible qui vivifie et conserve tout?

Alors l'israélite lui dit : Votre peuple fait-il donc la distinction de l'image et de son modèle? Il appelle le soleil son Dieu; il descend même plus bas, en se prosternant devant un feu ter-

restre, image grossière du soleil. Vous aveuglez l'œil de l'âme, en satisfaisant l'œil du corps ; et en lui présentant la lumière de la terre, vous lui retirez celle du ciel. Tu ne te feras point d'image, ni aucune ressemblance des choses du ciel, a dit le Seigneur.

— Comment désignez-vous donc l'Être suprême? demanda le Persan.

Le juif répondit : Nous l'appelons *Jéhovah Adonai,* c'est-à-dire le Seigneur qui est, qui a été et qui sera.

— Votre nom est grand et magnifique, dit le prêtre, mais il est terrible.

— Pour nous, nous l'appelons *Père*, dit un chrétien qui les avait entendus.

A ce mot, le païen et le juif se regardèrent avec étonnement, et dirent : C'est à la fois le nom le plus doux et le plus sublime ; mais qui vous autorise à appeler ainsi l'Éternel?

— L'Éternel lui-même, répliqua le chrétien, et il se mit à leur annoncer la révélation du Père par le Fils, et le mystère de la réconciliation.

Ils crurent après l'avoir entendu, et élevant avec joie leur regard vers le ciel, ils s'écrièrent avec transport : Notre père qui êtes au ciel!

Puis tous les trois s'embrassèrent en s'appelant frères.

Les présents.

C'était la veille de la fête du père de famille : ses trois plus jeunes enfants allèrent secrètement cueillir les plus belles fleurs du jardin ; ils en

firent une jolie couronne, sans que le père les vît; puis, attendant le lendemain, ils ne purent fermer l'œil de toute la nuit.

Au point du jour, ils entrèrent tous les trois dans la chambre de leur père, nu-pieds, pour ne pas le réveiller; et, portant ensemble la couronne de fleurs, ils la posèrent bien doucement sur son lit, afin qu'il ne s'en aperçût pas. Le bon père s'en aperçut bien, mais il fit semblant de dormir.

Le matin le père sortit de sa chambre, tenant à la main la belle couronne, et il dit : Où sont les petits anges qui m'ont couronné cette nuit pendant que je dormais? Et les enfants se jetèrent à son cou et l'embrassèrent pleins de joie.

En ce moment entra un messager, portant un joli petit tonneau de bon vin du Rhin, pour réjouir le cœur du père de famille, qui fut en effet tout joyeux quand il vit que c'était un cadeau de son fils aîné. Les enfants sautaient autour de leur père et du petit tonneau.

On alla déjeuner, et le père trouva à sa place une grande feuille de papier à lettre, sur laquelle était magnifiquement écrite une belle pièce de vers : c'était une œuvre de son second fils, qui faisait encore ses études. Le père sourit en la lisant, et ses larmes mouillèrent le papier.

Alors les trois petits enfants, regardant leur père, s'écrièrent : N'est-ce pas, cher papa, nous ne pouvons encore rien te donner, ni rien faire pour toi? Nous sommes encore trop petits. Le père les prit tous trois dans ses bras, la petite

fille et les deux garçons, et les pressant contre son sein : Chers enfants, leur dit-il, ne croyez pas que votre don me soit moins précieux ; vos petits cœurs ne battent-ils pas aussi bien que ceux de vos frères, et n'ai-je pas des entrailles de père pour vous tous?

La colère du père.

Sadi lisait un jour dans les saintes Écritures. Tout d'un coup il ferme le livre avec une espèce d'indignation.

— Qu'as-tu Sadi? demanda Allmed qui s'en aperçut ; tu me parais troublé.

Le jeune homme répondit : Voilà l'Écriture qui parle de la colère de Dieu, et dans un autre endroit elle dit que Dieu est amour. Quelle contradiction?

— Ne doit-elle pas parler humainement aux hommes? répondit le maître avec calme. N'es-tu pas choqué aussi de ce qu'elle attribue au Très-Haut des membres comme les nôtres?

— Non, répliqua Sadi, ce n'est là qu'une métaphore innocente, mais de la colère....

— Écoute, dit Allmed, en l'interrompant, je vais te raconter une histoire. Il y avait à Alexandrie deux riches marchands qui avaient deux fils du même âge. Il les envoyèrent à Éphèse pour faire le commerce ; tous deux avaient été élevés chrétiennement, et étaient bien instruits dans la foi de leurs pères.

Après quelque temps de séjour à Éphèse, sé-

duits par la richesse et les plaisirs de cette ville, ils se laissèrent entraîner à renier leur foi, et s'adonnèrent au culte des idoles dans le temple de Diane.

Un ami le fit savoir à Cléon, l'un des deux pères. Cléon, à cette nouvelle, tout troublé et indigné de la conduite des jeunes gens, courut chez l'autre marchand et lui annonça avec douleur l'apostasie de leurs enfants.

Celui-ci se mit à rire. Si le commerce de mon fils en va mieux, répondit-il, je m'en consolerai facilement.

Cléon le quitta encore plus indigné.

Lequel de ces deux pères te paraît le plus sensé? demanda Allmed au jeune homme.

—Celui qui s'est mis en colère, répondit Sadi.

—Et lequel te semble aimer le mieux son fils?

—Celui qui s'est mis en colère, répondit encore Sadi.

—Est-ce contre son enfant que Cléon s'est irrité? demanda le maître. —Non, dit Sadi, c'est contre l'apostasie et la perdition de son fils.

—Quelle est la source de l'indignation contre le mal? demande de nouveau Allmed. Et le jeune homme répondit : C'est le saint amour de la vérité.

—Vois, mon fils, ajouta le vieillard, il ne s'agit que de comprendre divinement ce qui est divin, et alors on n'est plus choqué par une expression humaine.

Sadi resta un instant pensif, puis il regarda son maître. Tu ne parais pas encore satisfait,

dit celui-ci, et je vois une question errer sur tes lèvres.... — C'est vrai, mon père, répondit le jeune homme; je ne puis m'empêcher de trouver téméraire d'attribuer au Très-Haut une manière de parler si humaine à Celui qui est la pureté même!....

Assurément, répliqua le vieillard, c'est une parole humaine, et je loue ton scrupule. Mais supposons, Sadi, que le fils apostat, reconnaissant sa faute, se rappelle à l'heure du repentir son innocence passée, et la piété fervente de son père, dis-moi, que croirait-il sentir à son égard dans le cœur de son père, même quand ce cœur ne se fût pas indigné réellement?....

— Ah! je te comprends, reprit le jeune homme. Le cœur paternel devait lui sembler tout rempli de colère, et les saintes Écritures parlent à une race déchue.

Le lis.

Le petit Théophile, fils de parents pieux, se tenait un jour devant un lis, pensif et les mains jointes, et sa physionomie avait une expression de recueillement qui révélait la profonde émotion de son cœur. Son père le rencontra dans cette attitude. A quoi penses-tu, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Je pensais, répondit Théophile, à la parole que prononça notre Seigneur, lorsqu'il éleva la fleur des champs au-dessus de la magnificence de Salomon.

— Et qu'y trouves-tu de particulier? demanda le père; tu me parais touché. — O papa, répliqua l'enfant, ce qui me touche, c'est que le Très-Haut se soit abaissé jusqu'à louer une fleur périssable et sa beauté terrestre.

— Bien, mon fils, dit le père, j'approuve et je partage ton sentiment. Le Seigneur s'est abaissé jusqu'à cette fleur de la terre, pour transfigurer les choses terrestres et élever l'homme aux choses du ciel. Jusque dans le calice embaumé d'une plante qui se fanera tout à l'heure, il lui a enseigné à reconnaître le Père de la lumière, la source de la vie. Sa parole a mis en honneur la beauté simple du lis, et en a fait une consolation pour les âmes affligées. Aussi le lis est-il ici-bas l'image de la divine Sagesse, qui réunit dans une alliance éternelle la bonté, la vérité et la beauté.

Fleur périssable!.... as-tu dit, ajouta le père après un moment de silence. Cependant ne vois-tu pas aujourd'hui le lis revêtu de la même beauté dont il brillait aux yeux du Seigneur?

La boussole.

Une société de savants fit construire un vaisseau, et résolut de faire un voyage sur mer pour étudier à fond la nature et l'action de l'aiguille aimantée. Quand le bâtiment fut prêt, ils s'y embarquèrent avec une grande quantité de livres et toutes sortes d'instruments; puis, plaçant la boussole au milieu du vaisseau, ils se mirent à

l'observer. Ils naviguèrent çà et là, regardant toujours l'aiguille, et chacun d'eux avait sa théorie sur la force cachée qui la meut.

Les uns la nommaient un courant, les autres un souffle, d'autres un esprit; ceux-ci soutenaient qu'elle va du midi au nord, ceux-là du nord au midi; à ce sujet il s'éleva entre eux une violente dispute, en sorte que pendant tout le voyage ils ne faisaient que se quereller.

Tout à coup on sentit un choc terrible, et un craquement effroyable se fit entendre. C'était le vaisseau qui venait de donner contre un écueil; il s'entr'ouvrit, et l'eau y entra avec impétuosité. Tous nos savants furent saisis d'effroi; ils se précipitèrent en tumulte hors du vaisseau pour se sauver sur les rochers, et dans leur trouble la boussole se perdit. Le bâtiment s'abîma dans les flots.

Quand les savants furent en sûreté sur les rochers, où ils s'assirent tout trempés de l'eau de la mer, ils conclurent à l'unanimité qu'il ne fallait pas se fier à la boussole.

Les semences.

Un père habitait avec ses trois fils une grande île, et il fournissait par son travail à tous leurs besoins. Sentant approcher sa fin, il appela ses enfants auprès de lui et leur dit : Je vais vous quitter, car ma dernière heure est venue; vous aurez désormais à pourvoir vous-mêmes à votre existence, comme je l'ai fait jusqu'à présent.

Vous ne pourrez rester plus longtemps ensemble; il faudra que l'un aille vers l'Orient, un autre vers le Couchant et le troisième au Midi. Prenez ces semences que je vous donne et conservez-les soigneusement. Puis, quand je ne serai plus, que chacun de vous choisisse une pièce de terre et la retourne à fond, afin qu'elle reçoive mieux la pluie et les rayons du soleil. Lorsque le terrain sera bien préparé, répandez-y les semences, couvrez-les, et elles vous donneront une riche moisson. Ayez soin aussi d'entourer le champ d'une haie pour le garantir contre les animaux.

Après avoir ainsi parlé le père mourut et ses enfants l'enterrèrent.

Ils se séparèrent bientôt et allèrent chacun de son côté, comme il leur avait été recommandé, emportant les semences avec eux. Arrivé à l'endroit qu'il devait habiter, l'aîné prit les graines que le père lui avait confiées et se dit en lui-même : A quoi bon me donner tant de peine pour ouvrir le sein de la terre? Le soleil peut bien l'échauffer et la pluie l'humecter, sans que je m'en mêle, et elle me donnera cependant son fruit. Il jeta donc sa semence sur le terrain durci; mais elle ne poussa point et ne produisit rien. Ce que voyant, il se moqua de la parole de son père et de son présent.

Le second fils, qui s'était dirigé vers l'Occident, parvenu là où il devait rester, et trouvant une contrée riante, pensa en lui-même : Pourquoi me fatiguer à retourner la terre tant que le pays me fournira en abondance ce qui m'est né-

cessaire? Alors il mit ses semences de côté et n'y pensa plus. Plus tard, quand il eut consommé tout ce qu'il avait trouvé, il alla chercher sa graine et la sema; mais elle ne vint point, car le ver avait détruit les germes, et il ne sema que les écorces. Alors il se moqua aussi du don paternel et l'oublia.

Le plus jeune fit comme son père avait dit: il choisit le meilleur terrain, le bêcha, en ôta les pierres, l'entoura d'une clôture et y sema son grain. Le grain germa, grandit et rapporta soixante et cent pour un. Il fit de même les années suivantes; il ensemença plus de terre, il eut des récoltes plus abondantes, en sorte qu'il vécut dans l'aisance, lui, ses enfants et les enfants de ses enfants.

Quelques années après, ses frères, qui étaient tombés dans la misère, ayant entendu parler de sa prospérité, se rendirent auprès de lui. C'était le temps de la moisson; les champs d'alentour étaient couverts de riches gerbes, et on entendait de tous côtés les cris joyeux des moissonneurs.

A ce spectacle les deux frères furent stupéfaits, et ils se dirent l'un à l'autre: nous avons eu tort de mépriser le don de notre père.

Vinfried ou le ministre de Dieu.

Quand Vinfried, le fidèle ministre de Jésus-Christ, poussé par l'Esprit, voulut quitter sa parenté pour aller annoncer l'Évangile aux peuples de la Germanie, ses amis cherchèrent à l'en dis-

suader. Reste dans ta patrie, lui disaient-ils, tu y trouveras assez de bien à faire, assez de mal à combattre. Ces étrangers repousseront tes bienfaits et ils te feront mourir.

Vinfried leur répondit : Écoutez d'abord le songe que j'ai eu, et puis vous jugerez. J'ai rêvé que j'étais dans un pays dévasté par la guerre pendant plusieurs années et changé en un désert ; je ne voyais autour de moi que des ruines, et tout paraissait mort. Pendant que j'errais le cœur plein de tristesse, j'aperçus sur la montagne une multitude d'enfants nus et manquant de tout, dont les uns mangeaïent des racines arrachées à la terre et d'autres rongeaient les os des animaux sauvages qu'ils avaient pris. J'eus pitié de ces enfants, de leur abrutissement, et je leur criai : Où sont vos habitations? Où sont vos pères et vos mères? Tous alors s'écrièrent d'une voix sauvage : La guerre les a dévorés, la guerre les a dévorés ! Puis ils se sauvèrent en tumulte et disparurent. Je restai immobile, tout saisi de douleur et de compassion. Alors l'image de mon pays me revint à l'esprit, et j'entendis derrière moi une voix sévère qui me disait : Tu as des maisons, des champs et les biens de la terre ! Allons, riche, bois, mange et réjouis-toi ! A ces mots l'esprit de Dieu s'empara de moi, je me retournai en m'écriant : Aussi vrai que le Seigneur et mon âme sont vivants, je veux être le père de ces orphelins. Je voulus courir après eux, quand un léger bruissement me réveilla.

C'est un rêve, dirent les parents quand il eût

achevé; c'est un rêve! Depuis quand est-ce que tu es riche?

Je n'ai ni or ni argent, reprit Vinfried, cela est vrai, mais je suis riche en connaissance, en courage et en confiance. Est-ce pour rien que mon regard est sans cesse tourné vers ce pauvre peuple, et que son abandon m'inspire tant de pitié? Je veux le conduire au Père céleste.

Ses parents ne s'opposèrent plus à son désir. L'homme de Dieu partit pour la Germanie, et après avoir détruit les idoles de ces peuples barbares, malgré leur résistance, il leur enseigna la parole de la foi, de l'espérance et de l'amour. Ceux qui la reçurent devinrent bons et heureux, et ils disaient : *Vinfried*[1] est bien nommé, car il nous a apporté la paix. Et d'autres disaient : Il a fait le bien parmi nous, c'est pourquoi nous l'appellerons *Boniface*[2].

Le laboureur et son fils.

Un laboureur possédait une grande métairie, beaucoup de champs, des jardins, des prairies, de grands troupeaux de vaches et de brebis; il avait aussi beaucoup de valets et de servantes, et la tenue et la richesse de sa maison étaient renommées dans le pays; mais plus renommées encore étaient l'habileté et la sagesse du maître, qui dirigeait tout si bien, que rien n'y manquait.

[1] *Gewinnen*, acquérir; *Fried*, paix.
[2] *Bonum*, bien; *faciens*, faisant.

Il arriva que le laboureur dût faire un long voyage. Il appela son fils et lui dit : Joseph, je suis obligé de partir ; tu surveilleras la maison et la ferme jusqu'à mon retour.

Le jeune homme fut effrayé d'une telle tâche ; mais le père l'embrassa et partit.

Joseph se mit d'abord à l'œuvre avec crainte ; puis il prit courage en se disant : Mon père le veut ainsi, je dois le faire.

Il travailla avec zèle, et les fautes qu'il commit dans le commencement devinrent chaque jour plus rares.

Plusieurs mois après le père revint, et quand il inspecta sa métairie, ses champs et ses troupeaux, il trouva tout en bon ordre, l'ensemble comme les détails. En outre, la réputation de son fils s'était répandue dans la contrée, et on disait : tel père, tel fils.

Le laboureur loua son fils de sa bonne administration.—Mais, mon père, dit le jeune homme, si cependant cela n'avait pas réussi.... Son père lui répondit en souriant : Mon fils, je savais ce que tu pouvais faire, et tu ne le savais pas. J'ai voulu te faire acquérir la conscience de tes forces et c'est pourquoi j'ai demandé beaucoup de toi. Maintenant tu es devenu un homme.

La faute.

Un beau jour d'automne, Ernest fêtait pour la douzième fois son jour de naissance. Ses parents, qui l'aimaient tendrement, lui avaient

fait toutes sortes de beaux cadeaux, et lui avaient permis d'inviter une nombreuse société de petits amis.

Les enfants allèrent jouer dans un grand jardin, où Ernest avait son petit jardin tout rempli de fleurs et d'arbres fruitiers. Les murs étaient garnis d'espaliers, où quelques jeunes pêchers portaient du fruit pour la première fois. Les nouvelles pêches commençaient à mûrir, et, sous le tendre duvet qui les couvrait, on voyait déjà briller la belle couleur rouge. Cette vue excita la convoitise des enfants.

Ernest leur dit : Papa m'a défendu de toucher à ces pêches, ce sont les premiers fruits de ces arbres. Venez dans mon petit jardin, vous y trouverez toutes sortes de fruits. Mais allons-nous en bien vite d'ici, de peur d'être tentés.

— Qu'est-ce qui nous empêche de les goûter? répondirent ses camarades; tu es aujourd'hui le maître du jardin. N'est-ce pas ton jour de naissance, et n'as-tu pas maintenant une année de plus? Tu ne seras cependant pas toujours un enfant à la lisière ; viens chez nous : tu verras si personne nous gêne.

— Ah ! non, non, s'écria Ernest ; venez tous avec moi, papa l'a défendu?

— Mais ton père ne le verra pas, répliquèrent-ils ; comment pourrait-il le savoir? Et, s'il t'interroge, tu diras que tu n'en sais rien.

— Fi donc ! dit Ernest, ce serait mentir, et la rougeur de mon front me trahirait aussitôt.

Alors le plus âgé de la bande dit : Ernest a

raison. Écoutez, je sais un autre moyen; Ernest, nous allons cueillir les pêches, alors tu pourras jurer que ce n'est pas toi. Les camarades applaudirent; Ernest céda. Ils prirent les pêches et les mangèrent entre eux.

Vers le soir, chacun rentra chez ses parents; mais Ernest resta encore au jardin, car il redoutait la présence de son père, et quand il entendait ouvrir la porte de la maison, il tressaillait. L'obscurité augmentait encore son angoisse.

Cependant le père vint au jardin, et dès que le petit eut reconnu son pas, il se mit à courir bien vite à l'autre bout. Le père vit, en passant, qu'on avait dépouillé ses arbres, et cria: Ernest, Ernest, où es-tu? L'enfant, entendant son nom, fut encore plus effrayé, et il trembla de tous ses membres.

Son père s'avança vers lui et dit: Est-ce ainsi que tu fêtes ton jour de naissance et que tu me témoignes ta reconnaissance?

— Papa, répondit le petit, je n'ai pas touché aux pêchers; c'est peut-être un des garçons....

Le père le conduisit à la maison, et le plaçant en face de la lumière, il lui dit: Veux-tu en outre tromper ton père?

A ces mots, l'enfant pâlit et avoua sa faute en fondant en larmes. A partir de ce moment, dit le père, l'entrée du jardin t'est défendue; puis il le quitta. Ernest ne put fermer l'œil de toute la nuit; il avait peur dans les ténèbres, il en-

tendait les battements de son cœur, et quand il s'assoupissait, des rêves affreux venaient le réveiller. Ce fut la plus mauvaise nuit de sa vie.

Le lendemain, il était pâle et tout défait. Sa mère en eut pitié, et elle dit au père : Ernest a bien du chagrin ; il sent que le cœur de son père lui a été fermé avec le jardin.

— Il doit le sentir, répondit le père ; c'est pour cela que je le lui ai interdit.

— Hélas ! reprit la mère, il commence si tristement cette nouvelle année de sa vie....

— Pour qu'elle lui devienne une année de joie, ajouta le père.

Quelques jours après, la mère essaya de nouveau, et dit à son mari : Oh ! je crains que notre enfant ne vienne à douter de notre amour.

— Je ne le crois pas, répliqua celui-ci ; le sentiment de sa faute l'en empêchera. Jusqu'à ce jour, il a joui de notre affection, sans en avoir conscience ; qu'il apprenne maintenant à la connaître et à l'apprécier, pour désirer de la regagner.

— Peut-être lui apparaît-elle sous une forme trop sévère ?....

— C'est la forme de la justice et de la sagesse, répondit le mari ; il est bon que la conscience de sa faute développe en lui la crainte et le respect. Il retrouvera plus tard notre tendresse sous sa forme première, et il pourra de nouveau

aimer sans craindre. Cela viendra ; sa douleur m'en est le garant.

Il s'écoula encore un peu de temps ; puis un matin, Ernest sortit de sa chambre avec un visage calme et serein ; il portait une corbeille où il avait mis tout ce que ses parents lui avaient donné pour son jour de naissance, et il la déposa devant son père et sa mère.

— Qu'est-ce que cela, Ernest? demanda le père. Et l'enfant répondit : Cher papa et chère maman, je me suis rendu indigne de votre tendresse et de vos bontés ; c'est pourquoi je vous rapporte des dons que je ne mérite pas ; mais mon cœur m'a dit qu'à dater de ce jour commence en moi une vie nouvelle. Oh ! pardonnez-moi, et prenez, en expiation de ma faute, et moi-même et tout ce que je tiens de votre amour.

Alors le père serra son enfant dans ses bras, et la mère le couvrit de baisers et de larmes.

Le veau d'or.

Pendant que Moïse était sur le mont Sinaï et recevait la loi du Seigneur, le peuple tout entier résolut, dans sa folie, de se faire une idole pour l'adorer. Mais ils ne s'accordaient point sur la forme à lui donner.

Alors trois hommes, Coré, Dathan et Abiram, sortirent du milieu de la foule et s'écrièrent : Nous allons recueillir les voix du peuple ; peut-

être parviendrons-nous à les réunir pour vous mettre d'accord; que chacun passe du côté de celui d'entre nous qu'il approuvera.

Coré parla le premier, et dit : Dieu, c'est la puissance sans bornes. Alors se rangèrent autour de Coré tous les envieux de Moïse, qui aspiraient eux-mêmes à la domination, et ils s'écrièrent : Que la Puissance soit notre Dieu !

Dathan parut ensuite et dit : Dieu, c'est la volupté. Qu'est-ce que la vie que nous menons dans le désert? Servitude et privation. Alors se joignirent à Dathan tous ceux qui regrettaient les viandes et la luxure de l'Égypte, et ils s'écrièrent : Que la Volupté soit notre Dieu !

Vint le tour d'Abiram, qui dit : Quoi de plus divin que la richesse? avec elle, on acquiert le pouvoir et la jouissance. Alors tous les avares, tous les serviteurs de Mammon se réunissant à Abiram, s'écrièrent : Que l'Or soit notre Dieu !

Le peuple poussa des exclamations, et appelant Aron à grands cris, il le força de venir, et lui dit : Fais-nous notre Dieu ! Coré lui dit d'un ton impérieux : Fais-moi l'image de la puissance à la manière de l'Égypte. Aron prit un crayon et dessina la tête d'un taureau avec de grandes cornes. — Bien ! cria Coré et sa bande.

Mais Dathan ajouta : A quoi bon une tête toute seule? Mets-y un ventre : c'est le symbole de la jouissance; et Aron dessina au-dessous de la tête un cou charnu, auquel il attacha un large ventre.... Alors parut la forme d'un taureau, et tout le peuple s'écria : Voici notre Dieu !

Abiram dit au peuple : Rassemblez maintenant les joyaux de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les, afin que nous fondions le Dieu en or. Ainsi fut fait le veau d'or, et tout le peuple encensa l'idole et dansa à l'entour.

Cependant Moïse descendit de la montagne avec les tables de la loi. Dès qu'il aperçut l'idole, il s'écria plein d'indignation : Vous avez fait Dieu votre chair et ses concupiscences : Eh bien ! votre Dieu va prendre la voie de toute chair. Il jeta le veau d'or dans la fournaise, le réduisit en poudre, et délayant cette poudre dans l'eau, il la leur fit boire.

Le jeune héros.

Une guerre violente s'était allumée, et les troupes du roi s'étaient portées aux frontières pour assiéger les forteresses ennemies. Le prince royal, l'héritier de la couronne, accompagnait l'armée, afin d'animer par sa présence le courage des soldats. Mais ceux qui l'entouraient n'étaient point de cet avis, et cherchaient à le séduire par toutes sortes de plaisirs, pour commander à sa place.

C'est pourquoi ils lui dirent : Il ne convient pas que le fils du roi s'expose au danger, et vive sous la tente comme un simple soldat ; qu'il laisse faire ses généraux et ses officiers, et se tienne seulement à proximité, pour être là dans l'occasion : c'est ainsi qu'on acquiert le respect des peuples.

Ils le conduisirent donc dans une grande ville, où ils lui préparèrent des fêtes de tout genre, en sorte que son cœur amolli vivait dans un étourdissement continuel.

Cependant la nouvelle en parvint aux oreilles d'un ancien et fidèle serviteur de la maison royale. Il se met en route aussitôt, et va trouver le jeune prince. Il l'aborde avec hardiesse et lui dit : Prince, écoutez-moi ; vos conseillers ont des intentions perfides : ils veulent corrompre et avilir le fils de mon maître, pour gouverner à leur gré. O mon prince! rentrez en vous-même et sachez vaincre les passions de la jeunesse qui enchaînent votre noble cœur. Soyez homme.

La voix de la vérité alla au cœur du jeune prince. Il se lève, revêt son armure, ceint son épée, et se rendant au camp : Général, dit-il, je viens combattre avec vous ; je veux désormais partager vos périls et vos privations ; vous me trouverez au premier rang sur le champ de bataille.

Le vieux général fut profondément ému ; il serra la main au fils du roi, et lui dit : Seigneur, il y a plus de grandeur à se vaincre soi-même qu'à prendre des villes et des forteresses.

Matathias.

Du temps d'Antiochus, roi de Syrie, il y eut en Israël des hommes méchants, qui dirent au peuple : Faisons un traité avec les païens, et adoptons leur culte. Beaucoup y consentirent ;

ils quittèrent l'alliance sainte, et s'attachant aux infidèles, leurs cœurs endurcis s'abandonnèrent à toutes sortes d'abominations. Cela fit grand plaisir au roi, et quand il revint de l'Égypte, qu'il avait conquise et pillée, il passa par Jérusalem, et entrant insolemment dans le sanctuaire, il en fit enlever l'autel, les chandeliers d'or et tous les riches ornements. Puis il fit mettre à mort beaucoup de monde. C'était une grande désolation en Israël; tous ceux qui craignaient le Seigneur étaient dans la consternation.

Cette nouvelle parvint aux oreilles du prêtre Matathias, fils de Jean, qui avait abandonné Jérusalem à cause des péchés du peuple, et s'était retiré à Modin. Ses fils vinrent lui annoncer ce qui s'était passé dans la ville sainte, et ils disaient à leur père : Comment le Dieu d'Israël peut-il souffrir de telles choses ?

Matathias leur répondit : Ils ont quitté le Seigneur, ils ont abjuré son alliance; comment le Seigneur secourrait-il des apostats? Puisse sa justice les châtier, afin qu'ils deviennent dignes de recevoir sa miséricorde !

Quelque temps après, le roi envoya un de ses capitaines avec une grande armée, qui s'empara de la ville par trahison, la pilla, en rasa les murs, en fit sortir les femmes, les enfants et les troupeaux ; puis fortifiant la tour de David, il y mit une garnison d'hommes impies qui se livrèrent à tous les excès. Alors le temple devint désert, et les jours de fête se changèrent en jours de deuil;

car la servitude s'appesantissait de plus en plus.

Les fils de Matathias vinrent encore l'annoncer à leur père, et ils attendaient ce qu'il allait dire.

Matathias répondit : Puissent-ils reconnaître ce qu'ils ont perdu, afin d'apprendre à le chercher.

Cependant le roi Antiochus décréta que tous les peuples auraient un seul culte et sacrifieraient aux idoles. Beaucoup d'Israélites se soumirent, sacrifièrent aux faux dieux et profanèrent le sabbat. Les fils de Matathias accoururent de nouveau vers leur père, et le lui dirent.

Matathias répondit : Que la volonté du Seigneur soit faite, afin que les ténèbres se séparent de la lumière. Le Seigneur connaît les siens.

Au bout de quelques jours, les fils de Matathias revinrent encore vers leur père, lui apportant la nouvelle que le tyran avait fait tuer plusieurs Israélites fidèles à la loi, et qu'il avait ordonné de mettre à mort tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles. Ils attendaient la réponse de leur père.

Matathias répondit : Que la volonté du Seigneur se fasse en cela comme en tout le reste ! Le sang de la victime coule sur l'autel avant que la flamme ne la dévore. Restez inébranlables, tenez ferme à la loi, et Dieu vous relèvera.

Bientôt parurent à Modin les officiers du roi, qui vinrent dire à Matathias : Tu es l'homme le plus considérable et le plus puissant de cette ville, tu as beaucoup de fils et d'amis, viens donc faire le premier ce que le roi a ordonné. Tu

verras comme il sera bon pour toi et tes enfants : il vous comblera d'or, d'argent et de présents...

—Quand tous abandonneraient la loi de leurs pères, répondit Matathias, et obéiraient au roi, moi, mes frères et mes enfants, nous n'obéirons pas.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un juif vint sacrifier aux idoles devant tout le peuple. L'indignation saisit le cœur du prêtre. Il s'élance sur l'apostat, le tue, ainsi que l'officier du roi, et renverse l'autel. Puis il court à travers les rues de la ville en criant : Que ceux qui veulent garder l'alliance du Seigneur me suivent. Un grand nombre de fidèles s'enfuirent avec lui dans la montagne, quittant tout ce qu'ils possédaient.

Quand ils furent dans le désert, Matathias leur dit : Maintenant il en est temps ; la pensée doit passer en acte, et la parole doit devenir un glaive.

La petite troupe des Israélites fidèles prit les armes, et les fils du prêtre se mirent à leur tête. Alors ils demandèrent à leur père : Ne faut-il pas avant tout purifier le sanctuaire des souillures de l'idolâtrie, relever l'autel suivant les ordonnances de la loi, puis marcher contre l'ennemi?

— Non, répondit Matathias. Frappez d'abord l'ennemi avec le tranchant du glaive ; délivrez la patrie de l'opprobre et de la servitude, afin que le sanctuaire se relève sur une terre purifiée.

Ainsi firent-ils. Ils se précipitèrent sur les Syriens, et délivrèrent Jérusalem et tout le pays de Juda.

Puis ils purifièrent le sanctuaire et la contrée

de tout ce qui était étranger, et la gloire du Seigneur reparut dans son temple.

Hasaël.

Hasaël, fils d'un prince de l'Orient, avait été élevé dans la vallée des sages, où il avait passé son adolescence. De là, son père l'envoya en Perse pour achever son éducation et étudier les mœurs et les coutumes des hommes. On laissa toute liberté au jeune homme; mais Sernias, son ancien maître, était chargé de surveiller secrètement sa conduite.

Arrivé dans la capitale de la Perse, Hasaël fut bientôt séduit par les jouissances d'une grande ville. Il s'abandonna sans réflexion aux concupiscences de son cœur, et les plaisirs des sens l'entraînèrent, au point qu'il oublia le but de son voyage et la haute destinée de sa naissance.

Un jour qu'il se promenait dans les jardins d'Ispahan, Sernias passa à côté de lui, en costume de pèlerin et un bâton à la main.

Hasaël le reconnut et lui dit: Vous ici, Sernias! D'où venez-vous donc et où allez-vous? — Je n'en sais rien, répondit Sernias. — Comment, s'écria le jeune homme étonné, vous avez quitté votre pays, et vous êtes venu jusqu'ici, sans savoir où vous allez? Sernias répondit : Je l'ai oublié; j'erre çà et là, et quand deux chemins se présentent, je prends celui qui me paraît le plus large et le plus agréable. — Et où cela vous conduira-t-il? demanda le jeune prince,

toujours plus surpris. — Je n'en sais rien, répéta le vieillard, et peu m'importe.

Alors Hasaël, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, leur dit : Cet homme a été le guide de ma jeunesse, et il était plein de sagesse. Mais, vous le voyez, il a perdu la raison, il est devenu insensé. Ah ! comme il a changé !

A ces mots, Sernias s'approcha du jeune homme, et, jetant à terre son habit de pèlerin, il lui dit : Oui, Hasaël, cela est vrai, j'ai beaucoup changé, et toi aussi. Autrefois j'étais ton guide, et tu me suivais dans la voie que je te montrais. Depuis que j'ai cessé de te conduire, c'est moi qui me suis mis à te suivre. Cette manière d'aller sans penser à la route et au but, c'est la tienne; et, comme moi, tu as perdu le sens et l'esprit. Quel est le plus insensé de nous deux, et lequel est le plus avancé dans la mauvaise voie?

Ainsi parla Sernias; et Hasaël, reconnaissant sa faute, rentra dans le chemin de la sagesse, que son maître lui avait enseigné dès l'enfance.

La belladone.

Un père se promenait un jour dans la campagne avec ses deux enfants, un petit garçon et une petite fille, qui s'amusaient à chercher des fraises le long du chemin.

Tout à coup il entendit un grand cri de joie, et il fut curieux de voir ce que les enfants avaient trouvé. Il s'approcha d'eux, et les vit portant

chacun à la main un beau fruit, semblable à une cerise, qu'ils s'apprêtaient à manger.

Le père saisit brusquement les fruits, les jeta à terre et les écrasa. Puis il arracha la plante, et l'écrasa aussi avec les fruits qui restaient.

Les deux enfants se mirent à murmurer, regardant leur père d'un air mécontent. Mais celui-ci continua sa promenade sans rien dire. Enfin les enfants lui demandèrent : Cher papa, pourquoi avez-vous écrasé ces jolies cerises ? Nous avions tant d'envie de les manger.

— Enfants, répondit le père, si vous les eussiez mangées, vous seriez morts tous les deux. Car cette plante était une belladone, dont le suc est un poison.

Alors les enfants baissèrent les yeux, tout honteux ; et après avoir remercié leur père, ils dirent : Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit tout de suite, cher papa ? Nous ne vous aurions pas fait de la peine par notre mauvaise humeur.

— C'est justement votre mauvaise humeur qui m'a empêché de vous le dire, répliqua le père. Vous avais-je défendu de cueillir le fruit doux et bienfaisant de la fraise ? Au moins vous savez maintenant quels sont les plaisirs que je vous interdis.

La course dans la montagne.

Trois jeunes gens, dont les parents demeuraient dans la vallée de Saron, formèrent ensemble le projet de monter sur le Thabor, la plus

belle montagne du pays de Juda, pour contempler de là le lever du soleil et la magnificence de la contrée. Ils marchèrent pendant la chaleur du jour à travers la vallée, et le soir ils arrivèrent à une hôtellerie au pied de la montagne. Alors ils se dirent: Nous allons nous reposer ici et reprendre des forces, afin de monter demain avant le jour au sommet de la montagne.

Ainsi firent les deux plus âgés, Dothan et Élie. Ils mangèrent du pain avec une écuelle de lait, et se couchèrent.

Cependant le plus jeune, nommé Joseph, leur avait dit: Je reviendrai tout à l'heure me coucher; ne m'attendez pas. Les autres s'étant retirés dans leurs chambres, Joseph se rendit dans une autre partie de la maison, d'où partait le son des flûtes et des cymbales. Il y trouva une compagnie de garçons et de filles, qui s'amusaient à jouer, à danser et à boire. Ils lui dirent : Allons, sois des nôtres, et réjouis-toi. Joseph accepta volontiers; il but avec eux, s'enivra, et vers minuit il fallut le porter dans son lit.

A la pointe du jour, Dothan et Élie s'éveillent et se lèvent; mais Joseph reste couché et continue à dormir. Ses compagnons l'appellent, le secouent; il ouvre à peine les yeux en leur disant : Non, laissez-moi, je ne puis vous accompagner, car je suis très-malade et tout brisé. Là-dessus il se rendort.

Les deux autres se mirent en route et arrivèrent promptement au sommet du Thabor. Là ils virent l'aube du jour, la magnificence de l'aurore et du

lever du soleil, qui semblait sortir du sein de la mer. Émus par la grandeur de ce spectacle, ils se jettent à genoux et prient; puis ils s'embrassent, en se promettant devant Dieu une éternelle amitié.

De retour à l'hôtellerie, ils trouvèrent Joseph la tête appuyée sur ses deux mains, les yeux appesantis, et se plaignant de douleurs par tout le corps. Ils se mirent à lui raconter ce qu'ils avaient vu, la gloire de Dieu et de la nature, et leurs yeux étaient brillants pendant qu'ils parlaient.

Alors Joseph pleura amèrement, regrettant d'avoir laissé échapper une jouissance du ciel pour un plaisir grossier de la terre, et il promit de ne plus abandonner son cœur à la concupiscence.

Le pilote.

Un vaisseau voguait en pleine mer, quand s'éleva tout à coup une furieuse tempête. Tous ceux qui étaient sur le vaisseau se crurent perdus, et s'abandonnèrent à la désolation et au désespoir. Mais le pilote resta calme, et, les yeux fixés sur la boussole, il gouvernait le vaisseau aussi bien qu'il pouvait.

Les passagers, le voyant si tranquille, reprirent courage et lui dirent: Nous sauveras-tu? — Comment pourrais-je vous le promettre? répondit-il. Est-ce que je puis commander à la tempête? Soyez sûrs que je ferai mon devoir. — Làdessus ils recommencèrent à se lamenter, car

la tempête prenait le dessus. Mais le pilote, toujours calme, regardait la boussole, et dirigeait le vaisseau au milieu de l'ouragan.

Le bâtiment était lancé de côté et d'autre, et l'eau y entrait de toutes parts. Alors le pilote se leva et dit : Le vaisseau est perdu, mais j'espère vous sauver la vie. Que chacun se prépare au naufrage. Les plaintes et les murmures recommencèrent. Mais le pilote, sans s'en émouvoir et regardant toujours la boussole, commanda d'une voix ferme à chaque matelot ce qu'il avait à faire. Puis il jeta le vaisseau sur un banc de sable qui touchait à la côte. La proue s'y enfonça, tandis que la poupe fut emportée par la violence des flots.

Le pilote ordonna à ceux qui savaient nager de se jeter à la mer pour gagner le rivage, et aux autres de se sauver sur des planches ou sur quelques débris du bâtiment. Tous arrivèrent à terre sains et saufs; le pilote descendit le dernier, et alors le vaisseau s'abima tout entier.

A cette vue, ceux qui venaient d'être sauvés se mirent à murmurer contre le pilote, l'accusant de les avoir jetés sur un banc de sable et d'avoir causé la perte du bâtiment et de leur fortune. Mais le pilote passa au milieu d'eux sans s'inquiéter de leurs murmures.

Les deux fagots.

Deux petits garçons, enfants de pauvres parents, allèrent un jour d'automne à la forêt pour

ramasser du bois mort. L'un, fils d'une veuve pieuse, s'appelait Évrard; l'autre, nommé Mathieu, avait une belle-mère, qui ne l'aimait pas, et qui n'était pas toujours en paix avec son père.

En arrivant à la forêt, les deux enfants convinrent de retourner ensemble au village; puis ils se séparèrent, pour chercher du bois. Évrard s'y employait avec activité; s'il apercevait une branche sèche sur un arbre, il y grimpait aussitôt et la cassait. En peu de temps, il avait fait un gros fagot, qu'il eut soin de lier solidement.

Cela fait, il courut du côté où était son camarade et l'appela. Celui-ci lui répondit du fond de la forêt. Évrard y alla et le trouva fourré dans un touffu de noisetiers. Viens, rentrons maintenant, lui dit-il; où est donc ton fagot? —Quoi, répondit Mathieu, tu es déjà prêt? Moi, je n'ai encore rien trouvé.

Évrard fut fort étonné, et quand il vit qu'il n'avait pensé qu'à chercher des noisettes, il lui dit : Allons, je vais t'aider, car maman m'attend; autrement nous ne pourrions rentrer ensemble.

Alors Mathieu tira de sa poche une serpette, et regarda de tous côtés s'il ne voyait personne. Qu'est-ce que tu veux faire, lui demanda Évrard? — Va seulement chercher quelques branches sèches pour garnir le dehors, répondit Mathieu; quant au dedans, je m'en charge. Là-dessus, il s'apprêta à couper avec la serpette un jeune chêne.

Évrard effrayé s'écria : Dieu te garde de faire pareille chose! Ce serait une honte et un péché,

et si le garde le voit, il défendra à tout le monde de ramasser du bois, et tu serais cause que tous les pauvres gens manqueraient de bois cet hiver. Que Dieu nous préserve de commettre un si grand mal! Attends un peu, j'aurai bientôt ramassé ce qu'il te faut.

Alors Évrard jetant les yeux autour de lui, aperçut un vieux chêne où il y avait beaucoup de branches mortes. Il grimpa comme un écureuil, et jeta à bas tout le bois sec. Mathieu le regardait faire avec étonnement.

En une demi-heure ils eurent du bois autant qu'il leur en fallait. Évrard en fit un fagot, qu'il porta à l'endroit où il avait posé le sien; puis il dit à Mathieu : Maintenant, prends-le sur tes épaules.

— Donne-moi plutôt l'autre, répondit celui-ci, il est moins gros et plus léger.

— Tu es cependant plus grand et plus fort que moi, dit Évrard en riant; mais c'est égal, comme tu voudras.

Chacun prit sa charge sur son dos et ils partirent. Mais Mathieu gémissait, se plaignait fort, et ils n'étaient pas encore hors de la forêt, qu'il pria Évrard de s'arrêter un peu pour se reposer, car il n'en pouvait plus; et chaque fois qu'il apercevait un noisetier, il voulait aller voir s'il n'y trouverait pas des noisettes. Mais Évrard l'en empêchait, en disant : Maman m'attend.

Arrivés au coin du chemin du village, Mathieu perdit patience; et jetant son fardeau à terre, il s'écria : Tu l'as fait trop lourd; puis il en tira

les plus grosses branches et les jeta, en disant: Les prenne qui voudra. Évrard les ramassa et les ajoutant à son fagot : Je veux te les porter jusqu'à l'entrée du village, dit-il à Mathieu.

Celui-ci, tout étonné de la bonté et du courage de son camarade, le regarda fixement et dit: Qui donc t'apprend tout cela? Qui peut te donner une telle force?

— L'amour de ma bonne mère, répondit Évrard. Mathieu soupira, et ses yeux se remplirent de larmes.

Jonathan, ou le jeune homme accompli.

Du temps de Saül, roi d'Israël, vivaient deux prophètes du Seigneur, Nathan et Gad, et ces deux hommes de Dieu étaient très-affligés à cause de Saül et du mauvais esprit qui s'était emparé de lui. Mais ils regardaient avec complaisance Jonathan, le fils du roi; car, disaient-ils, en lui habite l'esprit d'amour, et un jour il consolera son peuple.

C'est pourquoi ils étudiaient soigneusement le jeune prince, observaient toutes ses actions, et particulièrement son amitié pour David, le fils d'Isaï. L'amour est la fleur de l'humanité, pensaient-ils, c'est par l'amour que nous apprendrons à connaître le cœur de Jonathan.

Quand les deux jeunes gens se promenaient ou se délassaient ensemble, quand leurs âmes s'unissaient dans les accords de la musique sacrée ou par de sages entretiens, les prophètes étaient près d'eux sans qu'ils les vissent.

Cependant le roi s'irrita contre David, au point de vouloir le faire mourir. David dut prendre la fuite et se réfugia à Rama. Alors les hommes de Dieu se dirent : Jonathan lui restera-t-il fidèle? S'attachera-t-il à lui dans le malheur? Et ils suivirent Jonathan, quand il sortit de la ville pour aller voir David. Dès que le jeune prince aperçut son ami, il courut à lui, se jeta à son cou, leurs larmes se confondirent, et Jonathan consola l'âme de David.

Bien, se dirent les prophètes, Jonathan est un bon jeune homme : il n'a pas oublié son ami dans l'infortune; mais, au contraire, son affection s'en est augmentée; ses larmes en sont la preuve.

Quelques jours après, Gad dit à Nathan : L'épreuve la plus difficile attend Jonathan; Samuel vient de donner à David l'onction sainte, et de l'établir roi sur Israël.

Nathan devint triste en entendant ces paroles et dit : L'esprit du Seigneur veut l'éprouver.

Ils se rendirent auprès de Jonathan et l'accompagnèrent au désert, pendant qu'il allait vers David, puis quand ils furent près de la caverne où David s'était réfugié, le prophète Gad dit au fils de Saül : Jonathan, Samuel a sacré David roi d'Israël.

Dès que Jonathan eut entendu ces mots, il sauta de plaisir, se jeta au cou de son ami, et versant des larmes de joie, il s'écria : David, tu vivras, et tu règneras sur Israël.

Bien, se dirent les hommes de Dieu, ces larmes

de joie sont encore plus significatives que les autres : car il est plus difficile de se réjouir avec les heureux que de pleurer avec ceux qui pleurent.

L'oracle.

Stréphon, jeune Grec de distinction, dit un jour à son précepteur : Je voudrais aller à Delphes, pour me faire prédire mon avenir. Il me semble qu'alors je règlerais beaucoup mieux ma vie, et que je choisirais plus sûrement le sentier de la sagesse. — Si tu le crois ainsi, répondit le maître, je vais t'y accompagner.

Ils se mirent en route et arrivèrent à Delphes. En approchant du sanctuaire, et en traversant la contrée mystérieuse qui l'entoure, le jeune homme éprouvait un sentiment de respect et un certain saisissement. Ils s'arrêtèrent d'abord devant la façade du temple, et Stréphon lut l'inscription qui était au-dessus de l'entrée : « *Connais-toi toi-même.* » Que veulent dire ces paroles ? demanda-t-il à son précepteur.

Elles sont faciles à expliquer, répondit celui-ci. Songe qui tu es et pourquoi tu as reçu la vie ; car on doit se connaître soi-même avant de scruter les desseins des dieux.

Que suis-je donc, demanda le jeune Grec. — Tu es Stréphon, répliqua le maître, fils de l'honnête Agathias. Mais si la mort venait te saisir maintenant, comme elle a pris dernièrement ton frère Callias, dirais-je encore à ton corps inanimé ou à ta cendre : Mon cher Stréphon ?

L'être qui pense en toi, et qui va apprendre son sort de la bouche du prêtre, voilà qui tu es. Cet être invisible doit diriger tes actions, purifier et harmoniser ta vie. Par là, tu deviendras semblable à la divinité, et tu seras en paix avec toi-même; car l'homme où l'esprit domine peut être comparé à une lyre bien accordée, qui ne rend que des sons agréables. Mais celui que la sensualité possède est un esclave que la passion mène où elle veut, loin du sentier divin. L'homme qui connaît sa destination et qui peut juger dans sa conscience s'il en est proche ou éloigné, est le seul qui se connaisse lui-même.

Le jeune homme garda le silence. Allons, dit le précepteur, entrons dans le sanctuaire.

— Non, mon cher maître, répondit Stréphon, l'inscription du temple me suffit. Je rougis maintenant de mon désir insensé; et j'ai assez à faire avec moi-même et avec le présent, sans m'inquiéter de l'avenir.

— Bien, mon fils, dit le maître, tu n'auras pas perdu ton voyage. Le but est atteint, puisque tu as entendu la voix du Dieu dans ton cœur. Tu es sur le chemin de la sagesse; j'en ai pour garant ton humilité, qui est le premier fruit de la connaissance de soi-même.

La mort d'Églon.

Dans la ville de Gaza, qui est au bord de la mer, demeurait un homme, nommé Églon, qui était juge de son peuple depuis bien des années

et possédait de grands biens. Mais le peuple vantait sa justice et sa bonté plus que sa richesse, et les pauvres le nommaient en secret le père Églon.

Sentant que le jour de sa mort était proche, Églon fit venir auprès de lui ses parents, ses amis et leurs enfants, puis il leur dit : Je vais mourir. L'ange de la mort m'a apparu cette nuit et j'ai entendu le bruissement de son aile. Réjouissez-vous donc avec moi !

Ces paroles parurent singulières à ceux qui l'entouraient et se regardant l'un l'autre, ils disaient : Dieu veuille qu'aujourd'hui pour la première fois Églon n'ait pas dit vrai !

— Mes enfants, reprit le juge en souriant, loin de vous la tristesse et un vain espoir. La fin de mes jours est arrivée. Voici la troisième fois que je vois l'ange de la mort à mes côtés et son aspect ne m'est point étranger; mais c'est la première fois qu'il m'apparaît avec un visage riant : aussi je le suivrai avec plaisir.

Les assistants le regardèrent avec étonnement et se turent.

Lui, s'apercevant qu'ils ne le comprenaient pas, leur dit : Je vais vous raconter rapidement mon histoire, et alors vous comprendrez ce que je veux dire :

— Ma jeunesse s'écoula sans trouble et je ne connus point à cet âge le sérieux de la vie. Quand je fus devenu homme, on m'établit juge à Gaza, et le peuple reçut mes arrêts avec confiance, aux portes de la ville. Ajoutez à cela la tendre affec-

tion d'une épouse, qui passait pour la plus belle et la plus noble femme du pays! On me regardait comme l'homme le plus heureux de la terre. Alors Dieu m'envoya une cruelle maladie qui me tint au lit plusieurs mois. Toute la science des médecins ne put m'aider et ils disaient : Il mourra. L'ange de la mort m'apparut pour la première fois; il avait un aspect terrible, et je le conjurai de s'éloigner.

Il passa; je guéris et la vie me devint plus belle que jamais; car ma femme me donna deux enfants, beaux comme deux grenadiers en fleurs, et chaque jour de leur croissance était pour moi un jour de printemps. Tout le monde disait encore dans le pays : Églon est le plus heureux des hommes, rien ne lui manque!

Mais voici qu'une peste arrive par la mer, du pays de Misram et emporte mes deux enfants. La mère en tomba malade de chagrin et me dit : Nos petits enfants sont partis! ah! cher Églon, un autre monde nous les conserve et nous les rendra. Elle mourut elle-même en prononçant ces mots, et je restai seul dans mon palais, qui me paraissait à la fois trop vaste et trop étroit.

Alors j'invoquai avec fureur l'ange de la mort, je maudis sa cruauté et pour le chercher je courus au bord de la mer, afin de m'y précipiter, et de trouver dans les flots le trépas qui devait me réunir à ceux que j'avais perdus.

J'arrivais comme un insensé sur le rivage pendant la nuit, quand, passant devant une ca-

bane, j'entendis des gémissements... J'y entrai, pensant y trouver un compagnon de douleurs.

Là je vis une femme se roulant à terre et s'arrachant les cheveux : cinq enfants pleuraient autour d'elle en demandant du pain, et il y avait à côté un vieillard courbé par l'âge et tout tremblant. A cette vue, je tressaillis et m'écriai : Femme, qu'as-tu ?

Le vieillard répondit : La dernière tempête a englouti mon fils, son mari, avec sa barque. L'homme riche qui lui avait fourni l'argent pour l'équiper, le réclame maintenant, et comme nous n'avions point de quoi le payer, il a pris tout ce qu'il a trouvé, et demain il nous chassera de notre cabane, si la faim ne nous en chasse point avant lui.

— Pourquoi, leur dis-je, ne vous adressez-vous pas à Églon, le juge de Gaza ?

— Alors la mère ouvrit la bouche et dit : Églon demeure dans un palais et il est l'homme le plus heureux du pays — et puis, ajouta le vieillard, la dette est juste et Églon l'a déclarée telle.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, voilà la justice des hommes ! Églon, c'est toi qui a porté un tel jugement ! — Je passai la nuit auprès de ces pauvres gens, les consolant de mon mieux, et le lendemain je leur dis : Je suis le juge de Gaza ! venez chez moi, afin que je vous rende justice.

Depuis ce temps, mes amis, j'ai vraiment rendu la justice ; car je me suis connu moi-même et j'ai connu les misères du pauvre.

Ainsi j'ai joui, souffert et travaillé sur la terre.

Pendant la jouissance, la mort m'a apparu comme l'ange exterminateur. Dans l'emportement de la douleur, comme un geôlier qui présente au condamné la coupe du poison. — Maintenant je la vois, telle qu'elle est, comme une amie qui va me réunir à ce que j'aime.

Ainsi parla le vieillard; puis il pencha la tête et rendit l'esprit.

Le petit arbre.

Un père de famille avait un grand voyage à faire dans un pays lointain au delà des mers. Avant de partir, il appela tous ses enfants autour de lui; il tenait à la main un jeune arbre qu'ils plantèrent ensemble. Puis il leur dit: Toutes les fois que vous apercevrez cet arbre, pensez à votre père qui sera bien loin. Avant qu'il ait fleuri trois fois, je vous reverrai, je l'espère, s'il plaît à Dieu.

Il dit et partit. La première année le jeune arbre fut couvert de fleurs. Mais une violente tempête s'éleva pendant que le père de famille était sur la mer; le vaisseau donna contre des écueils et le père fut englouti dans les flots.

Ses enfants le pleurèrent longtemps, et leur douleur se renouvelait à tous les printemps, quand l'arbre commençait à avoir des boutons et à fleurir.

Un ami du défunt, homme très-raisonnable, vint un jour les voir, et les trouvant dans la douleur, il leur dit: Mes amis, cet arbre n'a

plus de sens pour vous, et il vous est une cause continuelle de chagrin. Laissez-moi le prendre et le planter ailleurs, pour que son aspect ne vous attriste plus.

— Oh! non, répondirent tous les enfants d'une seule voix, non, laissez-nous notre arbre! Ses fleurs ne sont plus pour nous, il est vrai, des fleurs de joie; mais les larmes qu'il fait couler sont des larmes de l'amour, et la tristesse qu'il nous donne nous rappelle l'image de notre bien-aimé père. Oh! non, ne nous prenez pas notre arbre.

Le roitelet.

— Maman, disait un jour le petit Guillaume, je voudrais bien être roi! — Sais-tu donc ce que c'est, demanda la mère? en as-tu jamais vu? — Non, répondit l'enfant. Alors son père le prit, en souriant, par la main, et lui dit: Viens, je vais te montrer un roi, et il le conduisit dehors dans la cour qui était pleine de neige, car c'était en hiver et il faisait bien froid.

Son papa lui montra un tout petit oiseau. — Guillaume, lui dit-il, connais-tu ce petit oiseau, et comment il vit? — Non, répondit l'enfant; mais je voudrais bien le savoir.

— Eh bien, reprit le père, cet oiseau est le plus petit de tous les oiseaux. Il n'a pas un beau plumage, mais son courage surpasse celui de tous les autres. Quelque froid qu'il fasse, qu'il vente, qu'il neige, qu'il gèle, il est toujours content et joyeux. Tiens, le vois-tu maintenant

perché sur le pignon du toit, il regarde autour de lui aussi gaîment que si le monde lui appartenait; il lui appartient en effet, puisqu'il en a la jouissance. Écoute, le voilà qui se met à chanter, et par sa petite chanson, qui ressemble aux sons aigus du fifre, il a l'air de nous dire: Combien je suis heureux d'être au monde! Que le froid fasse éclater les conduits de la pompe, ou fende les pierres, cela lui est égal; il chante toujours et se rit de la tempête.

Le voici maintenant qui va se poser sur les arbres du verger. Il y cherche avec soin les œufs des chenilles, qui rongent au printemps les fleurs des arbres, et il les détruit pour que la floraison du printemps soit plus belle et les fruits de l'automne plus abondants. Le vois-tu à présent sur la girouette de la maison; il recommence à chanter pour réjouir ceux qui l'entendent au milieu des frimats, et leur donner l'exemple du courage dans les temps durs.

— Papa, comment s'appelle donc ce bon petit oiseau? demanda l'enfant.

— On lui a donné un bien beau nom, répondit le père, à cause de la noblesse de son caractère. Quoiqu'il soit tout petit, on l'appelle le roi d'hiver, ou le roitelet, et par ce nom on l'égale en dignité à l'aigle altier.

Cher enfant, aie déjà une âme noble, une âme royale, tandis que tu es petit, et quand tu deviendras grand, la domination ne te manquera pas. Mériter une couronne est encore plus glorieux que de la porter.

— Papa, s'écria Guillaume, est-ce que les rois peuvent aussi voler?

—Non, répondit le père, et c'est un avantage que ce petit oiseau a sur eux.

De retour auprès du foyer, le petit pria son père de lui raconter encore quelque chose du petit oiseau.

Le père se rendit à son désir et lui donna en plaisantant une grave leçon. Ainsi fait quelquefois la bonne nature.

Nathan et Salomon.

Salomon, encore enfant, lisait un jour dans le livre de Moïse l'histoire de la création de l'homme. Alors il alla trouver Nathan, son maître, et lui demanda : Comment le corps de l'homme peut-il donc venir de la terre?

Nathan répondit : Et comment un arbre peut-il en sortir avec ses feuilles, ses fleurs et ses fruits? Ne sais-tu pas d'ailleurs que ton corps retournera un jour à la poussière dont il a été tiré.

— Mais, demanda le jeune prince, pourquoi l'histoire sainte nous raconte-t-elle d'une manière si circonstanciée la formation de l'homme?

Afin que l'homme ne s'exalte pas, répliqua Nathan, et ne tire point gloire de ce qui est périssable; car la terre, dont il a été formé, tend toujours à le reprendre; elle lui donne le pain qui le nourrit, et même la couronne qui orne le front des rois; mais la couronne et le corps de l'homme redeviennent poussière; car la loi

de ce monde est un cercle perpétuel... Fils de David, n'oublie pas que tu es poussière et apprends à être humble.

— Cependant, reprit Salomon, Dieu n'a-t-il pas soufflé l'esprit de vie sur la face de l'homme?

— Oui, continua le prophète, et le souffle de Dieu qui traverse sa poitrine lui rappelle à chaque respiration qu'il a besoin d'un continuel secours; car son existence en dépend. Fils de David, n'oublie pas en qui tu vis et respires, et garde la foi de ton enfance.

— Qu'y a-t-il donc dans l'homme de plus que dans l'animal? demanda de nouveau le fils du roi.

— Qu'il sait, répliqua l'homme de Dieu, à qui appartient la terre qu'il foule aux pieds et l'air qu'il respire! Et de plus, il a un regard qu'il peut abaisser vers la poussière périssable qui lui est soumise, ou élever jusqu'aux demeures éternelles de la lumière, quand il marche dans l'humilité et dans la foi; mais le front tourné vers le ciel, il se sent le fils et l'image du Très-Haut.

— Fils de David, plaise à Dieu que la couronne ne courbe point ton front vers la terre, mais qu'elle brille sur ta tête comme une auréole du ciel.

Le prophète et le roi.

Lorsque Salomon, roi d'Israël, se détourna du Seigneur pour s'attacher aux dieux des nations, Ahia, le prophète de Silo, vint le trouver

et lui dit : J'ai une parole de vérité à te faire entendre au nom du Seigneur.

— Parle, répondit le roi, je la recevrai avec plaisir de ta bouche.

— Tu te trompes, ô roi, reprit le voyant. La vérité est plus amère que le fiel à celui qui ne l'aime point; plus acérée qu'un glaive à deux tranchants, et les rois l'aiment rarement. Écoute-la cependant, afin que tu guérisses. Jéhovah t'a accordé le don de la sagesse, mais tu l'as changé en folie. Ne sacrifie-t-on pas en ce moment à Moloch, sur les hauts lieux de Sion....

— Eh! quoi, dit Salomon, interrompant le prophète, dois-je m'ériger en juge de la croyance des hommes? Ne suis-je pas mortel comme eux? Et si Jéhovah le permet, ne puis-je pas le tolérer aussi?

— Immoler des enfants innocents dans les bras brûlants des idoles, tu appelles cela de la tolérance? s'écria le prophète indigné. Je le vois, ta sagesse parle le langage des sens, et ton orgueil se revêt du manteau de l'humilité. — Adieu! — La vérité est trop noble pour prostituer sa parole à l'hypocrisie.

A ces mots, le prophète s'éloigna et Salomon se réjouit de le voir partir. Mais le discours de l'homme de Dieu resta comme un dard dans son cœur.

Alors il se revêtit de ses plus riches habits, ordonna des fêtes superbes et vécut sept jours et sept nuits dans la magnificence et dans les plaisirs.

Cependant quand tout fut redevenu tranquille autour de lui, les paroles du saint homme lui revinrent à l'esprit, et souvent en rêve il entendait le son de sa voix et voyait son visage menaçant; alors il se dit: Je veux être délivré de ces images et entendre une parole amicale de la bouche du prophète. C'est pourquoi il défendit de sacrifier des enfants à Moloch.

Puis il envoya chercher le prophète et il lui dit: Maintenant, parle Ahia!

— Crois-tu recevoir de moi une parole plus douce? demanda l'homme de Silo, en le regardant sévèrement.

— Oui, répondit Salomon; n'ai-je pas défendu les sacrifices à Moloch?

— Fils de l'homme, reprit le prophète, penses-tu te réconcilier avec Dieu par de la prudence, et apaiser ta conscience en laissant de côté ce qu'il y a de plus mal? Prince, tu te moques de toi-même, et la vérité n'est point en toi. Quand tu détruirais les hauts lieux de Moloch, de Chamos et d'Astaroth, et que tu rejetterais tout ce qui tient aux idoles, tu n'en serais pas moins dans la voie large de la folie, et tu ne serais pas encore rentré dans le sentier de la sagesse. Car tu as changé en malédictions les bénédictions de Jéhovah, et ses bienfaits ont tourné à ta perte. Il t'a donné les trésors de la terre, et tu les emploies à satisfaire tes désirs. Ta renommée s'étend jusqu'aux extrémités du monde, mais la honte habite dans ton cœur. Les peuples t'obéissent, les puissants s'abaissent de-

vant toi, mais la paix s'est éloignée de ton intérieur et tu es divisé dans tout ton être.

En ce moment l'esprit du Seigneur descendit sur le prophète ; il prit son manteau, le déchira et dit : Roi d'Israël, Jéhovah t'enverra des souffrances, et il appesantira la couronne sur ta tête. Ta race sera divisée comme ce manteau. Les palais de Sion deviendront comme la cabane du pasteur, comme la hutte de celui qui garde les champs pendant la nuit. Salomon, reviens sur tes pas, et marche droit devant le Seigneur !

— Téméraire, s'écria le roi irrité, sors à l'instant de mes États; je te bannis du royaume d'Israël.

— Tu seras obéi, répondit le prophète, mais tu ne banniras point la vérité avec moi, Salo mon ! La parole du Très-Haut n'a pas besoin des lèvres de l'homme.

Ahia sortit du territoire d'Israël et s'enfonça dans le désert. Alors l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : Ahia, tu as parlé comme il convient à un homme de Dieu.

— Qu'importe au roi, répondit le prophète ; il ne quittera pas pour cela ses voies criminelles et Israël sera perdu.

— Ne t'en inquiète point, reprit l'ange. Ta misión est de semer, et alors d'attendre avec patience la floraison.

— Pourquoi, demanda Ahia, Dieu n'a-t-il pas donné au roi avec la sagesse qui le distingue, la vérité qui en est la fleur ?

— Autant demander, répliqua l'ange, pourquoi l'abeille, avec l'art de bâtir sa demeure et de rassembler le miel, n'a pas reçu aussi l'intelligence pour appliquer le compas à ses cellules, et peser son miel? L'abeille deviendrait un homme et Salomon, s'il en était comme tu le veux, serait un animal.

— Je suis indigné contre le roi, s'écria le prophète!

— Comment peux-tu te fâcher contre un insensé, reprit le messager céleste. La vérité qu'il a repoussée le tourmente; celui qui l'a une fois connue ne peut jamais la rejeter entièrement ni toujours. Le nuage se dissipera et alors la parole du Seigneur le frappera comme la foudre. Jéhovah, en lui envoyant des malheurs, a préparé le terrain; va donc maintenant cultiver le champ du Seigneur!

Ainsi parla l'ange et il disparut.

Quand le prophète entra dans Sion, des courriers arrivaient de tous côtés, apportant au roi de fâcheuses nouvelles; c'était Hadad, l'Idomite, qui se levait contre lui, et une grande partie du peuple le suivait. Rison s'était mis en révolte avec un corps de cavalerie et de fantassins. Son serviteur Jéroboam avait aussi levé la main contre son maître, et partout on entendait des plaintes contre son fils Roboam, qui ne cessait point de faire le mal. Le peuple commençait à dire : Que nous importe la race de David, ou l'héritage du fils d'Isaïe?

Le roi, en recevant ces nouvelles, fut affligé et il se dit : Je veux me réconcilier avec Jéhovah. Il fit alors préparer un grand sacrifice pour l'offrir en expiation au Seigneur. Mais auparavant il envoya chercher le prophète, afin qu'il assistât au sacrifice, et implorât l'Éternel. Puis, quand la flamme s'éleva, Salomon dit à l'homme de Dieu : Intercède pour moi auprès du Seigneur, pour qu'il me regarde avec miséricorde et détourne le malheur de moi.

Alors l'esprit de Dieu vint sur Ahia et il s'écria : M'as-tu fait venir pour être le serviteur de tes péchés et le complice de ta fraude? Maintenant que l'infortune t'accable, veux-tu corrompre Jéhovah avec la graisse des taureaux? Enfant de l'homme, l'erreur, à laquelle tu as sacrifié, a obscurci ton cœur. Tu t'es imaginé que Celui qui remplit le ciel et la terre est une idole altérée de sang comme Moloch, ou un esclave de ses concupiscences comme Salomon. Laisse-moi retourner au désert.

Ainsi parla le prophète et il partit. Le cœur du roi fut brisé par ces paroles. Il rentra dans ses appartements, se revêtit d'habits de deuil et pleura tout le jour et toute la nuit. Alors l'ange du Seigneur dit au prophète : Retourne vers Salomon. La vérité a ouvert son âme comme le fer de la charrue fend la terre, et de ses yeux coulent des larmes comme la rosée tombe du ciel. Va, c'est le moment de jeter la semence dans le sillon.

Des messagers du roi arrivèrent pour chercher Ahia, et il partit avec eux. Dès que le roi l'aperçut, il s'écria : Ahia, mon âme est triste jusqu'à la mort, car ta bouche m'a dit la vérité ; mais cette vérité me brûle sur le cœur comme un charbon ardent. Dans tout le pays couve un feu de sédition qui menace de dévorer Israël ! Mon fils lui-même, mon fils unique est parmi les rebelles.

— Prince, répondit le prophète, t'imagines-tu que je puisse anéantir le principe de tes fautes ? La flèche revient-elle à l'arc qui l'a lancée ?

Salomon soupira et dit : Oh ! réconcilie-moi avec le Dieu qui parle en moi et rends la paix à mon âme.

— Cela dépend de toi, dit le prophète ; mais viens, baisse ta tête et sacrifie au Seigneur !

Alors Salomon prosterna sa tête, quitta ses habits de deuil, et ils montèrent au temple pour sacrifier.

Et lorsque la flamme s'élança au ciel en consumant la victime, le voyant dit au roi : Prince, la parole du Seigneur te parle par cette flamme. Tu as reconnu la vérité, et son feu te brûle le cœur. Fais en sorte que ce feu devienne une flamme du Seigneur qui s'élève en dévorant tout ce qu'il y a de terrestre en toi.

Ainsi parla le prophète de Silo. Alors le son des harpes se fit entendre, et les lévites chantèrent : Saint, saint, saint est le Seigneur, qui est, qui a été et qui sera ! Toutes les parties du monde sont pleines de sa gloire ! — Et les ondes

du chant sacré roulèrent longtemps à travers les voûtes du sanctuaire.

Cependant, Salomon, prosterné la face contre terre, pleurait et priait.

Le printemps.

Au commencement du printemps, Eugène se trouva un jour au milieu d'une belle campagne, et son cœur jouissait en contemplant la magnificence de la nature renaissante.

Après avoir longtemps erré çà et là, il s'arrêta sur une colline, auprès de la source d'un ruisseau, et regardant tout autour de lui avec recueillement et amour, il était ému dans son âme.

Il entendit alors un léger bruit dans un bosquet voisin de la colline, et il en vit sortir un beau jeune homme qui s'approcha de lui.

— A quoi pensez-vous, mon ami, lui demanda-t-il d'une voix douce, et pourquoi êtes-vous si sérieux dans la fleur de l'âge.

— C'est que j'éprouve un sentiment tout particulier, répondit Eugène ; la beauté du printemps me réjouit, mais d'une joie calme, pleine de mélancolie et qui a quelque chose de solennel et de majestueux. C'est comme si j'étais dans un temple!....

— N'êtes-vous pas en effet dans un temple? reprit le jeune inconnu, et pendant qu'il prononçait ces mots, son grand œil bleu brillait d'un éclat céleste. Mais, ajouta-t-il, qui excite

donc dans votre âme les sentiments dont vous parlez ?

— L'action si douce de la nature, répondit Eugène, et le calme avec lequel toute cette magnificence s'est développée comme d'elle-même. La neige couvrait encore la vallée que le printemps annonçait déjà sa venue. C'est l'alouette qui a été son ambassadeur. Elle s'est élancée du sillon vers le ciel en chantant, comme pour réveiller par sa voix les germes endormis, et elle a annoncé aux hommes l'ordre éternel de la nature. La voyez-vous qui plane entre le ciel et la terre! elle attire peu l'attention, parce que son plumage est sans éclat, et beaucoup méconnaissent sa voix prophétique.

— C'est le sort du divin, quand il se manifeste avec simplicité, dit l'inconnu.

— Maintenant, reprit Eugène, mille vies répondant à l'appel s'éveillent dans le sein maternel de la terre, que le froid ne resserre plus. Les perce-neige ont paru, comme une neige florissante, et pressés l'un contre l'autre pour mieux résister au retour de la tempête et du froid. Sur la pente du coteau, exposée au soleil et protégée par les buissons, a fleuri la violette solitaire, que l'œil épie et dont le parfum confirme la prédiction de l'alouette. Le souffle du printemps a pénétré toute la nature ; il a renouvelé la face de la terre et toutes les créatures ont reçu ce qui leur est nécessaire, les plus chétives comme les plus grandes. Le bouton de la fleur, la feuille encore repliée a aussi son aurore.

N'est-ce pas la même vie qui apparaît en parfum divin dans les plantes et qui se déploie en sons harmonieux dans le gosier de l'alouette et de la fauvette? La fleur s'est jointe à la fleur, les chants se sont unis aux chants, et bientôt, j'en suis sûr, dit Eugène avec transport, la voix du rossignol complétera le chœur qui accompagne le développement progressif des forces de la nature.

— Heureux l'homme qui reconnaît la main de la nature dans sa douce action, s'écria l'inconnu; plus heureux encore, ajouta-t-il après une pause, celui qui a reconnu le père de la nature qui nous envoie le printemps.

— Mais pourquoi l'envoie-t-il si doucement, si insensiblement, lui demanda Eugène. — Pourquoi ce spectacle magnifique apparaît-il comme de lui-même? Il passe devant les yeux de l'homme et son cœur n'en est point touché. Que dis-je? il foule aux pieds la moisson et les fleurs, et les arrose parfois du sang de ses frères. S'il percevait le souffle vivifiant qui rajeunit la terre, s'il voyait la force qui forme les existences, oh! alors, je le crois, il n'y aurait plus de guerre entre les hommes, ils s'uniraient tous dans l'amour, dans la reconnaissance, et marcheraient fraternellement à travers les campagnes fleuries, comme des enfants sous les yeux de leur père.

— C'est l'inspiration d'un bon cœur, répondit l'étranger en souriant; mais, cher ami, l'amour et la reconnaissance sont aussi des semences du ciel, et comme le printemps dans la nature, elles

germent et se developpent doucement dans le calme du cœur.

— Oh! je ne veux plus vivre qu'avec la nature et son invisible auteur, s'écria Eugène en regardant le ciel.

— Alors, reprit l'inconnu d'un air sérieux et digne, vous reconnaîtrez bientôt le père des hommes dans le père de la nature. Adieu, ami, la paix soit avec vous. Déjà dans votre âme retentit la douce annonce d'un printemps céleste, car vous cherchez Dieu dans la nature. Adieu! Je suis l'ange du printemps.

A ces mots il s'évanouit dans un rayon de lumière. On ne le voyait plus; mais tout à l'entour un doux murmure remplissait les airs. Les plantes tressaillirent, les boutons s'ouvrirent, les fleurs exhalèrent leur parfum, et la voix du rossignol se fit entendre pour la première fois. Eugène lui-même, tout hors de lui, se sentit comme transformé. L'adolescent était devenu jeune homme.

Pierre.

Un matin, au point du jour, Pierre, l'apôtre du Seigneur, traversait avec son disciple chéri un bourg de la Galilée. Les habitants dormaient profondément et ni le pas ni la voix de l'homme ne se faisaient encore entendre. Tout à coup un coq chanta.

— Marc, dit l'apôtre, entends-tu la voix de mon héraut?....

— Pourquoi l'appeler ton héraut? répondit timidement le disciple, n'est-ce pas celui de tout le monde? N'annonce-t-il pas à tous le retour du jour?

— Sans doute, reprit Pierre; mais ne te rappelles-tu point cette nuit où il a surtout chanté pour moi, quand on conduisit Jésus à la mort. Je ne puis plus entendre ce chant sans penser à ce jour et à cette heure.

— Ah! mon cher maître! s'écria Marc tristement, et il n'en put dire davantage.

Alors Aphas lui dit: Marc, pourquoi soupires-tu? Ce n'est plus le lâche Simon, qui ne voulait point le connaître, que tu vois devant toi, mais Pierre, le rocher sur lequel il a fondé son Église. Les ténèbres m'enveloppaient alors, mais depuis la nuit s'est dissipée et le jour a paru. Le chant du coq nous annonce maintenant le soleil de la vérité, dont les rayons éclairent nos pas et le combat glorieux auquel nous marchons. J'ai pleuré alors; c'était la nuit et le crépuscule. Aujourd'hui que nous marchons au grand jour, soyons gais et pleins de courage.

— Comme il convient à celui qui annonce le royaume du ciel, ajouta Marc, et ils hâtèrent le pas.

Thamyrie.

Un jeune poëte, qui avait du talent et d'heureuses dispositions, s'était joint aux disciples du divin Platon. Ses poésies étaient vantées par tous ceux qui le connaissaient, et la grâce expo-

sait en lui un autre Sophocle, un nouveau Pindare.

Mais les louanges de la foule l'enivrèrent, et son orgueil s'exalta au point de parler avec mépris d'Hisiade, d'Eschyle, et des autres maîtres du chant.

Platon en avait du chagrin et il désirait vivement guérir le jeune poëte de sa vanité. Ce serait rendre à la patrie, disait-il, un plus grand service que de lui gagner une province; car la céleste poésie a été donnée à l'homme pour l'élever au-dessus de la terre. Mais elle ne peut habiter dans une âme malade.

Un soir, au printemps, le poëte vint voir Platon, qui se promenait seul dans les jardins d'Académus. Maître, lui dit-il en l'abordant, j'ai presque achevé mon poëme, qui doit enchanter la grâce, et me valoir une couronne immortelle.

— Je le souhaite, répondit Platon.

— Et pourquoi cela ne serait-il pas? répliqua vivement le disciple.

Platon répartit: Ami, si le don du chant vient des dieux, le succès en vient aussi. Mais tu ne parais guère penser à eux et tu ne t'occupes que de toi.

— Je suis Dieu en moi.

— Dis plutôt que tu te sens en Dieu.

— N'est-ce pas la même chose?

— Nullement. Maintenant tu ne parles que de toi, tu ne penses qu'à toi, et tu ne crois qu'à toi-même et en ta force. Dans l'autre cas, tu t'ou-

blierais toi-même et tu chanterais. Tu cherches par dessus tout la gloire humaine et les louanges de la multitude. Jeune homme, le céleste doit passer avant le terrestre.

— Je ne te comprends point, Platon.

— Alors je te parlerai par la bouche du prince des poëtes, et quoique, à ce que j'ai entendu dire, tu ne le regardes point comme incomparable, il est cependant notre ancien, et à ce titre un jeune homme doit l'écouter.

— Soit, répondit le poëte, ses ouvrages me plaisent, bien que je crois qu'on puisse mieux faire ; mais parle.

— Dans ses vieilles traditions il nous donne de sages leçons que tu ne dédaigneras point ; je vais t'en rapporter une.

Alors Platon conduisit le jeune poëte sous un berceau tout embaumé des parfums du printemps. Ils s'assirent et le sage commença ainsi :

Euryte, roi d'Achalie, fit venir à sa cour Thamyni, poëte distingué de la Thrace, et le traitant magnifiquement à cause de son talent, il le comblait d'honneurs, comme un favori des muses. Mais les louanges du roi et ses brillantes récompenses gâtèrent le poëte. Il devint présomptueux, au point de se vanter de l'emporter même sur les muses dans l'art du chant.

Les muses, qui dans ce temps-là habitaient encore parmi les mortels, le rencontrèrent un jour, et indignées de sa témérité, elles le punirent en le rendant aveugle, et ce qui est plus

triste encore, elles lui ôtèrent le don du chant et l'art du poëte.

— Comment les dieux ont-ils pu se contredire jusqu'à anéantir dans le poëte le talent divin qu'ils y avaient mis? demanda le jeune homme.

— C'est lui-même qui l'a détruit, répondit Platon; son aveuglement et sa punition ont commencé avec son orgueil.

— Mais écoute ce que la tradition ajoute : Les muses n'anéantirent point le talent du poëte; mais elles firent passer l'âme de Thamyni dans un rossignol.

— L'entends-tu là-bas dans les platanes? Connais-tu le favori des muses? Son extérieur est simple et modeste; il se cache dans l'épaisseur des buissons et aime à se faire entendre au milieu du silence de la nuit. Il ne sait pas qu'il porte l'âme d'un Thamyni dans sa frêle poitrine.

Platon se tut, écoutant le chant du rossignol. Le jeune homme se leva et quitta le philosophe avec l'aigreur dans le cœur. Il dédaigna les leçons de la nature et de la sagesse et ne revint plus dans les jardins d'Académus.

Aussi son nom n'est point resté parmi ceux des chantres de la Grèce.

La capture du papillon.

Un beau jour d'été le petit Charles se leva de grand matin et courut au jardin pour cueillir des

giroflées et des œillets dans sa plate-bande, afin d'en faire un bouquet à sa mère dont c'était la fête.

En arrivant dans le jardin, il aperçut un papillon qui voltigeait çà et là. Alors le petit garçon oublia mère, fète et bouquet, et voulut attraper le papillon.

Il s'avança d'abord tout courbé et sur la pointe du pied pour le saisir à l'improviste sur une fleur; mais le papillon lui échappa et alla se poser ailleurs. Charles recommença; son envie s'augmentait à chaque tentative infructueuse, et le papillon lui semblait plus beau, ses ailes plus magnifiques, ses couleurs plus éclatantes, à mesure qu'il s'éloignait davantage. Enfin il s'arrêta sur un pommier nain qui fleurissait pour la première fois. L'arbre était à côté de la platebande de Charles; son père le lui avait aussi donné, et l'enfant l'aimait beaucoup, parce que tout petit qu'il était, il avait une belle couronne.

Dès que Charles vit le papillon sur son arbre, il sauta dessus et avec son chapeau il frappa si violemment le papillon et le pommier que toutes les fleurs tombèrent et deux branches furent cassées.

A cette vue, l'enfant resta immobile et consterné, regardant fixement les branches brisées, ses giroflées et ses œillets écrasés, et à ses pieds le papillon mort et fracassé.

Il revint ensuite à la maison, pleurant et se lamentant, sans papillon et sans fleurs.

Image de la passion grossière qui court après la jouissance.

Les tilleuls.

Un laboureur, âgé de soixante-quinze ans, était assis un jour d'été avec ses enfants et ses petits-enfants devant sa maison à l'ombre de deux tilleuls qu'il avait plantés lui-même le jour de ses noces. Les arbres étaient haut et touffus; leur ombrage réuni répandait sa fraîcheur sur le cercle joyeux de la famille, et quand un vent léger agitait le feuillage, la lumière du soleil venait en globes lumineux sur la table de pierre, sur les assistants, et sur le front brun et les cheveux argentés du vieillard.

— Mes enfants, dit-il alors en promenant ses regards autour de lui, ces arbres me sont plus chers que tous ceux que mes mains ont plantés. Je regarde avec respect le chêne élevé, roi de la forêt, et je reçois avec reconnaissance les fruits du pommier, du poirier et de la vigne. Mais je préfère toujours mes deux tilleuls.

— Parce que vous les avez plantés au jour de votre bonheur, s'écria le plus jeune des fils, qui était fiancé, et il sourit à sa future.

— Oui, mon fils, reprit le vieillard, en regardant avec complaisance sa femme assise à ses côtés, cela leur donne une valeur de plus à mes yeux. Ils me rappellent cinquante années de joie.

— Mais, cher père, quelle quantité de pommes et de poires on aurait eu depuis cinquante ans, si c'eût été des pommiers ou des poiriers, dit

d'un air moitié plaisant, moitié sérieux, celle des filles qui conduisait son ménage.

— Tu plaisantes, ma petite ménagère, répondit le vieillard, car tu sais comme moi que l'homme ne vit pas seulement de ce qui entre dans sa bouche. Il a encore le besoin d'une vie plus haute, et il faut à cette vie du cœur, des symboles et des images. — Eh bien, mes enfants, ces tilleuls sont comme les représentants de l'union de la famille! N'ont-ils pas l'air de deux colonnes qui en soutiennent le temple!

— Qui pourra, continua le vieillard, s'inquiéter ici d'intérêt ou de profit? Certainement le bois tendre de mon cher arbre n'est pas bon à brûler, encore moins à construire des chaumières ou des palais, mais il fait mieux que cela; il forme à lui seul une agréable demeure et nous donne de l'ombre et un abri contre la chaleur de l'été. Il adoucit les rayons brûlants du soleil et la lumière nous semble plus agréable quand elle nous arrive à travers le frais ombrage. Voyez, mes enfants, nos deux tilleuls ne sont-ils pas là comme des médiateurs entre la terre et le ciel?

— Ainsi la vie douce et calme de la famille nous élève vers la source de l'éternelle lumière. Elle nous apprend ce que c'est qu'un père, et nous appelons de ce doux nom celui qui remplit le ciel et la terre. — En prononçant ces paroles, le vieillard leva la tête; il porta son regard en haut, sur la cime des tilleuls, et un rayon de lumière vint à tomber sur son front; il parut comme transfiguré.

Il y eut un moment de silence, puis il reprit : Lorsqu'une pluie féconde rafraîchit nos champs altérés, après les premiers biens qu'elle produit, et quand le nuage qui l'a versée a passé, l'eau bienfaisante dégoutte encore longtemps des feuilles de mon arbre, et dans chaque goutte qui tombe, c'est une bénédiction du ciel qui descend.

Ainsi de la vie de la famille, elle procure une joie durable, qui se distribue et s'étend; elle change les transports de la passion en une douce reconnaissance, et la sérénité du cœur remplace les sentiments orageux de la jeunesse.

Quand la tempête éclate, on peut, sous le toit bienfaisant de mon arbre, en considérer les effets sans danger; car il n'attire pas la foudre, comme le chêne altier, et il protége la maison contre la violence de l'orage.

Et la vie joyeuse se réfugie sous son feuillage comme dans un sanctuaire de l'innocence et de l'amour. Le tourtereau et la tourterelle, l'hirondelle et ses petits y trouvent un asile dans la chaleur du midi. La fauvette et le chardonneret y bâtissent leur nid chaque année; le rossignol y chante dans le silence du soir et du matin son incomparable mélodie et à ses pieds se couchent le chien fidèle et tous les habitants de la cour. Le pèlerin fatigué se repose sous son ombre, et plus d'un malheureux y a trouvé une consolation et du rafraîchissement.

Oh! mes enfants, la sainte vie de la famille cache aussi en elle toutes sortes de biens et de

belles choses. Elle est l'asile de la douceur, de l'hospitalité et de la bienfaisance.

Quelle douce odeur répand maintenant la fleur modeste de notre arbre ! Autour de sa couronne voltigent les enfants de l'été. Entendez-vous comme la vie bourdonne dans le feuillage ; à chaque fleur pend une abeille qui vient y puiser le miel et la cire.

Ainsi prospèrent au sein de la famille l'activité joyeuse et la jouissance calme que le remords ne rend point amère.

— Sous ces tilleuls, dit le fils aîné, se sont écoulés les jours heureux de notre enfance. Ce fut aussi la place des jeux de notre jeunesse. Tous nos noms sont écrits sur leur écorce.

— Oui, mes enfants, reprit le vieillard, sous ces ombrages vous avez grandi pour une vie plus sérieuse et plus haute. L'enfance a besoin pour se développer d'une ombre douce et d'une lumière atténuée. Ici votre corps s'est formé à la vigueur et à la souplesse, et votre âme s'est conservée dans sa pure innocence. Ici vous avez marché sans crainte sous l'œil de vos parents ; et à vos noms, inscrits dans l'écorce de l'arbre, se sont ajoutés ceux de vos enfants.

Image de l'amour, de la foi et de l'espérance qui consolident la famille à travers les siècles.

Le vieillard regarda le ciel et se tut. Puis il reprit. Comme ces tilleuls sont maintenant couverts de fleurs ! comme ils nous couvrent de leur ombrage ! Cependant encore un peu de temps et

l'automne viendra et leur feuillage va se flétrir; mais il y a encore de la beauté dans leur défleurissement! D'abord tombe la fleur en tournoyant, puis la feuille pâlit, prend diverses couleurs, quitte la branche et roule sur la terre. Nous ramassons alors le feuillage desséché au pied de l'arbre pour en défendre les racines contre la gelée et les nourrir en même temps, et quelquefois nous pensons avec reconnaissance à l'ombrage et aux plaisirs qu'il nous a donnés, quand il était vert et frais.

A ces paroles, tous les enfants regardèrent avec tristesse le père et la mère et une larme brilla dans plus d'un œil.

— Chers enfants, n'est-ce pas dans l'ordre, dit le vieillard en les regardant avec douceur; ainsi le veut la bonne nature. Elle dépouille l'arbre quand nous n'avons plus besoin de son ombre, afin de donner plus d'accès à la lumière et aux rayons du soleil dans nos habitations. L'arbre perd sa parure pour reverdir plus beau et grandir dans un autre printemps. Nos deux tilleuls, qui ont marié leur ombrage, confondront aussi leur feuillage desséché. Ils se faneront ensemble.

— N'est-ce pas chère amie, fidèle compagne de ma vie, aucun des deux ne restera en arrière? on s'endort avec calme, avec douceur, au sein d'une famille bien unie.

En prononçant ces paroles, le vieillard tendit la main à sa femme et sa femme lui répondit par un sourire.

Leurs fils et leurs filles cachèrent leurs larmes, et bientôt les jeux et les cris des petits-enfants du vieillard retentirent sous l'ombrage des vieux tilleuls.

Le songe de Socrate.

Le jour où Socrate devait boire la ciguë était arrivé. De grand matin ses plus chers disciples étaient réunis auprès de lui, entourant tristement sa couche; quelques-uns pleuraient.

Alors Socrate levant la tête leur dit : Pourquoi ce morne silence, mes amis? Je veux vous raconter quelque chose de réjouissant, un songe que j'ai eu cette nuit.

— As-tu donc pu dormir et rêver quelque chose d'agréable? dit Apollodore; moi, je n'ai point fermé l'œil de la nuit.

Le sage sourit et lui répondit : Bon Apollodore, quel mérite aurait ma vie passée, si elle ne devait point adoucir mon dernier sommeil; ne sais-tu pas, ami, que je l'ai consacrée à l'amour céleste?

Plusieurs voix l'affirmèrent à la fois avec l'accent de la reconnaissance. Apollodore ne répondit que par ses larmes.

— L'amour céleste, reprit le sage, envoie ici-bas les trois grâces à celui qui consacre sa vie à son service, et celles-ci embellissent ses jours d'un éclat divin par leur influence invisible, et mêlent un parfum d'ambroisie à toutes ses joies et même à ses peines.

Mais ces aimables sœurs s'occupent surtout de lui à sa dernière heure; car cette heure est plus sérieuse que les autres, et elle a plus besoin de la lumière d'en-haut. Comme la dernière heure du jour, elle est la plus belle de toutes; enveloppée par la pourpre du soir, elle semble refléter plus vivement l'éclat du ciel.

Mais ensuite vient la nuit obscure, s'écria Xénophon.

— Pour notre hémisphère, répondit Socrate. Notre crépuscule du soir n'est-il pas celui du matin pour l'autre moitié de la terre?

— Écoutez-moi maintenant, mes amis, continua Socrate; car le royaume des ombres, comme les vivants l'appellent, sera bientôt pour moi un royaume de lumière, et puisque j'en suis plus près que vous tous, mes paroles, en ce moment solennel, pourront peut-être vous apprendre quelque chose de nouveau. Écoutez donc!

Les grâces elles-mêmes quittent leur favori, quand son dernier instant approche; car elles vont en avant pour lui préparer la vie du ciel après lui avoir embelli celle de la terre. Mais elles ne le laissent point pour cela sans secours; elles envoient au mourant trois autres génies d'une beauté céleste.

Ces trois génies sont le *sommeil*, frère de la mort, et sa douce image; le *songe*, reflet de la vie passée et avant-coureur de la vie future, et avec eux s'avance la *mort*, plus belle que l'un et l'autre, et brillante de leur éclat.

— Eh bien, cher Apollodore, les deux premiers m'ont apparu cette nuit, et j'ai aperçu le dernier dans le lointain. Comment pourrais-je redouter son arrivée? Je l'attends avec désir.

A ces mots, les yeux des disciples du sage se remplirent de larmes, et un silence mélancolique régna dans la prison.

Après une pause, Socrate reprit : Peu s'en est fallu que je n'aie moi-même oublié mon rêve ! — Le sommeil avait répandu ses pavots sur mon front, et vraiment j'en avais besoin pour me préparer à l'œuvre que je dois accomplir aujourd'hui. Mais pendant que ce génie bienfaisant donnait des forces à mon corps, le génie des songes a éclairé l'œil de mon esprit.

Un beau jeune homme m'apparût. Son visage respirait le calme et cette grave sérénité qui conviennent à un être céleste. Dans sa main droite il portait un flambeau allumé, dont la lueur rougeâtre, comme celle du couchant, remplit l'obscurité de ma prison.

Plus l'éclat de cette forme céleste me réjouissait, plus la nuit de mon cachot me semblait sombre et triste.

Alors le jeune homme inclina doucement le flambeau. Je me précipitai sur son bras comme pour l'arrêter, en m'écriant : Que vas-tu faire?

— Éteindre le flambeau, répondit-il.

— Oh! non, lui dis-je, laisse-le brûler; cette lumière m'est si douce dans ces ténèbres...

Il sourit et me dit : C'est le flambeau de la vie

terrestre, tu n'en a plus besoin; car aussitôt qu'il s'éteindra, l'œil de ton corps se fermera pour toujours et tu t'élanceras sous ma conduite dans un monde supérieur, où une lumière pure et éternelle t'enveloppera. A quoi te servirait donc un flambeau de la terre qui se dévore lui-même?

— Oh! renverse-le, m'écriai-je, et je m'éveillai. Je me retrouvai dans l'obscurité de mon cachot. Hélas! j'étais tout triste que ce ne fut qu'un songe; mais voici la coupe qui va le réaliser.

Le geôlier entra avec celui qui portait la ciguë. Les disciples du sage éclatèrent en gémissements et en sanglots. Le geôlier lui-même pleurait; Socrate vida la coupe avec calme.

Les coquillages.

Le père de Victor étant allé un jour voir la mer, lui rapporta une collection de coquillages qu'il avait ramassés sur le rivage. Grande fut la joie de l'enfant à la vue de ces productions de la mer, si belles et de couleurs si variées. Il prit une jolie cassette, les y rangea avec soin et appela ses camarades pour les leur faire voir. Bientôt il ne fut plus question parmi les enfants du village que des coquillages et du trésor de Victor. Pour lui, il les contemplait chaque matin, les comptait et les recomptait, y découvrant tous les jours des beautés nouvelles et donnant à chacun son nom.

Quelques mois après le père se dit : Il faut que je donne à Victor une joie sans pareille. Je vais le mener voir la mer, et là il pourra admirer les coquillages tout à son aise, et en prendre autant qu'il voudra.

Lorsqu'ils arrivèrent à la mer, c'était le temps du reflux, et l'enfant fut en effet émerveillé au premier moment du grand nombre de coquillages répandus sur la plage. Il courait çà et là, ramassant tout ce qui lui tombait sous la main; mais bientôt il jeta ceux qu'il avait pour en prendre de plus beaux, puis il laissa encore ceux-ci pour d'autres, et c'était un changement sans fin...

Il errait sur le rivage, pensif, hésitant et ne sachant plus que faire. Enfin, fatigué de se baisser, de regarder et de choisir, il jeta tout, s'en revint à la maison les mains vides et de mauvaise humeur, et là il donna encore ceux qui l'avaient rendu si heureux auparavant.

— Qu'ai je fait, se dit le père en lui-même, mon imprudence a gâté sa joie naïve, et en voulant le rendre plus heureux, je lui ai ôté le bonheur dont il jouissait.

Ne m'oubliez pas.

(DAS VERGISSMEINNICHT.)

Un beau jour de printemps une jeune mère était assise avec sa fille sur un coteau qui longeait la vallée où elles demeuraient. Au pied du

coteau coulait un ruisseau limpide dont les bords étaient couverts de roseaux, de verdure et de fleurs. La mère paraissait absorbée dans ses souvenirs et tout émue. Pendant ce temps, la jeune Adélaïde, fraîche comme le printemps, descendit en sautillant jusqu'au ruisseau, et cueillit un bouquet de *Vergissmeinnicht* (ne m'oubliez pas), qu'elle rapporta joyeuse à sa mère. Puis, elle lui demanda naïvement : Chère maman, pourquoi appelle-t-on ainsi cette petite fleur?

— Tu sais bien, chère enfant, ce que signifie cette prière : ne m'oubliez pas! Quand tu la prononces, la parole de ton cœur passe dans le souffle de ta bouche, et le son qu'elle émet devient le signe de ce que tu sens. Mais si, pour exprimer le même désir, tu présentes cette fleur à quelqu'un, alors la parole de ton cœur fleurit pour ainsi dire dans le calice azuré de la fleur. Vois, comme sa forme délicate se prête à cette expression. Elle n'a point d'odeur, et elle n'en a pas besoin, pas plus que le sentiment pur n'a besoin de beaucoup de mots.

— Et quand donc est-ce qu'on lui a donné ce joli nom? demanda Adélaïde.

— Mon enfant, répondit sa maman, la nature est comme une mère pour les hommes. A celui qui l'aime, elle présente partout le beau et dans le beau le bien et le vrai, s'il cherche à les connaître. Car il doit en avoir le modèle en lui-même pour comprendre l'image que la nature lui en offre. Elle lui en donne seulement le symbole ; l'idéal doit se développer en lui.

La mère tira de son sein un médaillon et demanda à la petite : Connais-tu cette image? Oh! comment ne la connaîtrais-je pas? répondit-elle ; c'est papa qui est maintenant en voyage. Oh, qu'il est beau ! je le vois sourire et je crois l'entendre.

— Moi aussi, ma fille, dit la mère avec attendrissement ; mais en serait-il ainsi, si nous ne portions le modèle dans notre cœur? Sinon, le portrait fût-il cent fois plus beau, il ne nous semblerait ni sourire ni parler. Tu ne le regarderais pas comme maintenant avec amour, et tu ne dirais pas : C'est mon père.

Chère enfant, le jour où ton père est parti, je l'ai accompagné jusqu'à ce ruisseau, et en prenant congé de moi, il cueillit une de ces fleurs, me la donna et me dit tendrement : Lina, ne m'oublie pas. Depuis ce moment cette chère petite fleur me rappelle toujours sa douce parole.

— Est-ce depuis ce moment qu'elle a ce joli nom? demanda Adélaïde en considérant la fleur?

— Non reprit la mère ; mais on le lui a probablement donné dans une pareille occasion. Pour moi, ce fut la première fois que je compris le nom de cette fleur ; car on ne comprend bien que ce qu'on saisit par le cœur.

J'aimais ton père, continua la mère ; c'était un si noble jeune homme. La petite fleur devint donc pour moi un symbole de mon amour, du sien, et elle le restera toujours.

— Mais, demanda Adélaïde, comment une fleur peut-elle devenir un symbole de l'amour? A-t-elle dans sa forme quelque chose qui lui ressemble?

— Chère enfant, répondit la mère, tu comprendras aussi cela, quand tu te connaîtras mieux toi-même. Cette petite fleur est simple, modeste, pleine de grâce. A ces signes on reconnaît aussi le véritable amour. Il n'y a en lui rien d'orageux, rien de violent. Ah! chère Adélaïde, il y a aussi un faux amour, qui n'est pas digne de ce nom.

Vois, continua la mère, la petite fleur croît et fleurit au bord du ruisseau limpide qui arrose notre vallée. L'amour habite aussi dans des cœurs purs et innocents, et il embellit, il ennoblit la vie comme notre fleur orne le miroir du ruisseau. Il coule couronné de fleurs, et toutes ces petites étoiles qu'il reflète dans ses ondes, semblent briller au ciel; ainsi l'amour transfigure l'existence, chère enfant, et notre maison est si calme et si douce, parce qu'il y habite.

Regarde maintenant la belle couleur de la fleur, Adélaïde! c'est la couleur du ciel. L'amour est aussi une plante du ciel, née d'une semence céleste, et qui porte des fruits divins.

Ainsi parla la mère, puis présentant à sa fille une des petites fleurs, elle lui dit avec un doux sourire : Et toi aussi, Adélaïde, mon enfant chéri, ne m'oublie pas.

Adélaïde se pressa contre le sein de sa mère;

une larme de joie brilla dans ses yeux et elle s'écria : Je n'ai pas besoin de la fleur, chère maman, ni de l'image; je t'ai toi-même.

La création de la chenille.

Les premiers hommes avaient été chassés du paradis à cause de leur péché, et le pieux Abel venait de périr sous les coups de son frère. L'ange de la mort se présenta alors devant Jéhovah et dit : La sentence de mort a été prononcée sur le monde terrestre et l'homme se montre digne de son sort. Accordez-moi donc la puissance de produire quelques créatures qui soient les serviteurs de la mort, et d'en disposer quelques autres pour m'aider dans l'œuvre d'extermination.

Jéhovah fit signe qu'il y consentait. Alors l'ange du Seigneur redescendit sur la terre et il donna au lion des griffes terribles et une gueule altérée de sang. Son rugissement effraya pour la première fois la campagne, et au lieu de la chevelure bouclée qui ornait auparavant sa tête, une jaune crinière se hérissa sur son cou. Le tigre et le léopard, qui paissaient tout à l'heure avec les agneaux, reçurent avec leur robe tachetée l'instinct rusé du carnage. Le vautour et l'aigle crièrent dans les airs, portant dans leurs serres la mort et le désastre. L'aspic, gonflé de venin, se mit aux aguets dans les fentes du rocher.

L'ange protecteur de la terre en gémit; c'était la discorde dans la nature. L'ange de la mort

lui-même recula d'effroi devant ses œuvres. Mais il se consola en disant : N'est-ce pas l'homme lui-même qui se fait son monde. Il a dédaigné le repos et la paix ; il a préféré le combat à la soumission. Comment, ne serais-je pas un épouvantail pour lui sur la terre qu'il a souillée ?

Il dit et assigna aux monstres les plus terribles le désert pour retraite, et les heures de la nuit pour exercer leur fureur ; car chez les êtres célestes la justice rigoureuse n'est jamais sans amour.

Alors l'ange exterminateur vola vers les habitations des premiers hommes, et il s'arrêta dans un jardin où Mirza, la sœur bien-aimée d'Abel, et qui ne pouvait se consoler de sa perte, aimait à cultiver des arbustes et des fleurs. C'était une petite image de l'Eden ; on y respirait une douce fraîcheur et un air embaumé de mille parfums.

Touché de l'innocence et de la douleur de Mirza, le messager céleste resta un instant en suspens. Dois-je encore lui donner une nouvelle peine, se disait-il ? Oui, dans les âmes pieuses la souffrance engendre la joie. D'ailleurs n'est-elle pas de la race déchue ? La semence du péché est en elle ? Que la mort ait donc ses instruments en ces lieux.

Il abaissa son sceptre, et de la poussière qu'il toucha sortit une chenille qui se mit aussitôt à ronger les plantes d'alentour. Elle eut bientôt dévoré les feuilles et les fleurs de l'arbre le plus proche.

Cependant Mirza vint au jardin, et quel fut son effroi de voir l''arbre dépouillé de feuilles et de fleurs. En y regardant de plus près, elle aperçut sur une branche l'étrange animal avec sa mâchoire rongeante, et sa frayeur s'accrut. Elle courut à son frère Seth, lui criant : Viens voir, un serpent dévore mes fleurs, et il est encore sur l'arbre.

Seth vint avec elle, et après avoir examiné la chenille, il lui dit : Ce n'est point un serpent, Mirza ! La peur t'a fait paraître l'animal plus terrible qu'il n'est. Le serpent rampe sur le ventre et cette bête à des pieds. C'est un autre reptile qui se nourrit d'herbe comme nos brebis ; je vais l'écraser. Alors le petit garçon se mit à secouer l'arbre pour faire tomber la chenille.

— Ah ! non, s'écria Mirza d'une voix suppliante, ne le tue pas ! ne mangeons-nous pas aussi les fruits des arbres ? Cet animal ne sait pas que c'est mon jardin et qu'il a gâté ma joie. Ne le tue pas, je vais lui donner des feuilles, autant qu'il lui en faut, afin qu'il ne ronge plus mes arbustes.

— Les animaux ne sont-ils pas soumis à notre puissance, reprit Seth ?

— Oui, répondit Mirza ; mais il vaut mieux régner par la douceur que par la force. Laisse-lui donc la vie !

Alors Mirza entoura la chenille d'une petite clôture, et elle lui donna matin et soir plus de feuilles et de fleurs qu'elle n'en pouvait manger.

A cette vue l'ange ému se dit : L'image de Dieu n'est donc pas encore entièrement effacée dans l'homme; car il peut être bon envers son ennemi et rendre le bien pour le mal. Il réfléchit un instant, puis il ajouta : Il est juste que le beau succède au bien! — Il toucha de son sceptre le ver rongeur, et la chenille reçut le don merveilleux de se faire à elle-même son tombeau. Tout cela arriva vers le soir.

Le lendemain de bonne heure la petite fille revint au jardin et regarda dans l'enclos de la chenille, mais elle ne la trouva pas. Ah! elle dort encore, dit-elle enfantinement; je ne veux point l'éveiller, mais je vais lui cueillir des feuilles pendant que la rosée les humecte encore. Car Mirza s'était attachée au petit animal en lui faisant du bien, et depuis qu'elle avait perdu Abel, elle portait toute la nature dans son cœur.

Quand elle revint avec ses feuilles, elle aperçut dans un coin une coque brillante et suspendue aux parois de la clôture comme une voûte argentée. Elle resta muette d'étonnement, puis elle appela son père, sa mère, tous les habitants de la maison et leur dit : Voyez donc cette créature que j'ai nourrie! la voilà morte, et elle repose dans un merveilleux tombeau. Qui sait si elle ne reviendra pas?

Ainsi parla Mirza, sans savoir qu'elle prophétisait.

— Qui peut sonder le mystère, dit Adam. Le

commencement et la fin sont cachés à l'œil de l'homme. Cependant, comme il peut y avoir un enseignement dans ce fait nouveau, portons la coque dans notre cabane.

Ils portèrent donc l'enveloppe du petit animal dans leur demeure, et Mirza disait : Maintenant je suis bien contente de l'avoir soigné jusqu'à sa mort.

La coque resta pendant quelque temps immobile sous le toit des premiers hommes, leur rappelant le souvenir d'Abel, le premier qui a connu la mort. Mais un matin qu'ils étaient réunis, s'entretenant tristement de la mort et de ses suites, ils entendirent tout à coup un léger bruissement et l'enveloppe mortuaire se remua. Tous se levèrent pour aller voir, et ils attendirent en silence.

Alors la tombe argentée s'ouvrit, un être vivant s'élança par l'étroit passage et déploya en s'agitant des ailes bleus comme le saphir, et toutes bordées d'or. La nouvelle créature s'envola avec bruit à travers les airs et au-dessus des arbres fleuris.

A cette vue, une sainte admiration et une joie intime remplirent le cœur des premiers hommes, et ils pensèrent à Abel. Leurs yeux s'ouvrirent et Abel leur apparut sous la forme d'un ange.

Puis ils entendirent la voix de l'ange de la mort qui disait :

— Voyez, la vie sort de la mort et le temps se précipite dans l'éternité. Il est donné au cœur

pur, à la foi enfantine de contempler la vérité dans son image.

Depuis ce jour Mirza ne pleura plus Abel, et les premiers humains ne pensèrent plus à la mort sans espérance.

La vigne de Noé.

Noé, le second père du genre humain, tout rassasié de jours et se sentant près de sa fin, appela autour de lui ses enfants et ses petits-enfants et leur fit servir un grand festin.

Après qu'ils eurent bu et mangé, Noé fit apporter un flacon de vin précieux, dont il avait soigné le plant, et qu'il avait pressé lui-même. Il le versa étincelant dans une coupe d'or, puis il dit :

Une nouvelle race a commencé avec nous. L'ancienne est tombée sous le joug de la nature, dont elle devait reconquérir l'empire. Elle a perdu sa dignité par sa lâcheté ; c'est pourquoi elle a été vaincue et engloutie par les eaux. Elle a fait repentir Jéhovah de l'avoir créée. Avec nous commence une nouvelle humanité, et l'arc-en-ciel, symbole de la paix, a brillé dans les nuages, en signe de l'alliance éternelle, et pour que nous ne l'oublions jamais.

Eh bien, mes enfants, je vous laisse aussi sur la terre un signe, qui vous rappellera le père de votre race, c'est la vigne que j'ai plantée. Si vous abusez de son fruit précieux, il renouvellera pour vous la terrible leçon de l'ancien monde perdu.

Mais non, vous n'en abuserez pas, et la vigne sera pour vous un symbole qui vous rappellera votre dignité. Elle est faible de sa nature; née de la poussière, elle s'attache d'abord au buisson, jusqu'à ce qu'elle gagne les branches de l'ormeau, et gagne des forces en s'élevant. L'homme, né dans la faiblesse, est aussi un enfant de la poussière, et il rampe d'abord sur la terre. Mais il se dresse bientôt, et au-dessus de sa tête brille l'arc de l'éternelle alliance où Jéhovah lui tend les bras. Que la nouvelle race reconnaisse donc par là sa faiblesse et sa grandeur; qu'elle aspire au ciel en marchant humblement sur la terre.

L'orme vigoureux prête volontiers à l'humble vigne ses bras protecteurs. Elle l'embrasse avec ses cent vrilles, et s'approche du ciel par son secours. L'amour est le commencement de son élévation ; l'amour est aussi le principe de l'alliance divine, comme il en est la consommation.

La voici maintenant au-dessus de la poussière, elle croît en union avec un plus fort qui la soutient. Elle tire de la terre les sucs de la vie, mais elle forme dans les airs son vert feuillage, sa fleur odorante et son fruit fortifiant. Pour cela elle a besoin de la lumière d'en haut dont l'influence la pénètre. Celui-là seul, qui ouvre son cœur à l'action divine, participe à l'alliance éternelle.

Quand le raisin est mur, on le sépare de la tige terrestre, et il se transforme sous le pressoir. Ne voyez-vous pas le jus rouge de la vigne

étinceler dans cette coupe, calme et limpide comme un fils de la lumière? Goûtez-le maintenant, afin qu'il remplisse vos cœurs de chaleur et de joie!

Alors Noé fit circuler la coupe parmi ses enfants et ses petits-enfants, comme pour les initier à l'alliance divine.

Les voyageurs.

Montre-moi donc ce que font les hommes, mes frères de la terre, dit à son ange gardien l'esprit d'un enfant, nommé Adoniah, que la mort avait enlevé de bonne heure et qui se développait dans un autre monde sous la conduite d'un être céleste.

L'ange sourit, et conduisit l'enfant sur une hauteur, d'où on apercevait dans le fond une vallée obscure, pleine de précipices et de chemins escarpés. Regarde, lui dit-il, voici une image de la terre; vois-tu ces voyageurs?...

— Où va cette multitude, demanda Adoniah! Ils paraissent marcher avec ardeur.

— Tous veulent arriver au même but, répondit l'ange. Il brille devant eux à travers l'obscurité; mais il faut qu'ils traversent avec peine la vallée. Le chemin est inégal et difficile.

— L'amour surmonte tout, dit l'enfant, il leur facilitera aussi la route, afin qu'ils arrivent au terme.

— Regarde, dit l'ange, et Adoniah regarda. Un des voyageurs prit un sentier de côté, di-

sant : ce chemin me semble meilleur, et plusieurs le suivirent. Alors un grand nombre d'autres hommes tomba sur eux, les maltraita et les foula aux pieds.

— Pourquoi cela, dit Adoniah étonné ?

— Parce qu'ils sortent de la route commune, et veulent se frayer à eux-mêmes leur voie, répondit l'ange.

— Chose singulière, dit l'enfant, mais ils veulent cependant tous arriver au but. Si ceux-là se trompent, pourquoi n'en n'avoir pas pitié ? D'ailleurs, comment, avant d'être arrivé, connaître le plus sûr chemin ?

— Laisse-les, dit l'ange, et regardes-en d'autres.

Adoniah en aperçut plusieurs qui gisaient sur la route, épuisés de fatigue. Hélas ! s'écria-t-il, ne viendra-t-il personne pour les relever et les ranimer ? — Il en arriva d'autres, en effet, qui portaient avec eux toutes sortes de provisions. — Bon, s'écria l'enfant, ils vont donner à ces pauvres gens de quoi se refaire, et alors ils continueront ensemble leur voyage plus gaîment.

Adoniah regardait attentivement, plein d'espérance ; mais ceux qui portaient les provisions passèrent leur chemin, sans même regarder ceux qui se mourraient de besoin. — Dieu du ciel, s'écria l'enfant, quelle dureté, et ils sont frères !

— Ils sont hommes, répondit l'ange, regarde encore.

Adoniah vit un des voyageurs dont le pied avait

heurté contre une pierre, parce qu'il n'avait pas marché avec assez de précaution. Il était tombé au bord d'un précipice. — Ah! cria l'enfant, personne ne viendra-t-il lui tendre la main et le relever? — Vient un passant, qui se moque de celui qui était par terre. Un second le pousse du pied et le rapproche du précipice. Un troisième le jette en riant dans l'abîme.

Adoniah tressaillit d'horreur: Voilà donc la terre! s'écria-t-il. Alors l'ange lui ouvrit les yeux, et il vit plusieurs voyageurs qui étaient parvenus sur la hauteur. Ils marchaient avec calme et le regard tourné vers le ciel. L'éclat du but qu'ils étaient près d'atteindre illuminait déjà leur front.

Adoniah les contempla un moment, puis il embrassa son guide céleste, en disant: oh! que je suis heureux d'avoir achevé si tôt ma route!

La violette.

Un beau jour de printemps la petite Maria se promenait avec ses parents dans les champs. Maman, dit-elle, pourquoi donc est-ce qu'on aime tant la violette? on la chante dans beaucoup de belles chansons, et dès qu'elle fleurit, chacun se met à en chercher et se réjouit d'en trouver.

— Elle est le premier don du printemps après les froids de l'hiver, répondit la mère. Le bien et le beau donnent plus de plaisir, quand on en a été longtemps privé.

— Elle excite d'autant plus notre reconnaissance, ajouta le père, qu'elle vient plus tôt et plus vite. Celui qui fait le bien rapidement prouve qu'il le fait avec plaisir. La bonne volonté augmente la gratitude et celle-ci sanctifie la joie.

— N'appelle-t-on pas aussi la violette la fleur de la modestie, demanda l'enfant?

— Oui, dit la mère, et elle mérite ce nom, car elle se cache au milieu des buissons, quoique son parfum ne le cède à celui d'aucune autre fleur. — Et on ne l'apprécie pas moins pour cela, dit le père, on la recherche et l'on se réjouit de la trouver.

— C'est cependant beau, s'écria la petite, que le printemps nous donne si tôt cette jolie petite fleur?

— C'est pour apprendre aux enfants, dit la mère en souriant, que ce qui est beau et bien doit fleurir en eux de bonne heure pour porter un jour des fruits nourrissants.

— Et la modestie des premiers produits du printemps, ajouta le père, nous fait espérer pour l'avenir quelque chose de grand et de magnifique; car la véritable grandeur, la vraie noblesse s'annoncent toujours par la modestie et par l'humilité.

En ce moment Maria trouva au bord du chemin parmi les épines une violette épanouie. Une

goutte de rosée étincelait dans le calice bleu de la fleur, que le poids inclinait vers le sol.

— La petite fille s'arrêta devant la fleur, la regarda et dit : cette lourde goutte d'eau va gâter la violette en l'entraînant à terre.

— Sois tranquille, Maria, repliqua sa maman, la goutte de rosée ne restera pas longtemps dans le calice azuré de la fleur; le soleil va tout à l'heure l'échauffer, la pomper et alors la violette en deviendra plus belle et plus odorante.

— Vois, dit le père, elle croît au milieu des épines et les épines ne lui font point de mal. Au contraire, elles défendent la fleur délicate du souffle glacé de la nuit et contre la violence du vent; car la violette est un enfant de la lumière du ciel.

— Eh bien! dit Maria, en regardant la violette, je ne veux pas non plus la cueillir avant que la goutte de rosée ne l'ait rendue plus forte et plus belle.

— Comme l'innocence croît aisément à ce qui est céleste, s'écria la mère!

— Parce qu'elle vient elle-même du ciel, dit le père.

Le vêtement de la terre.

Le troisième jour de la création venait de se lever. Jehovah dit aux esprits célestes : donnez à la terre un vêtement qui la pare et réjouisse celui qui l'habitera.

Alors les anges descendirent ensemble sur la

terre nouvellement créée. Le brillant Éloah, qui veille auprès du trône de l'Éternel, la toucha le premier. Dès qu'il y eut posé le pied, une roche de diamant surgit, éclatante comme une porte du ciel, et il en jaillit un torrent de lumière, semblable à l'aigrette d'une aurore boréale.

— Voilà le vêtement de la terre, dit Éloah !

— Oh ! non, je t'en supplie, s'écria l'ange protecteur de la terre. Songe qu'elle ne sera point habitée par des êtres célestes comme toi, mais par de faibles créatures, tirées de la poussière. Comment leurs yeux obscurs soutiendraient-ils le pur éclat du ciel ? Ils deviendraient aveugles dans cette clarté éblouissante.

Alors descendit Schamma, le gardien de la forteresse du ciel. Il toucha la terre de son sceptre, et aussitôt un saphir, bleu comme la route céleste, sortit du sol nu.

— Le doux éclat de ton saphir est agréable à la vue, dit l'ange terrestre ; mais la terre, ainsi recouverte, ressemblerait trop au ciel, et le fils de la poussière ne saurait plus s'il doit lever ou baisser la tête.

Uriel, l'ange de l'aurore vint ensuite avec ses ailes légères, et sous son attouchement se forma une montagne de rubis.

— Ton rubis est d'un rouge magnifique, Uriel, dit le protecteur de la terre ; mais il ne faut pas que le vêtement de ma planète y ressemble. La créature nouvelle, habituée à cette magnificence, pourrait plus tard contempler avec indifférence

la source de la lumière, et les illusions de la poussière lui feraient oublier une beauté plus haute.

Enfin parut avec ses ailes bruyantes et entouré de voiles noirs l'ange des tempêtes et de la nuit. Son ombre projetée sur le sol a obscurci l'éclat des pierres précieuses.

Les messagers célestes regardèrent avec surprise cette rencontre de la lumière et de l'ombre, et à un signal donné, les deux contraires se pénètrent, s'épaisissent et forment une émeraude.

— Les anges sourirent; mais le génie de la terre s'écria joyeux : voilà le vêtement de la terre, mélange de lumière et d'ombre comme la créature qui l'habitera. Il ornera la terre, et les yeux de l'homme en seront recréés.

— Que la lumière céleste habite dans la profondeur comme dans la hauteur, s'écrièrent d'une seule voix les messagers du ciel en reprenant leur vol, et dès que leur pied eut quitté le sol, leurs roches éclatantes se brisèrent en mille pièces, et s'ensevelirent dans un abîme.

L'ange gardien de notre planète revêtit alors les monts et les vallées d'une agréable verdure, et l'herbe, les fleurs et les arbres poussèrent chacun suivant son espèce.

— Jehovah vit que cela était bon et dit : afin que l'homme ait un témoignage continuel de l'amour et de la sollicitude des êtres célestes pour lui, que le vêtement de la terre soit diaprée par les brillantes couleurs d'Éloah, de Schamma et

d'Uriel; que le diamant, le saphir et le rubis fleurissent au sein de la verdure, mais seulement pour un temps!

Et il en fut ainsi.

Le petit arbre.

Un petit garçon regardait un jour son père qui plantait un pommier sauvage. — Cher papa, dit le petit, que voulez-vous donc faire de ce vilain bâton tortu? moi, je ne lui donnerais pas une si belle place.

— Ne juge pas si vite, mon enfant, répondit le père. Connais-tu donc ce petit arbre, pour en parler si mal?

— Le connaître, répliqua l'enfant..., mais il n'y a qu'à le regarder pour voir ce qu'il est.

— Tu vois la forme extérieure, dit le père, mais non pas ce qui est au dedans. Eh bien, ce vilain bâton, comme tu l'appelles, peut devenir un grand et bel arbre. Il portera dans quelques années des fleurs et des fruits, qui nous réjouiront et nous rafraîchiront. Maintenant il ne le peut point encore; car la force par laquelle il le fera plus tard est encore inactive et cachée en lui.

Quelque temps après Guillaume vit encore son père auprès du pommier. Il venait de lui donner un tuteur et l'y attachait.

— Pourquoi faites-vous cela, papa, demanda l'enfant, vous lui ôtez sa liberté.

Le père répondit : C'est pour que le vent ne le brise point, ne le jette point à terre, et qu'il croisse ferme et droit.

Puis le père tailla l'arbre, fouilla la terre autour du pied et y mit un rempart d'épines pour le garantir contre les animaux.

— Vois, dit-il à son fils, j'aime ce petit arbre à cause de la vie qui est cachée en lui et je le soigne, afin que cette vie se développe.

Dans les premiers jours du printemps suivant, le père conduisit le petit garçon auprès du sauvageon. Il tenait à la main une bouture d'un autre arbre fruitier. Alors il prit sa serpette et il coupa si fortement la tête du jeune arbre, qu'elle tomba à terre. — Oh ! mon Dieu, s'écria le petit avec effroi, maintenant voilà toute votre peine perdue !

Le père sourit. Il inséra la bouture de l'arbre à fruit entre l'écorce et le bois du sauvageon, et il enveloppa le tout soigneusement. Puis il dit : Si ce petit arbre était resté dans la forêt, il serait aussi resté sauvage, et il n'aurait jamais donné des fruits mangeables. Maintenant que j'ai mis en lui quelque chose de plus noble, il produira de belles fleurs et de bons fruits.

Bientôt le pommier se couvrit de feuilles et de fleurs, et à l'automne ses branches pliaient sous le poids des pommes d'un jaune d'or et d'un rouge éclatant.

— Qu'en penses-tu maintenant ? demanda le

père à son fils. — Oh! répondit l'enfant tout joyeux, il est devenu un bien bon petit arbre!

— Vois-tu, continua le père, comme il te tend ses rameaux, tout chargés de fruits. Je te le donne, Guillaume, aies-en bien soin, car pour lui il a fait tout ce qu'il devait faire.

La vie et la mort.

Anna était unè petite fille gentille et sage. Tous ceux qui la connaissaient l'aimaient, et surtout Edmond, son petit frère, que de son côté elle aimait tendrement.

Tout d'un coup elle tomba malade et Edmond avait beaucoup de peine de la voir souffrir; car il ne lui venait pas à l'esprit qu'elle pût mourir. Il n'avait jamais vu un mort, et il ne savait pas encore ce que c'est que mourir.

Tandis que sa sœur souffrait dans son lit, Edmond pensait à ce qui pouvait lui faire plaisir. Il sortit dans la campagne pour aller lui chercher des fleurs; car il savait qu'elle les aimait beaucoup.

Pendant ce temps Anna mourut et on la revêtit d'une robe blanche pour l'ensevelir.

Edmond revint bientôt dans la chambre où elle était couchée, et il lui montrait ses fleurs de loin; mais sa sœur ne les voyait pas. Alors il lui cria: Vois Anna, ce que je t'apporte; mais Anna ne l'entendit pas. Alors Edmond s'approcha du lit, en se disant: Elle dort! je vais mettre les fleurs sur son lit, afin qu'elle ait de la joie

en s'éveillant, et elle dira: c'est Edmond qui m'a apporté cela.

Il déposa donc ses fleurs tout doucement et en souriant. Puis il alla vers sa maman et lui dit: J'ai cueilli des fleurs pour Anna, celles qu'elle aime le mieux; mais comme elle dort, je les ai mises sur son lit pour qu'elle ait de la joie quand elle s'éveillera.

La mère se mit à pleurer et dit: Oui, elle dort, mais pour ne plus se réveiller.

— Et pourquoi ne se réveillera-t-elle point, si elle dort? reprit le petit.

La mère ne put lui répondre; elle s'enveloppa la tête pour cacher ses larmes.

Et l'enfant étonné lui demanda: Maman, pourquoi pleures-tu donc?

L'épreuve.

Un homme de bien avait un fils débauché qui se moquait de toutes les remontrances, passait son temps dans les mauvaises compagnies et ne songeait qu'à satisfaire toutes les convoitises de son cœur. Aussi de jour en jour il se gâtait davantage, et les bons germes qui étaient en lui demeuraient stériles.

Mais le père gémissait en silence sur les désordres de son fils. Au bout de quelque temps, le père tomba gravement malade, et comme il sentit approcher sa fin, il fit venir son fils auprès de son lit, et lui dit: Mon fils, ne craignez point que je vous fasse des reproches sur votre con-

duite; je vais mourir et vous hériterez de tous mes biens. Je n'ai qu'une seule chose à vous demander, et ce sera ma dernière prière; vous pourrez facilement l'accomplir; promettez-le moi de bon cœur et soyez fidèle à votre promesse.

Le fils répondit qu'il respecterait le désir de son père, autant que cela dépendrait de lui.

— Eh bien! reprit le père, promettez-moi de venir chaque soir ici, dans cette chambre, pendant deux mois, et d'y rester une demi-heure pour vous entretenir avec vous-même.

Le fils le promit et serra la main de son père, en témoignage de sa parole.

Le père le bénit et mourut. Aussitôt après ses funérailles le jeune homme retourna vers ses compagnons de plaisir et vécut joyeusement comme de coutume.

Cependant, quand arriva le soir, il pensa à sa promesse, et l'image de son père mourant le pressa de l'accomplir. Au commencement, il éprouva quelque anxiété d'être seul, en silence, et il ne pouvait se défendre d'une certaine crainte. Mais il se surmonta pour rester fidèle à sa parole, et il pensa d'ailleurs que deux mois seraient bientôt passés.

Or, dans cet intervalle, ses yeux s'ouvrirent sur sa conduite; sa conscience l'accusa et la crainte du Seigneur saisit son âme. Il rentra en lui-même, pleura, et devint un autre homme.

Le vacher.

Un petit garçon qui faisait paître une vache près d'un jardin, aperçut, en regardant en l'air, un cerisier dont les fruits déjà rouges brillaient au soleil. Il eut envie de les cueillir, et, laissant là sa vache, il grimpa sur l'arbre.

Cependant la vache, ne voyant plus son gardien, quitta la place et se rua dans le jardin où elle mangea tout à son aise fleurs et légumes, et foula le reste aux pieds.

A cette vue, le garçon, plein de colère, sauta en bas de l'arbre, courut sur la bête, et l'ayant saisie, il la frappa avec violence en proférant toutes sortes d'injures.

Alors son père, qui de loin avait été témoin de cette scène, s'avança vers le petit garçon, et le regardant d'un œil sévère, il lui dit : Qui donc a mérité ce châtiment? Est-ce toi ou cette bête qui ne sait pas distinguer la droite de la gauche? As-tu résisté à ta convoitise plus que l'animal que tu devais conduire? Et voilà que tu exerces sur lui une justice impitoyable, oubliant ta raison et ta propre faute...

L'enfant, tout rouge de honte, demeura confus devant son père.

Le Liban.

Siméon, qui était docteur en Israël, menait une vie sainte devant le Seigneur, et telle était

sa bonne réputation qu'on disait proverbialement dans le pays : marcher droit comme Siméon. Mais on vantait surtout l'humilité de son cœur ; car son âme était comme celle d'un enfant, pleine de candeur et de simplicité.

Un jour que ses disciples et ses amis lui donnaient beaucoup de louanges à cause de sa vie sans tache et sans reproche, Siméon se révolta contre leurs discours, et dit : Il n'y en a qu'un seul qui soit bon ; comment donc pouvez-vous m'appeler bon ?

Surpris de cette parole, ils gardèrent tous le silence ; mais bientôt l'un d'eux reprit : Quoi ! quand un homme a marché tous les jours de sa vie devant Dieu, pourquoi ne s'en réjouirait-il pas comme celui qui, après avoir gravi une montagne escarpée, se repose au sommet !

— Écoutez, reprit Siméon, je vais vous raconter une histoire de ma jeunesse. Tous écoutèrent, et le vieillard raconta ce qui suit :

« De la maison de mon père, on aperçoit le Liban dans le lointain, et les cèdres qui couvrent sa cime ; et souvent j'entendais parler mon père de la hauteur de la montagne et des magnifiques bois qui la couronnent.

« Je ne comprenais pas qu'on pût vanter cette montagne, et un jour je pris une feuille de papier, j'y dessinai le Liban et les cèdres, tels qu'ils m'apparaissaient ; et, offrant ce dessin à mon père, je lui dis : Tenez, mon père, voici le Liban et les cèdres qui s'élèvent sur sa cime. Comment pouvez-vous en faire tant d'éloges ? Il

a l'air d'une colline, et les cèdres ressemblent à des buissons sur la colline. Mon père sourit, se tut et garda ma feuille.

« Peu de temps après mon père me dit : Siméon, prends ton bâton, nous allons monter sur le Liban.

« Nous marchâmes plusieurs journées, et à mesure que nous avancions, la montagne devenait toujours plus haute. Enfin nous arrivâmes au sommet pendant la nuit, et quand le jour parut et que les nuages tombèrent, je vis la hauteur de la montagne et les arbres du Seigneur qui en forment la couronne. Je restai stupéfait et comme accablé.

« Alors mon père me présenta mon dessin, et me dit : Maintenant, mon fils, compare ta propre taille et ton dessin avec les dimensions du Liban et des cèdres ! — J'étais honteux et mes joues étaient toutes brûlantes. »

Après ces mots, le vieillard se leva et dit d'un air bienveillant : Depuis lors, j'ai encore fait quelques journées de chemin, et me suis rapproché de la gloire du Seigneur......

Il n'ajouta rien à ces paroles ; ses disciples et ses amis gardèrent également le silence, et nul ne questionna plus Siméon sur son humilité.

L'astronome et son enfant.

Un astronome, homme très-savant, avait passé toute la nuit à observer le cours des astres. Le matin il rentra chez lui pour voir sa femme,

portant sous son bras un rouleau de papier. Son œil exprimait une joie vive et un grand contentement de lui-même.

— Regarde, dit-il, et il déroula un papier tout rempli de chiffres et de signes, voilà le fruit d'une nuit magnifique et bien employée! Quelle science que celle qui peut ainsi tracer à l'innombrable armée du ciel sa route dont elle ne peut s'écarter ni à droite ni à gauche, et mesurer même la hauteur des montagnes de la lune! Quel bonheur de posséder une telle science!

Pendant qu'il parlait ainsi, son petit garçon, au grand étonnement de la mère, le prit par la main, et interrompant son discours s'écria: Papa, papa! Mais le père l'arrêta et lui dit: Mon enfant, reste tranquille.

Cependant le petit garçon continua à le tirer en criant: Regarde donc, papa! Et s'étant retourné, l'enfant lui montra une pendule suspendue à la muraille, et lui dit: je connais déjà tous les chiffres qui sont sur le cadran; l'aiguille marque en ce moment sept heures. Là-dessus le petit garçon se mit à relever la tête d'un air très-sérieux et regarda son père.

La mère sourit; le père en fit autant, et, repliant son papier, il dit: En vérité, cet enfant est mon maître.

La harpe de David.

David, roi d'Israël, était un jour assis sur la montagne de Sion. Il appuyait sa tête sur sa harpe posée devant lui.

En ce moment, le prophète Gad s'approcha de lui, et lui dit : Roi d'Israël, à quoi pensez-vous?

— Je pense, répondit David, à ma destinée qui change perpétuellement. Que de chants d'allégresse et d'actions de grâce; mais aussi que d'accents tristes et plaintifs n'ai-je pas tirés de cette harpe!

— Soyez semblable à votre harpe, dit le prophète.

— Comment l'entendez-vous? demanda le roi d'Israël.

— L'homme de Dieu répondit : Vos douleurs comme vos joies ont arraché à cette harpe des sons célestes et en ont vivifié les cordes. Qu'elles harmonisent donc aussi votre cœur et votre vie tout entière, comme une céleste harpe!

Alors David se leva, et les cordes frémirent sous ses doigts.

Assaph et Heman.

Assaph, l'un des chantres sacrés de Sion, était assis vers le soir sur la terrasse de sa maison, contemplant le soleil couchant dont les rayons illuminaient son visage. Heman, autre chantre du sanctuaire, monta en ce moment sur la terrasse, et saluant Assaph, il lui dit en souriant : Ton front brille comme celui de Moïse, l'homme de Dieu, quand il descendit du Sinaï. Cet éclat te sied, Assaph, car il exprime sur ton visage ce qui brille au dedans de toi.

— Que veux-tu dire, Heman, demanda Assaph, en regardant son ami?

Heman répondit : N'es-tu pas toujours joyeux et serein? Ton front n'est-il pas toujours le même, calme comme la face du ciel, quoique tu aies beaucoup à souffrir. Oh! dis-moi comment tu fais, Assaph !

— Cher Heman, reprit Assaph, j'ai un ami qui m'aime. Bien qu'il paraisse loin de moi, il est cependant toujours proche et il remplit mon âme. Je partage avec lui chaque pensée, chaque émotion de mon cœur ; je le reconnais dans l'aurore et dans le crépuscule du soir ; je le retrouve dans la fleur des champs et je l'entends encore respirer dans le murmure des zéphirs.

— Mais, demanda Assaph, quand viennent les afflictions ?... — Oh ! alors je m'attache plus étroitement à mon ami, s'écria Assaph ; il est ma consolation et son amour soutient mon âme. Vois, Heman, comme le soleil qui se cache en ce moment derrière un sombre nuage, le dilate et le dore du feu de ses rayons !

Attale et Meno

OU

LA RENAISSANCE CHRÉTIENNE.

Dans le pays d'Antioche en Syrie vivaient deux familles divisées depuis un temps immémorial par une haine violente, que les enfants avaient héritée de leurs parents. Les deux chefs de ces familles, Attale et Meno, se faisaient l'un à l'autre tout le mal qu'ils pouvaient, et leur inimitié croissait de jour en jour.

Meno avait un esclave, disciple du Seigneur, qui vivait selon les règles de l'Évangile et qui était si fidèle en toutes choses que Meno lui portait une grande affection et lui confia le soin de sa maison. Le Seigneur était avec Silas (c'était le nom de l'esclave), et il bénissait, à cause de lui, la maison du maître. Aussi Meno se plaisait à converser souvent avec son intendant, qui parvint à le convertir. Il crut et reçut le baptême au nom du Seigneur.

Dès ce moment, Meno devint un autre homme. Il ne disait plus de mal de son ennemi, quoique ce dernier le persécutait plus vivement et lui causait chaque jour des afflictions nouvelles. Sa longanimité semblait augmenter l'aigreur d'Attale. Celui-ci payait des hommes pervers pour ravager durant la nuit le jardin de Meno et couper ses plus beaux arbres, qu'il avait plantés lui-même et qu'il aimait beaucoup.

Alors les amis de Meno vinrent le trouver et lui dirent : Si vous ne tirez vengeance de ces procédés, il fera encore pis.

Meno leur répondit : Cette méchanceté a été commise pendant la nuit, et peut-être la niera-t-il? D'ailleurs cela me servira à m'exercer dans la patience : il fut un temps où j'aurais agi comme lui !

Bientôt après ses amis lui amenèrent deux de ces méchants qu'Attale avait payés pour dévaster son jardin, et ils lui dirent : Ces hommes ont tout avoué, et vous pouvez désormais vous faire rendre justice. — Je lui ai déjà pardonné, répondit

Meno, et je ne veux pas ouvrir mon cœur à l'amertume, quoique la perte de mes arbres me soit toujours sensible. Là-dessus les amis de Meno se fâchèrent contre lui.

Quelque temps après, le feu prit à la maison d'Attale. Meno y courut avec tous ses gens et arracha aux flammes deux enfants de son ennemi. Puis il se rendit auprès d'Attale, et lui tendit la main : Attale, lui dit-il, faisons cesser toute inimitié entre vous et moi, entre les vôtres et les miens! Et il lui offrit en même temps de l'aider à rebâtir sa maison détruite.

Mais Attale, profondément irrité, se détourna de lui : C'est Meno, s'écria-t-il, qui a mis le feu à ma maison! et beaucoup le crurent.

Un tel soupçon affligea au plus haut degré le cœur du chrétien; et ses amis lui dirent : Laissez là ce méchant homme et abandonnez-le à Satan.

Meno leur répondit : Il est homme et son cœur est ulcéré; je ne veux point le maudire.

Cependant Attale, ayant perdu tous ses biens, tomba dans une extrême indigence; sa femme et ses enfants manquaient de tout, et lui-même devint malade de chagrin et de misère.

Alors Meno fit un effort sur lui-même et alla de nouveau le trouver : Attale, lui dit-il, que désormais il n'y ait plus de ressentiments entre nous; mais embrassons-nous, avant que la mort glace nos mains. Tenez! Tout ce qui est à moi est à vous; vivons donc ensemble et en frères.

Pendant que Meno prononça ces paroles, Attale le regarda d'un œil cave; ses traits se contractèrent et il se tourna d'un autre côté. Mais sa femme et ses enfants pleuraient; et Meno lui-même versa des larmes. Alors ses amis se moquèrent de lui : Maintenant, lui dirent-ils, vous avez épuisé pour un ingrat tout ce que votre cœur a pu vous suggérer. Que ferez-vous désormais pour lui ?

Il me reste encore une chose à faire, répondit Meno, c'est de prier pour lui. Et Meno faisait secrètement du bien à Attale, et soutint sa famille, en sorte que rien ne leur manqua.

Quelques jours se passèrent, et Attale devint plus malade et mourut. En apprenant cette nouvelle, Meno pleura; il l'accompagna jusqu'à la tombe et devint le consolateur et l'appui de sa veuve et de ses enfants.

Mais les gens du pays se disaient les uns aux autres : Comment un homme peut-il en agir ainsi? Car ils ne connaissaient point l'esprit qui habitait en lui.

Le champ de Dieu.

Un cultivateur, nomme Othon, dit un jour à Godefroy, son voisin : Voilà bien des années que je considère tes actions et ta vie. Mais une chose m'étonne particulièrement et me paraît digne d'envie ; c'est que, malgré les vicissitudes que tu éprouves et les peines de toutes sortes qui sont tombées sur ta famille, tu restes néanmoins

calme et toujours content; et la même sérénité se montre en toi, sur ton visage et dans toute ta conduite, aux mauvais jours comme aux jours prospères. Comment cela est-il possible?

Godefroy lui répondit en souriant : Je vais te le dire en peu de paroles. C'est ma propre expérience et mon travail de chaque jour qui m'instruisent, en sorte que je me regarde moi-même comme un champ destiné à la culture.

Othon ne paraissait rien comprendre à ces mots. Alors Godefroy continua : Vois-tu, mon cher frère, quand une affliction m'arrive, je pense aussitôt à la herse et à la charrue qui déchirent la terre, afin que la mauvaise herbe meure et que le bon grain prenne racine. Cela me porte à chercher en moi-même le mal qui doit être extirpé, pour que le bien puisse croître. D'autres fois, je vois dans mes peines un orage noir et menaçant d'abord, mais qui bientôt donne de la pluie et de la fraîcheur, et je me dis : quand il sera passé, le soleil reparaîtra! Voilà, mon cher frère, comme ma vie ressemble au champ du laboureur. Le champ peut-il dire à son maître : que fais-tu?

— Mais, repartit le voisin, qui donc est le maître et le cultivateur du champ de ton âme?

Godefroy répondit : Celui qui donne à la terre son soleil et sa rosée et qui fait sortir le froment de son sein, donne aussi à nos âmes la lumière et la nourriture.

Eliud.

Au temps de Job vivait, dans le pays d'Uz, un prophète du Seigneur nommé Eliud. Celui-ci reçut un jour la visite de Joram, l'un des amis de Job, qui lui dit : Les voies de Dieu sont insondables ; mais pourquoi faut-il que le juste subisse tant de souffrances? Voilà Job qui a perdu sa fortune et tous ses biens; ses fils sont devenus la proie de la mort ; et ses amis, ceux-là même qui devraient le consoler, l'accablent de reproches et de paroles amères. A ces maux est venue se joindre encore une horrible maladie, et des ulcères couvrent son corps de la tête aux pieds.

Le prophète répondit : La main de Dieu s'est étendue sur Job.—Et cependant, continua Joram, c'est un homme pieux et craignant Dieu, autant que qui que ce soit dans la contrée. N'est-ce pas lui qui délivrait l'opprimé dénué de secours? N'est-ce pas lui qui soutenait l'orphelin sans appui? Il était le père des pauvres, l'œil des aveugles, le guide des boiteux. Il était revêtu de justice, et tous ceux qui le voyaient, le louaient et le proclamaient bienheureux.

— Celui-là est bienheureux que le Seigneur châtie, répondit le prophète.

— Mais le Seigneur qui est tout-puissant n'est-il pas aussi tout-bon? reprit Joram. Pourquoi donc châtier celui qui employait si charitablement les dons de Dieu et qui marchait devant les hommes pur et sans reproche?

— C'est afin qu'il marche de même devant Dieu, répondit le prophète.

— Quel sacrifice, demanda Joram, pourrait-il désormais offrir au Seigneur?

— Le plus difficile de tous et le plus précieux, répondit le prophète : celui de sa volonté.

La patience.

Le sage Hillel venait de s'entretenir avec ses disciples sur la patience. Alors ceux-ci lui dirent : Maître, achevez votre instruction par un exemple ou une analogie, comme c'est votre coutume de le faire.

Hillel répondit : Je compare la patience à ce que la terre renferme de plus précieux, le diamant. Enseveli dans le sable et dans le rocher, il repose dans une obscure profondeur. Bien qu'aucun rayon de lumière n'arrive jusqu'à lui, il brille néanmoins d'une impérissable beauté, comme un enfant du feu céleste qui l'a produit. Ainsi il garde son éclat, même dans la nuit ténébreuse. Mais délivré de sa prison et manifesté au jour, il forme par son alliance avec l'or le symbole et l'ornement de la majesté, le sceptre, l'anneau et la couronne.

— Quoi, répondirent les disciples, vous comparez la plus obscure et la plus modeste des vertus aux plus magnifiques ornements de la terre?

— Oui, reprit Hillel, car la patience est la couronne de la vie.

Agar.

Agar, chassée de la maison d'Abraham avec son enfant Ismael, errait de tous côtés dans le désert de Berseba. Le vase d'eau qu'Abraham lui avait donné se trouvant vide, Ismael brûlait d'une soif ardente et se lamentait, et nulle part il n'y avait de puits ni de source. Agar pleurait : Hélas! soupirait-elle; est-ce donc que le Seigneur délaisserait l'enfant innocent? Pour moi, je mourrai volontiers; mais cet enfant! pourvu qu'il en ait pitié!

Là-dessus elle coucha Ismael au pied d'un arbre, et alla s'asseoir plus loin, en face de lui; car elle se disait : je ne puis voir mourir mon enfant. Et elle pleurait et gémissait à haute voix.

Alors le Seigneur exauça sa prière, et quand Agar rouvrit les yeux, elle aperçut une source. Elle y courut, remplit son vase et donna à boire à l'enfant.

Et Agar, toute consolée, se dit en elle-même : Les larmes de l'innocence et de l'amour ne coulent pas en vain devant le Seigneur; et c'est quand le besoin est le plus extrême, que le secours est le plus proche.

Le voyage.

Un père envoya son fils, jeune peintre, à l'étranger, afin qu'il se perfectionnât dans son art, et que, selon l'ancienne coutume des Allemands,

il acquît des connaissances dans ses voyages. Lors donc que le jour du départ fut venu, le père conduisit le jeune homme au jardin, et lui nomma les diverses contrées et les villes les plus célèbres qu'il devait parcourir.

Mais cette longue énumération effraya la mère qui s'était rendue avec eux dans le jardin, et elle s'écria : Ah! qui le conduira, qui le protégera dans cette course lointaine, pour qu'il ne s'égare point, et que nul accident ne lui arrive!

— Ne t'en inquiète pas d'avance, répondit le père ; Dieu et son cœur le guideront.

Alors il les mena l'un et l'autre devant une ruche d'abeilles. Remarque, dit-il à son fils, la simplicité de ce petit peuple! Sa vocation est de recueillir le suc et la poussière des fleurs et de les transformer en miel et en cire. Tel est aussi son unique désir, et quand les abeilles sortent et prennent leur vol, elles n'oublient jamais ni leur patrie ni leurs obligations. Dieu leur montre le chemin, afin que jamais elles ne s'égarent, et il leur fournit en abondance des fleurs et de la verdure. Puis, se tournant vers la mère : notre fils, ajouta-t-il, n'est-il pas plus précieux que beaucoup d'abeilles?

Et la mère se calma et reprit confiance.

Placide.

Un saint homme, nommé Placide, était allé en Afrique, dans un pays de sauvages, pour y annoncer la parole de Dieu. Un jour qu'il prê-

chait au milieu d'une tribu, en pleine campagne, leur parlant du saint nom de Dieu, le Père qui est au ciel, voilà que tout à coup un reptile noirâtre et monstrueux sortit du sable et s'entortilla autour de ses pieds.

A cette vue, les sauvages demeurèrent stupéfaits ; car ils pensaient que le serpent allait tuer Placide, et ils n'osaient l'attaquer, de peur d'exciter sa rage.

Cependant Placide resta calme, et joignant ses mains, il leva ses yeux vers le ciel. Alors le serpent entoura de ses replis ses genoux et ses reins, puis son corps tout entier.

La terreur de la foule s'accrut; ils retenaient leur haleine, tellement l'épouvante les avait saisis. Mais Placide continua à se tenir calme, ses yeux fixés en haut.

Bientôt le monstre enveloppe de ses noirs anneaux le cou du saint homme; il dresse sa tête sur sa tête; ses yeux étincellent comme deux rubis, et sa langue sort en sifflant comme une flamme de sa gueule ouverte. Placide ne s'émut point, regardant toujours le ciel.

Sa dernière heure est arrivée, disait le peuple en lui-même. Qui se hasarderait de lui porter secours! Mais le serpent ne lui fit aucun mal; et, quittant le corps de Placide, il se déroula lentement jusqu'à terre et se glissa dans son trou.

Alors la foule émerveillée voulut adorer Placide. Mais il les retint, et leur dit : Adorez celui en qui j'ai mis ma confiance et dont j'annonce les œuvres. Le Dieu qui m'a envoyé, n'a-t-il pas

aussi créé le serpent? qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'il m'ait sauvé de la mort!

La fidélité.

Un roi païen fit comparaître devant lui un saint évêque et l'engagea à renier sa foi et à sacrifier aux idoles. Mais l'évêque lui répondit: Non, ô mon roi, c'est ce que je ne ferai jamais.

Alors le prince se mit en colère et lui dit: Ne sais-tu pas que ta vie est entre mes mains et que j'ai le pouvoir de te l'ôter? Je n'ai qu'un signal à donner, et c'en sera fait de toi.

— Je le sais, répondit l'évêque; mais avant de réaliser ta menace, souffre que je te propose une comparaison et que je soumette une demande à ton jugement. Suppose que l'un de tes plus fidèles serviteurs soit tombé entre les mains de tes ennemis et qu'ils cherchent à le séduire pour le porter à une trahison. Mais ce serviteur étant demeuré inébranlable, les ennemis se saisissent de sa personne, le dépouillent de ses vêtements et le chassent ensuite avec insulte et ignominie. Si ce serviteur, traité de la sorte, revenait vers toi, ô prince, ne le ferais-tu point revêtir d'habits magnifiques et ne l'accueillerais-tu pas avec autant d'honneur qu'il aurait subi d'outrages?

— Certainement, répondit le roi; mais à quoi tend ce discours, et où donc pareille chose est-elle arrivée?

Alors le pieux évêque reprit en ces termes:

Prince, tu peux également me dépouiller de ce vêtement terrestre.... Mais j'ai un maître au ciel qui me donnera un vêtement nouveau... Crois-tu que je doive sacrifier ma foi à une telle enveloppe?

— Va, reprit le païen, je te fais grâce de la vie.

Le rêve d'Uri.

Sur les bords du fleuve qui baigne la ville de Babylone vivait, au temps de la captivité, un Israélite nommé Uri avec sa femme et ses enfants. C'était un homme droit et intègre, mais qui avait laissé entrer dans son âme un esprit de mécontentement et de murmure; car il raisonnait contre Dieu, l'accusant d'avoir abandonné son peuple, et il disait : A quoi sert d'invoquer le Tout-Puissant, et quel bien accorde-t-il à ceux qui le servent? Uri douta même des paroles de la promesse par lesquelles les prophètes consolaient les captifs d'Israël; et il disait : Qui délivrera notre peuple de la main de cette nation puissante? Non, cette délivrance n'est pas possible!

Ainsi raisonnait Uri, et il affligeait tous ceux qui espéraient en Dieu et qui attendaient le salut promis à Israël. Mais le Seigneur le traitait avec miséricorde et supportait sa faiblesse avec une inépuisable patience.

Un jour qu'Uri s'était répandu en plaintes et en murmures à cause de l'oppression des étrangers, Dieu lui envoya un profond sommeil; il s'endormit et eut une vision.

Il lui sembla, dans son rêve, qu'il était revenu avec sa femme et ses enfants dans sa patrie, sur les montagnes de Bethléem. Là il avait bâti une cabane à l'ombre des palmiers et des oliviers, et autour de lui ses brebis bondissaient sur les gras pâturages, et la moisson jaunissait au soleil. Son cœur était plein de joie, et il dit à sa femme et à ses enfants : Réjouissons-nous et soyons reconnaissants ; car tous les maux ici-bas ont leur terme.

Tout à coup le soleil se couvre de nuages et l'horizon devient noir et menaçant, le tonnerre gronde au ciel, la terre tremble, et les secousses ébranlent si fortement la contrée que les murs se brisent et les maisons chancellent. Uri se précipite sur sa femme et ses enfants et les entraîne en hâte hors de la cabane pour les conduire au milieu des champs. A peine étaient-ils sortis, que leur habitation s'écroule avec fracas, et le sol tremble sous leurs pieds, comme s'il allait s'entr'ouvrir pour les engloutir. Ils quittent en frémissant ces lieux funestes et courent se réfugier, à la lueur des éclairs, sur un rocher du voisinage. Mais hélas ! une nouvelle catastrophe les y attend ! Le plus jeune des enfants manque ! Le père va descendre pour le chercher, quand un nouveau tremblement, plus violent que le premier, bouleverse encore une fois la terre. D'horribles crevasses se forment à ses yeux, et le rocher, ô terreur ! le rocher éclate sous leurs pieds et les laisse suspendus sur un abîme ! La mère et les enfants poussent des cris

d'effroi ; mais Uri, se couvrant les yeux, s'écrie avec l'accent du désespoir : Il n'y a plus de secours à attendre ; c'en est fait de nous ! —

A ces mots, Uri s'éveilla. Il vit sa femme qui reposait à côté de lui et ses enfants qui dormaient en paix, et il se trouvait encore au pays de Babylone. Que Dieu soit loué, dit-il, ce n'était qu'un rêve !

Mais l'ange du Seigneur se tenait auprès de son lit, et lui dit : Ce rêve t'a été envoyé de la part du Seigneur. J'ai touché ton front, et le moment du réveil a terminé les angoisses. Désormais, ne crains plus ; mais espère.

Alors Uri s'humilia devant Dieu. J'ai cherché des raisins parmi des épines, se dit-il en lui-même. Il devint croyant, consola son peuple et fortifia ses frères. Peu de temps après, le roi rendit un édit qui renvoyait Israël dans sa patrie.

Adam et le Chérubin.

Adam avait cultivé un champ et s'était fait un jardin tout rempli d'arbres et de verdure. Les épis se balançaient dans l'éclat du soleil, et les arbres étaient couverts de fleurs et de fruits. Le père du genre humain et la mère, ainsi que leurs enfants, se reposaient sur une colline et contemplaient la magnificence de la campagne et du soleil couchant.

A ce moment, le chérubin qui garde Eden s'approcha d'eux dépouillé de son épée flam-

boyante, et son aspect était plein de douceur et de bienveillance.

Il les salua et leur dit : Vous le voyez! les fruits ne sortent plus spontanément du sein de la terre, comme autrefois; c'est à la sueur de votre front que vous travaillez pour le pain que vous récoltez. Mais après la peine vous goûtez avec d'autant plus de plaisir le fruit de votre travaïl, et vous éprouvez un sentiment de bonheur à voir mûrir les épis que vous avez semés vous-mêmes. Jehovah, dans sa miséricorde, vous a donné le moyen de planter un Eden...

— Cela est vrai, dit Adam, sa bonté est grande, même quand il châtie. Nous travaillons volontiers à la sueur de notre front, mais autrefois Jehovah était plus près de nous; il nous bénissait et sa face illuminait notre visage... Qu'est-ce qui remplace cette prérogative?

— C'est la prière, répondit le chérubin, le travail vous procure les dons de la terre; la prière vous attire les bénédictions du ciel.

Alors Adam releva son front, et plein de reconnaissance il pria avec sa femme et ses enfants, et ils rendirent des actions de grâce. Son œil devint plus serein, son visage plus radieux, et il s'écria : Le Seigneur est bon, et sa miséricorde est éternelle!

Hillel et Maimon.

Le sage Hillel avait un disciple nommé Maimon dont l'intelligence et les heureuses dispositions

réjouissaient le cœur du maître. Mais bientôt il s'aperçut que Maimon se complaisait trop en sa sagesse et ne recourait plus à la prière.

Car le jeune homme se disait en lui-même : A quoi bon prier? celui qui sait tout a-t-il besoin de nos paroles pour nous aider et nous secourir? Il serait alors comme un enfant des hommes. D'ailleurs, est-ce que nos soupirs et nos gémissements peuvent changer quelque chose aux desseins de l'Éternel? Lui qui est la bonté même ne nous donnera-t-il pas de lui-même tout ce qui est bon et salutaire? — Telles étaient les pensées du disciple.

Hillel déplorait profondément dans son âme la présomption du jeune homme, qui se croyait plus sage que la parole de la sagesse éternelle. Il prit donc la résolution de le corriger.

Un jour que Maimon vint voir son maître, il trouva Hillel dans son jardin, assis à l'ombre d'un palmier; il était pensif et tenait sa tête appuyée sur ses mains. Alors Maimon lui demanda : Maître, à quoi réfléchissez-vous?

Hillel releva sa tête et parla en ces termes : Écoutez, j'ai un ami qui vit du revenu de son héritage. Jusqu'à ce jour il le cultiva avec soin, en sorte qu'il a été richement dédommagé de ses peines; mais voilà que maintenant il a rejeté la charrue et les instruments aratoires, et il abandonne son champ à lui-même. De cette manière il ne tardera point à s'appauvrir et à tomber dans l'indigence.

— Est-ce qu'un mauvais esprit s'est emparé de

votre ami, s'écria le jeune homme, ou bien est-il devenu fou?

—Ni l'un ni l'autre, répondit Hillel. Il a, au contraire, beaucoup de science des choses divines et humaines et il est doué d'un sens droit. Mais il prétend que le Seigneur, étant tout puissant, peut le nourrir sans qu'il lui faille courber son front vers la terre; et qu'étant bon comme on le dit, il n'a qu'à ouvrir sa main bienfaisante pour bénir sa table. — A cela que peut-on répondre?

— Comment, reprit le disciple, n'est-ce pas tenter Dieu que de tenir un tel langage? Ne le lui avez-vous point dit, maître.

—Je vais le lui dire, répartit Hillel en souriant, car c'est vous-même, cher Maimon, qui êtes cet ami dont je parle.

—Moi? s'écria le jeune homme stupéfait. — Oui, répondit le vieillard, c'est vous-même. Est-ce que vous ne tentez point aussi le Seigneur? La prière est-elle moins que le travail, et les dons de l'esprit sont-ils moins précieux que les fruits de la terre? Et Celui qui t'oblige à courber la tête pour récolter les produits terrestres, n'est-ce pas le même Dieu qui t'exhorte à élever la tête vers le ciel pour recevoir les bénédictions d'en haut? O mon fils, sois humble, espère et prie!

Ainsi parla Hillel. Maimon se remit à prier, et sa vie devint sublime.

Le vieillard et le jeune homme.

Un vieillard octogénaire, nommé Géronte, était assis devant la porte de sa maison de campagne, jouissant de la beauté d'une belle matinée d'automne. Son regard se portait tantôt sur les montagnes bleues et couronnées de nuages qui se dressaient au bout de l'horizon, tantôt sur les enfants de ses petits-fils qui jouaient gaîment à ses pieds.

Un jeune homme, arrivant de la ville, aborda le vieillard et lia conversation avec lui. Quand il apprit de sa bouche le nombre de ses années, il s'étonna de sa vigueur et de sa mine florissante, et il lui demanda comment il avait fait pour conserver jusques dans l'arrière-saison de sa vie tant de force et de fraîcheur.

Géronte lui répondit: Mon fils, ce don, comme tous les autres biens, dérive de la source de tout bien; nous n'avons point à nous en glorifier, et cependant nous pouvons faire en sorte de le mériter.

Après avoir dit ces mots, le vieillard se leva et conduisit l'étranger dans son verger; il lui montra les grands arbres chargés de fruits précieux dont l'aspect réjouissait le cœur.

— Vous étonnerez-vous aussi, reprit Géronte, que ces fruits excitent ma joie? ces arbres, je les ai plantés dans ma jeunesse. Vous y voyez le symbole de la belle et fructueuse saison de ma vie.

Le jeune homme fit un signe d'assentiment qui prouva qu'il avait compris la parole du vieillard, et qu'elle lui était entrée dans le cœur.

La gerbe et le chardon.

Un bon laboureur, vieillard à cheveux blancs, se promenait avec l'un de ses arrière-petits-fils dans la campagne, au temps de la moisson. Le vieillard se mit à plaisanter avec les faucheurs, leur disant qu'ils n'étaient que des enfants auprès de lui, qui avait vu plus de soixante moissons.

Alors l'un des faucheurs lui tendit une faulx, comme pour défier son savoir-faire. Le vieillard la prit et coucha à terre toute une grosse gerbe avec la vigueur d'un jeune homme. Et les moissonneurs l'applaudirent en élevant leurs faulx en signe d'honneur.

Le petit-fils qui était là demanda à son grand-père comment il avait fait pour être si robuste à son âge. Mon enfant, répondit le vieillard, depuis ma jeunesse j'ai mis ma confiance en Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours, et ainsi j'ai conservé une humeur égale. Je me suis acquitté avec zèle des fonctions de mon état, j'ai travaillé avec persévérance, et cela m'a valu tout à la fois les forces du corps et les bénédictions du ciel. Je suis demeuré en paix avec Dieu et avec les hommes, et c'est ce qui me procure de la joie dans mes vieux jours. Les années n'ont fait que multiplier et corroborer, par la grâce de Dieu, ces heureuses dispositions. — Fais de

même, mon fils, et ta vieillesse deviendra comme une gerbe pleine, que le maître de la moisson portera avec joie dans ses greniers.

— A quoi comparez-vous donc une mauvaise vieillesse? demanda le jeune homme.

Ils continuaient à marcher silencieusement l'un à côté de l'autre, lorsque le vieillard lui montra un chardon qui croissait sur le bord du chemin. Tiens, lui dit-il, voici l'image d'une vieillesse stérile et sans consolation! Le chardon est là tout seul et méprisé; sa tête grise est le jouet des vents qui dispersent sa semence.

La vieillesse.

Un vieux laboureur, nommé Siffried, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait ses jours dans un fauteuil, et ne voyait plus la lumière, car il était devenu aveugle. Mais il était patient, et il se disait dans son cœur : Bientôt viendra le jour de ma délivrance.

C'était au printemps. Hermann, l'un de ses petits-fils, qui revenait des champs, vantait au vieillard la beauté de la campagne et la richesse des champs. Alors le vieillard demanda : Est-ce que les feuilles apparaissent déjà sur les arbres? L'enfant, étonné de sa question, répondit : Il y a longtemps que les arbres ont fleuri. Ne vous ai-je point apporté hier une branche verte et même une rose?

Siffried sourit : Mon cher enfant, reprit-il, tu parles d'hier et d'aujourd'hui : ces mots ne sont

plus rien pour moi. Tes fleurs elles-mêmes ont perdu pour moi leur parfum. — Puis il demanda encore: Est-ce que les alouettes et les rossignols chantent! — Oui, grand-papa, lui répondit l'enfant en se penchant vers lui; car il entendait difficilement: Ne voulez-vous pas que je vous conduise une fois au jardin?

Le vieillard sourit de nouveau. Volontiers, dit-il, si tu pouvais me prêter tes oreilles pour entendre le ramage des oiseaux. Autrement à quoi me servirait de descendre? va, ajouta-t-il, retourne au jardin, mais amène-moi la petite Gertrude, afin qu'il y ait quelqu'un avec moi dans cette chambre si sombre.

— Hélas! cher grand-papa, répondit l'enfant d'une voix triste: Gertrude n'est plus à la maison.

— Où est-elle donc, cette excellente fille, demanda le vieillard? Et le jeune homme s'écria en sanglotant: N'est-elle pas morte depuis trois mois?

— Ah oui! c'est vrai, dit le vieillard souriant et pleurant tout ensemble: elle est au ciel et il est temps que je la suive!

La fille de Siffried, mère de toute la famille, entra en ce moment dans la chambre et entendit ces dernières paroles. Elle se jeta au cou du vieillard et mouilla de ses larmes ses yeux éteints. Hermann pleurait aussi et serra les mains de son aïeul.

Alors Siffried se leva et leur dit: Chers enfants, ne vous affligez pas et ne vous faites point illusion; car le monde et le temps se sont évanouis

pour moi, et je suis retombé dans l'enfance. Comment en serait-il autrement? Je me trouve sur le seuil de la maison paternelle, et ma débile vieillesse est l'enfance de l'éternité....

La tige de blé.

Un père était monté avec son fils sur une haute montagne. Là ils virent le soleil se lever dans toute sa magnificence et devant eux se déployait la mer et un immense horizon. Cependant il y avait un orage dans la montagne, et le tonnerre grondait à leurs pieds.

Tout cela fit une telle impression sur l'âme du jeune homme qu'il glorifiait à haute voix la majesté du Tout-Puissant. Mais le père garda le silence.

Quand ils furent redescendus de la montagne, le père admira les vallées couvertes de moissons dont la surface mouvante ondoyait gracieusement devant leurs yeux.

— C'est beau, dit le fils; mais depuis que nous avons été là-haut, tout me paraît petit et moins digne d'attention.

— Es-tu devenu plus petit toi-même, depuis que tu es en bas, répondit le père en se moquant de lui; et ton regard s'est-il restreint au lieu de s'élargir? Ce n'est pas à quoi je m'attendais.

Ces mots troublèrent le jeune homme. — Mais, mon père, cette vue immense, — le lever du soleil, — l'orage à nos pieds, — quels témoignages de la toute-puissance!

— Sans doute, reprit le père en souriant, tu es jeune. Il faut encore que les témoignages de l'Éternel t'arrivent par le spectacle des choses extérieures et frappent tes sens.... Mais celui-là est plus élevé qui porte ce témoignage en lui-même, dans son cœur. Alors sa vue, même celle du corps, devient si pénétrante qu'il voit tout ce que tu as admiré, et des choses plus grandes encore, dans une simple tige de blé.

Le jeune homme marcha quelque temps silencieusement à côté de son père, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre, puis il lui dit : Mon père, expliquez-moi cela.

Le père cueillit dans un champ la tige d'un épi de blé. Je vais te l'expliquer, lui dit-il, mais non te le faire comprendre ; car Dieu seul donne certitude au cœur et lumière à l'intelligence. — Regarde ! cette tige vivante est sortie d'un grain mort. Qui a fait cette merveille ? Délicate et fragile, la tige s'est élevée dans les airs, couronnée d'épis, et cependant elle ne s'est point rompue, parce qu'elle s'appuyait sur ces nœuds placés de distance en distance, et ainsi tu as vu toute la moisson qui se balançait dans la vallée. — Et maintenant réfléchis au pain nourricier que cette moisson renferme !

La leçon de la nature.

Au nombre des disciples de Hillel, sage docteur en Israël, il s'en trouvait un, nommé Saboth, qui était tellement dégoûté du travail, qu'il

s'abandonnait à l'oisiveté et à une coupable fainéantise. Hillel souffrait de cet état et se proposa de le guérir.

Après maintes tentatives, il le conduisit un jour dans la vallée de Hinnon, derrière Jérusalem. C'était un endroit où dormait une eau croupissante, remplie de vers et d'insectes et toute chargée d'herbes fangeuses.

Arrivés près de cette eau, Hillel déposa son bâton et dit : Arrêtons-nous ici et prenons un peu de repos. — Comment, maître ? s'écria le disciple étonné, vous voulez-vous reposer auprès de ce marais bourbeux ! Ne sentez-vous pas les exhalaisons corrompues qui s'en échappent ?

— Tu as raison, mon fils, répondit le maître ; ce marais ressemble à l'âme des paresseux, et qui donc voudrait demeurer dans son voisinage ?

Là-dessus Hillel conduisit Saboth près d'un champ inculte où les chardons et les épines étouffaient le bon grain et les herbes salutaires. Puis, s'appuyant sur son bâton, il dit : Vois-tu, ce terrain est bon ; il serait capable de produire toutes espèces de plantes utiles ; mais il a été négligé, et le voilà qu'il fourmille de mauvaises herbes, d'épines et de plantes vénéneuses sous lesquelles rampent les serpents et les reptiles. Le marais était l'image du paresseux ; ce champ est l'image de sa vie.

A ces mots, Saboth se sentit pénétré de honte et de regrets. Maître, dit-il, pourquoi m'avez-vous conduit dans cette vallée triste et déserte ? Elle est l'image désolante de mon âme. Hillel

lui répondit : Comme tu ne voulais pas en croire à mes paroles, j'ai dû essayer si la voix de la nature aurait plus d'accès dans ton cœur. Alors le disciple serra la main de son maître et lui dit : Vous avez atteint votre but; car vous reconnaîtrez bientôt qu'une nouvelle vie va commencer en moi.

En effet, Saboth devint un jeune homme actif et laborieux, et Hillel le mena dans une vallée fertile, au bord d'un limpide ruisseau qui serpentait agréablement au milieu des arbres fruitiers, des bocages et des prairies ornées de fleurs. Vois-tu, dit le vieillard au jeune homme enchanté, c'est ici l'image de ta nouvelle vie : la nature, dont tu as compris la leçon, t'offre maintenant une récompense. Sa grâce et sa beauté réjouissent seulement l'homme qui contemple en elle sa propre vie.

Le jour du repos.

Pourquoi, demanda le jeune Samma à son maître, pourquoi l'Éternel réclame-t-il le service de l'homme? Pourquoi faut-il célébrer le jour du sabbat? ce précepte sans doute ne regardait que l'homme grossier, afin de le soumettre à une discipline. Mais les jours ne sont-ils pas tous semblables l'un à l'autre, et la lumière du soleil ne les éclaire-t-elle pas tous également?

Le maître lui répondit en ces termes : Dans le temps où les enfants d'Israël quittèrent le pays de la captivité pour rentrer dans leur patrie,

l'un d'eux, nommé Boni, habitait avec sa femme et ses enfants les frontières de la Mésopotamie. Il était lévite et renommé pour sa sagesse. Alors un ange du Seigneur, sous la forme d'un messager du roi Arthosasta, se présenta à lui, et lui dit : Lève-toi, prends ta femme et tes enfants, tes serviteurs et tes servantes, et retourne au pays de tes pères, afin d'éclairer le peuple de tes conseils et d'aider au rétablissement de la nation.

— Que le roi, mon seigneur, daigne agréer ma gratitude, répondit le lévite. Mais comment pourrai-je traverser les déserts avec femme et enfants, ne connaissant pas d'ailleurs les chemins?

— Mets-toi en route, répliqua le messager, et sache obéir avec confiance à la parole du roi.

Là-dessus Boni prit sa femme et ses enfants et se mit en route au point du jour, selon les ordres du messager céleste. Mais il doutait en lui-même, et se disait : Qu'allons-nous devenir? Et ils marchèrent jusqu'au soir, à travers le désert. Ils avaient fait six heures de chemin et se trouvaient accablés de fatigues, lorsqu'ils aperçurent une tente et un homme qui leur dit : Entrez-ici et reposez-vous. Ils se reposèrent et reprirent des forces. Et Boni pensa en lui-même : Que le Seigneur est bon de nous avoir fait trouver ici un gîte et un lieu de rafraîchissement! Mais qui nous guidera dans le chemin qui nous reste à faire?

Alors l'homme s'approcha de lui, et lui indiqua tout ensemble la bonne route et la fausse

route, lui traça l'itinéraire de six lieues et lui dit : Maintenant, allez en paix !

Boni poursuivit donc avec les siens son voyage, à travers le sentier qui lui avait été marqué, et ils supportèrent avec patience les fatigues de la route ; car ils se rappelaient le secours qu'ils avaient reçu. Après avoir accompli l'itinéraire de la journée, ils découvrirent de nouveau une tente. Ils y trouvèrent un serviteur du roi qui, comme le précédent, leur offrit des rafraîchissements, et leur montra le chemin qu'ils devaient prendre et celui qu'ils devaient éviter.

Il en arriva ainsi durant les quatre-vingts jours qu'ils furent en voyage ; et après cette longue route, ils entrèrent enfin dans la terre promise. Boni reconnut qu'il avait été guidé par l'ange du Seigneur, et il concourut avec Esdras et Nehémie à faire célébrer le jour du Sabbath. Car le peuple était tombé dans le désordre.

Comprends-tu, mon cher Samma, ajouta le maître, que la vie de l'homme est un voyage : les six lieues sont les six jours, mais le septième est un jour de repos où la tente du Seigneur lui est ouverte. L'homme doit s'y refaire et retremper sa confiance. L'insensé n'entre point dans cette tente ; il passe outre, et s'égare dans le désert ; mais le sage y trouve son repos et y puise la force de poursuivre son chemin jusqu'à la terre promise.

Une parole au cœur.

Lorsque le patriarche Abraham, rassasié de jours, sentit que sa dernière heure était proche, il rassembla autour de lui ses enfants et ses petits-enfants et les bénit. Alors Isaac son fils et Rebecca sa belle-fille lui dirent : Mon père, vous avez été errant toute votre vie, et vous avez demeuré tantôt en Chaldée, tantôt à Haran, tantôt dans le pays de Chanaan; de Chanaan vous êtes allé à Mitzraïm et de Mitzraïm vous êtes retourné à Chanaan; vous avez demeuré comme un étranger dans la terre de promission et partout vous avez été environné de périls et d'épreuves.... Qu'est-ce donc qui vous a guidé et fortifié dans ce long pèlerinage?

Abraham répondit : C'est une parole de Dieu que j'ai gardée dans mon cœur.

— Et quelle est cette parole? demandèrent les enfants? — C'est, répondit Abraham, la parole que le Seigneur m'adressa dans le bois de Mambré : Je suis le Tout-Puissant, marche en ma présence et sois saint. — Telle est la parole qui a été ma force dans l'adversité, ma lumière dans les ténèbres, mon glaive et mon bouclier dans les périls. Et maintenant elle plane encore devant moi en ce dernier voyage, et elle me montre de loin l'immortelle patrie dont Dieu est le Créateur et le Seigneur.

Alors les enfants répétèrent cette parole : Je suis le Tout-Puissant!....

—Mais qui est capable de comprendre une telle parole, diren t-ils?

— Celui-là la comprend, répondit Abraham, qui a vu le jour du Seigneur et qui a compris son amour....

Après avoir prononcé ces mots, il pencha sa tête et rendit le dernier soupir.

Le guide.

Un voyageur avait à parcourir une route longue et dangereuse, à travers une chaîne de montagnes escarpées, et il ne savait pas le chemin. C'est pourquoi il s'en informa soigneusement auprès d'un homme qui connaissait le pays. Celui-ci lui fit une description exacte et détaillée de la route, des sentiers détournés et des précipices qu'il fallait éviter, et lui indiqua les diverses montagnes qu'il devait gravir. Il lui remit en outre une carte où l'itinéraire se trouvait parfaitement tracé.

Le voyageur conserva précieusement ces indications, et en fit son profit tout le long du chemin, afin d'éviter les détours et les dangers. Il poursuivit donc avec confiance sa marche; mais plus il avançait, plus les montagnes se dressaient devant lui, et enfin le sentier semblait se perdre dans un gouffre étroit.

Alors le courage lui manqua, et, regardant avec anxiété les masses grisâtres des rochers, il s'écria: Non, il n'est pas possible qu'un homme s'aventure sur ce chemin et gravisse de tels ro-

chers! Il faudrait pour cela les ailes d'un aigle ou les pieds d'un chamois.

Déjà il s'était retourné pour reprendre le chemin par lequel il était venu, quand il entendit une voix qui lui cria : Allons courage , suis-moi. Et tout à coup, en levant sa tête, il aperçut, avec une joie inexprimable, le même homme qui lui avait indiqué la route. Il le vit passer tranquillement et avec assurance au milieu des pics, des abîmes et des torrents mugissants. A cette vue, il reprit confiance, et il se remit bravement en marche pour rejoindre son guide. Avant la fin du jour, ils eurent traversé la chaîne de montagnes, et ils se trouvèrent dans une gracieuse vallée, ornée de myrthes et de grenadiers en fleurs. De là ils atteignirent bientôt le but du voyage.

Plein de joie, notre voyageur remercia son guide, et lui dit : Comment vous exprimerai-je ma reconnaissance? Vous ne vous êtes pas contenté de me montrer le chemin; mais encore vous m'avez donné la force et le courage de le faire.

—J'ai fait peu de chose, répondit le guide. Car ne suis-je pas un simple voyageur comme vous? Et vous-même, n'êtes-vous pas celui que vous étiez auparavant? Seulement vous avez appris par mon exemple à connaître ce dont vous étiez capable.

Les saintes images.

(LES TABLEAUX D'ÉGLISE.)

Un brave chevalier, nommé Hildebrandt, avait été grièvement offensé par un autre chevalier, nommé Bruno. La colère s'était enflammée dans son cœur et il ne pouvait presque plus attendre le lever du soleil pour tirer de son ennemi une éclatante vengeance. Il n'avait pas fermé l'œil toute la nuit, et dès la pointe du jour, il se leva, ceignit son épée et sortit pour aller provoquer celui qui l'avait offensé.

Mais comme le jour n'était pas encore venu et qu'il faisait sombre, il entra dans une chapelle qui se trouvait sur son chemin, et s'étant assis sur un banc, il considéra les tableaux suspendus à la muraille, et que l'aurore commençait à éclairer. Il y en avait surtout trois qui frappèrent ses regards. Le premier représentait le Sauveur devant Pilate et Hérode, revêtu de la robe de pourpre, et au-dessous on lisait ces paroles : Il n'a pas ouvert la bouche pour répondre à ceux qui l'insultaient. Le second représentait là flagellation avec ces mots : Il n'a proféré aucune menace contre ceux qui le frappaient. Le troisième était le tableau du crucifiement, et portait cette inscription : Mon Père, pardonnez-leur!

Après avoir fixé ces tableaux, le chevalier se mit à genoux et pria.

Mais au sortir de la chapelle, il rencontra les gens du chevalier Bruno, qui lui dirent : Nous al-

lions vous chercher, notre maître désire vous voir, car il est très-malade. Hildebrandt les suivit.

Quand il entra dans la chambre du malade, Bruno lui dit : Chevalier, pardonnez-moi, car je vous ai manqué.

— Mon frère, lui répondit Hildebrandt avec l'accent de la bienveillance, je n'ai plus rien à par donner, car tout est oublié. Ils se tendirent la main, se serrèrent l'un contre l'autre et se consolèrent mutuellement. Puis ils se quittèrent le cœur joyeux et épanoui.

Et en se retirant, Hildebrandt trouva le crépuscule du soir plus agréable que l'aurore.

Polycarpe et les ennemis.

Polycarpe, le disciple de l'apôtre bien-aimé et le digne émule de sa charité, était évêque de Smyrne au temps de la persécution. Aussi était-il particulièrement l'objet de la haine des adversaires de la vérité, et en butte à leurs calomnies. Mais l'homme de Dieu ne s'en inquiétait pas, et marchait devant le Seigneur avec calme et sérénité.

Ses disciples lui dirent un jour : Père bien-aimé, à mesure que nous apprenons à mieux connaître par nos relations journalières votre sainte vie et votre manière d'être, nous vous admirons davantage et notre vénération pour vous augmente. Vous êtes comme Daniel dans la fosse aux lions ; de tous côtés les ennemis vous environnent et vous menacent, et bien que vous ne

leur ayez jamais fait de mal, ils voudraient volontiers vous dévorer. Avec cela, vous êtes toujours le même, et l'on ne saurait découvrir sur votre visage aucune trace de colère ou d'irritation, et nulle parole d'impatience n'est jamais sortie de votre bouche.... Comment donc faites-vous?

Le vieillard sourit: Croyez-vous donc, mes petits enfants, leur dit-il, que le prophète auquel vous me comparez, se soit mis en colère contre les lions? Les lions qui m'environnent ont, il est vrai, quelque pouvoir sur mon corps; mais ils ne peuvent rien sur mon âme qui appartient au Seigneur. D'ailleurs, quels que soient ceux qui m'entourent, ce ne sont point des ennemis; Polycarpe n'a pas d'ennemis.

Ainsi parla le saint évêque, et les disciples reçurent ses paroles dans leur cœur. Mais bientôt ils en reconnurent mieux encore la vérité, quand ils virent Polycarpe au milieu des flammes, chantant les louanges de Dieu et resplendissant comme l'or dans la fournaise.

La floraison.

Un jour le jeune Othniel dit à Siméon son maître: Pourquoi donc est-il nécessaire de remercier le Seigneur? Qu'a-t-il besoin de ma reconnaissance?

— Ce n'est pas lui qui en a besoin, répondit le vieillard; c'est toi.

— Moi? s'écria Othniel, comment aurais-je be-

soin des remercîments que j'exprime moi-même au Seigneur? La contradiction me paraît singulière.

Le maître reprit : Est-ce que le Créateur ne commande pas à la plante de fleurir avant de fructifier ?

— La fructification achève le développement de la plante, dit le jeune homme.

— Eh bien, repartit le vieillard, la reconnaissance est la floraison du cœur.

Un moment après, Othniel demanda : Pourquoi la floraison arrive-t-elle si tard, et quand l'arbre verdit, que ne dure-t-elle toujours?

— La verdure dont il s'enveloppe, répondit le maître, est le commencement de la floraison. D'abord c'est le sein maternel de la terre, d'où la fleur est sortie, qui la revêt de son ornement; puis elle s'épanouit d'elle-même à la lumière du soleil.

— Mais le fruit et la semence? demanda le jeune homme. Siméon répondit : La fleur rend les semences et les fruits à la terre d'où elle tire son suc et sa nourriture ; et ainsi elle fleurit, sème et moissonne sans cesse. Fais comme elle.

L'encens.

— Combien de fois, demanda Othniel, faut-il que j'offre au Seigneur mon action de grâce?

— Que ton cœur, répondit Siméon, soit semblable à l'autel où fume l'encens.

— Le feu sacré, reprit Othniel, étant toujours allumé, l'encens brûle toujours.

— C'est que la main du prêtre, répondit le vieillard, le renouvelle chaque soir et chaque matin ; et ainsi le nuage odorant monte en tournoyant à travers les rayons de la lumière aussi bien qu'à travers les ombres de la nuit.

Le cours du ruisseau.

Considérez ce ruisseau dans son cours, disait un jour le sage Siméon à ses disciples. Calme et vigoureux, il coule à travers la vallée et les prairies, reproduisant dans le pur cristal de ses ondes l'image du ciel azuré. Il abreuve les racines des arbres, désaltère les buissons qui croissent sur ses bords, et la fraîcheur de son haleine ranime autour de lui les fleurs et la verdure.

Mais plus bas, il traverse une plaine aride, chargée de sable et de cailloux ; là s'arrêtent ses bienfaits. Néanmoins ses eaux demeurent claires et limpides, bien que personne ne profite de leurs vertus.

Regarde ! voici un farouche sanglier qui s'y précipite et se vautre au milieu des flots ! Le ruisseau humecte ses flancs brûlants ! La bourbe qu'il a soulevée retombe de son propre poids au fond de la vase.

A présent, c'est un voyageur fatigué qui se penche vers son courant, il apaise sa soif,

rafraîchit son visage ardent, et s'en éloigne avec reconnaissance.

Où est l'origine et la source de ce précieux ruisseau? Élevez votre regard; considérez la cime de cette haute montagne et la caverne profonde que forment les masses de rochers qui l'entourent! c'est là que jaillit la source cachée du ruisseau.

Mais qui donc alimente cette source et lui donne son inépuisable abondance?

Ne voyez-vous pas le sommet de la montagne qui touche au ciel et le nuage chargé de rosée qui l'enveloppe!

Et quel est le but où se dirige le ruisseau? où va-t-il?—Il va grossissant à mesure qu'il avance, et se jette dans les bras de l'Océan d'où il retourne dans la nue.

Ainsi parla le maître; et ses disciples reconnurent dans ses paroles le symbole de l'amour divin et des choses de la terre.

Les représentants du Seigneur.

Le fils d'une famille opulente avait été malade à Rome, et retenu longtemps au lit par des souffrances aiguës. Il guérit enfin et recouvra la santé. Alors il s'en alla au jardin, et quand pour la première fois il respira l'air pur de la campagne, il se sentit renaître, et, plein de joie, il remercia Dieu à haute voix; et, regardant le ciel, il s'écria : O vous qui n'avez nul besoin de nos biens, avec quel bonheur, s'il était possible

de vous offrir quelque chose, ne vous présenterais-je pas tout ce que je possède!

Ces paroles furent entendues par Hermas, surnommé le pasteur; et celui-ci aborda le jeune homme: Tout don parfait vient d'en haut, lui dit-il, c'est pourquoi nous ne pouvons rien y envoyer. Mais viens, suis-moi.

Le jeune homme suivit le pieux vieillard, et ils arrivèrent à une cabane qui offrait le spectacle de la désolation et de la misère. Un homme s'y trouvait étendu sur le grabat; sa femme pleurait, et les enfants, dépouillés de vêtements, demandaient à grands cris un morceau de pain.

A cette vue, le jeune homme frissonna. Hermas lui dit: Tiens, voici un autel pour ton offrande; car tu as devant toi les frères et les représentants du Seigneur!

Le jeune homme étendit ses mains et prodigua toutes sortes de secours et de bienfaits à cette famille, et donna des soins au malade.

Alors ces pauvres gens, fortifiés et ranimés, le bénirent et l'appelèrent un ange de Dieu.

Mais Hermas lui dit, avec un sourire de joie: C'est ainsi que la reconnaissance doit monter d'abord vers le ciel et redescendre ensuite sur la terre!

La nouvelle création.

Un gentilhomme avait reçu en héritage d'un oncle riche et avare une grande étendue de terrain, près d'un village. Mais le sol était marécageux, stérile et inculte. Le nouveau pro-

priétaire fit écouler les eaux stagnantes, dessécha les marais, y planta des arbres de toutes espèces, en sorte que ce terrain se transforma en agréables jardins avec un bois ombreux qui s'étendait jusqu'au village.

Quelques années après, son ancien précepteur vint lui rendre visite. Le jeune baron lui montra comment il avait changé cette terre fangeuse en cultures magnifiques. Le vieux maître prenait plaisir à tout voir, louant chaque détail aussi bien que l'ensemble des travaux. Mais le propriétaire ne se lassa point de lui communiquer ses nouveaux projets d'embellissements; il voulait défricher d'autres terrains, former de gracieux bosquets, attirer le gibier dans ses bois, espérant se procurer, par cette petite création, toutes sortes de profits et de jouissances.

Le vieillard lui répondit : Vous êtes digne de jouir de ces biens; car vous avez, à l'exemple de Dieu lui-même, changé le chaos informe en un séjour de vie et de joie. Mais pour compléter votre création, il manque encore quelque chose.

— Quoi donc? demanda le gentilhomme.

— Ne vous rappelez-vous pas, reprit le vieillard, qu'après que le Seigneur eut créé le jardin d'Eden, il y plaça l'homme?

Le jeune homme se tut et reçut cette parole dans son cœur. Et lorsqu'au printemps de l'année suivante son vieil ami revint le voir, il le conduisit à l'extrémité du petit bois, où s'élevaient deux nouveaux bâtiments d'un style simple et agréable.

Alors le vieillard sourit et lui dit en lui serrant la main : Je savais bien que votre cœur m'avait compris ; la charité a mis le complément à vos œuvres.

Or, les deux bâtiments étaient l'un une maison d'orphelins, et l'autre une maison d'école.

La cassette du bon Dieu.

Il y avait une fois un homme opulent et considéré, qui s'appelait Benoît, c'est-à-dire béni de Dieu. Ce nom lui convenait en effet ; car Dieu l'avait doué de toutes sortes de bénédictions, et les hommes le bénissaient également ; car il cherchait à rendre service à tout le monde, aux étrangers comme à ses proches, et principalement aux pauvres et aux nécessiteux. Voici comment il s'y prenait.

Quand il avait passé une bonne journée, au milieu de ses amis, il rentrait dans sa chambre, et pensait en lui-même : Combien il y a de gens qui n'ont eu aujourd'hui aucune joie ! Et n'aurais-je pas mieux fait d'inviter à ma table un plus grand nombre de convives ? —

Alors il mettait de côté une somme d'argent égale à celle qu'il aurait dépensée, l'enfermant dans une petite boîte qu'il appelait la cassette du bon Dieu. — De même, quand il apprenait qu'un incendie avait éclaté quelque part, il commençait par assister généreusement les victimes ; mais en rentrant, lorsqu'il regardait sa maison,

il se disait : Tout chez moi est sain et sauf! Et il allait verser quelque chose dans la cassette du bon Dieu. Il en faisait autant chaque fois qu'il entendait parler de dégâts causés par la grêle ou par l'inondation ou par d'autres accidents funestes. En outre, quand il achetait quelque vin précieux ou des meubles de luxe, il modérait ses désirs et n'en prenait que ce qui pouvait contribuer à l'ornement de sa maison ou aux plaisirs de ses amis ; car il allait porter le surplus dans sa cassette, en disant : Voici mon épargne. Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de partager son meilleur vin avec les malades qui en avaient besoin. Tel était le genre de vie de Benoît.

Lors donc que sa mort approcha, les pauvres, les veuves et les orphelins se lamentaient et gémissaient en disant : Qui aura pitié de nous, quand Benoît n'y sera plus! Mais celui-ci leur répondit : Le bon père de famille a soin que, même après sa mort, ses enfants ne manquent de rien. Tenez, voici la cassette du bon Dieu! Prenez-la avec tout ce qu'elle renferme. Elle appartient aux pauvres, aux veuves et aux orphelins; donnez-leur le nécessaire, et administrez le reste avec sagesse.

Bientôt après il mourut, et ses dernières volontés furent religieusement exécutées.

Il y a cent ans que cette caisse sert au soulagement des pauvres, et la mémoire de l'homme de bien est toujours en bénédiction.

La lèpre.

Juda, l'un des prophètes du Seigneur, s'était rendu un jour chez Heli, juge et docteur en Israël, pour passer quelque temps avec lui.

Mais dès le lendemain de son arrivée, il se présenta devant Heli, son bâton à la main, et lui dit avec tristesse : Je ne puis prolonger mon séjour ici, car il faut que je parte, après t'avoir béni.

Cette parole troubla le cœur du juge, et il lui dit : Quoi ! y songes-tu ? m'enlever ma joie et me laisser dans la peine ! qu'est-ce donc qui t'éloigne de ma maison ?

Alors Juda rompit le silence. Ah ! dit-il, c'est la lèpre de tes fils et le triste état de la maison qui m'oblige à te quitter.

A ces mots, Heli s'écria avec effroi : Comment ! mes fils ont la lèpre, et ils me l'ont caché ?

Juda répondit : Ils n'ont pas la lèpre du corps, mais une lèpre plus funeste. Ils se moquent de leur père et dédaignent l'obéissance due à leur mère. De cette sorte, ils perdront insensiblement tout ce qu'il y a de noble et de sacré en eux ; ils suivront leur voie corrompue, et ainsi ils attireront sur leur tête, sur toi et sur ta maison, la mort et la perdition. Voilà la lèpre qui me chasse de chez toi.

Ces paroles augmentèrent la frayeur de Heli ; mais elles s'accomplirent selon la prédiction de Juda.

La voix du jugement.

Un homme riche, nommé Chrysès, avait ordonné à ses gens de faire déloger de l'une de ses maisons une pauvre veuve avec ses enfants, parce qu'elle ne pouvait payer son loyer de l'année. Lorsque les valets se présentèrent, la femme leur dit : Ah, je vous en prie, attendez encore un peu; car votre maître aura peut-être pitié de nous, et je vais le trouver pour implorer sa compassion.

La pauvre veuve se rendit aussitôt chez le riche avec ses quatre enfants; car le cinquième était malade, et tous, se jetant à ses pieds le supplièrent instamment de ne pas les chasser. Mais Chrysès demeura insensible, et il leur dit : Je ne puis rien changer à mes ordres, à moins que vous n'acquittiez ce que vous devez.

Alors la mère se mit à pleurer amèrement. Hélas! lui dit-elle, c'est la maladie de l'un de mes enfants qui a consumé tout mon gain et qui m'a empêché de travailler. Et les enfants joignirent leurs prières à celles de leur mère pour conjurer le propriétaire de ne pas les mettre dehors.

Mais Chrysès, s'étant détourné d'eux, les laissa là et se rendit au jardin où il se reposa, selon sa coutume, dans un beau pavillon. Il faisait une chaleur étouffante, et tout près du pavillon coulait un ruisseau qui répandait une douce fraîcheur à l'entour. Le silence qui régnait là

était si complet, qu'on n'y entendait pas le moindre souffle.

Cependant le bruissement des roseaux sur les bords du ruisseau frappa les oreilles de Chrysès, et il lui semblait entendre les gémissements des enfants de la pauvre veuve.

Ce bruit l'incommodait, et il s'agitait sur son lit de repos. Bientôt après il entend aussi le murmure des eaux, et il lui semble qu'il repose sur les rives d'une mer immense. Son agitation redouble, et il se roule sur sa couche.

Il écoute, et voilà que dans le lointain retentissent les coups de tonnerre d'un orage qui s'approche. Ce bruit le frappa comme si c'était la voix du jugement.

Il se lève brusquement, court à sa maison et va dire à ses domestiques qu'ils donnent un abri à la pauvre veuve. Mais elle s'était réfugiée dans le bois avec ses enfants, et on ne put la trouver nulle part. Sur ces entrefaites, l'orage éclata, le tonnerre grondait et la pluie tombait à flots. Chrysès était plein d'une humeur sombre et errait de tous côtés.

Le lendemain il apprit que l'enfant malade était mort dans la forêt et que la mère avait disparu avec ses autres enfants. Alors il prit en aversion son jardin, son pavillon et son lit de repos, et il ne trouva plus de joie dans la fraîcheur du ruisseau limpide.

Peu de temps après, Chrysès tomba malade, et dans l'ardeur de sa fièvre il entendait sans cesse le bruissement des roseaux, le murmure

du ruisseau et le sourd mugissement d'un orage qui s'approche.

C'est ainsi qu'il mourut.

Le péché.

Un père pieux et sage envoya son fils unique, qu'il aimait beaucoup, dans des pays étrangers, pour apprendre à connaître la sagesse des nations et les mœurs des hommes. Mais de mauvais sujets débauchèrent le jeune homme, et l'entraînèrent dans la voie du mal et de la perdition.

Après avoir consumé tout son bien, le jeune homme tomba dans l'indigence et dans la misère.

Ceux qui l'avaient séduit l'abandonnèrent en se moquant de lui. Alors il s'associa à une bande de voleurs.

Un ami de son père, l'ayant appris, s'informa de l'endroit où le malheureux se livrait au crime, et il s'y rendit à la chute du jour. Sur le chemin le jeune brigand l'aborde avec menace et s'apprête à le dépouiller. Mais celui-ci lui tend sa bourse, et lui dit : J'ajouterais volontiers à cette somme, si tu voulais venir avec moi dans ma maison pour sauver ton âme ! —

Le jeune homme reconnut l'ami de la maison paternelle, et tout tremblant il s'écria : Juste Dieu ! que suis-je devenu ? — L'autre lui saisit la main et lui dit avec douceur : Dès ce moment tu redeviens ce que tu as été, le fils de ton père ;

car tu t'es reconnu toi-même et tu as vu les égarements de ta voie. Maintenant sors de cet abîme, et suis-moi. Alors il le conduisit dans sa maison, et le jeune homme, pénétré de honte et de repentir, pleurait amèrement.

Quelque temps après, cet ami lui dit : Il faut songer désormais à retourner dans la maison paternelle ; je veux t'y accompagner moi-même. — Ces mots firent une impression pénible sur le jeune homme repentant, et il dit en tremblant : Comment oserai-je paraître devant mon père et lui demander pardon, misérable et criminel que je suis ! — Mais l'autre lui répondit : Douterais-tu de l'amour et de la compassion de ton père, après avoir reçu les témoignages de ce même amour de la part de son ami ? — C'est précisément, reprit le jeune homme, parce que son amour est si grand que mon péché est plus grave. Comment pourrai-je soutenir son regard ?

Lorsqu'enfin ils furent près de la maison, le jeune homme n'osa plus avancer, et baissant les yeux, il dit : Non, je ne pourrai me décider à franchir le seuil de la porte. — Mais son père l'avait aperçu de loin ; il savait tout et courut au devant de lui en lui tendant les bras. Alors le jeune homme se jeta à ses pieds et les baigna de larmes. Son père, ému jusqu'au fond du cœur, le releva et lui dit : C'est toi, c'est mon fils bien-aimé qui vit encore ! O console-toi, et aban-

donne-toi à mon amour! — Il le conduisit dans sa maison et le traita avec plus de bonté qu'auparavant.

Mais le fils demeurait silencieux et triste; il pleurait en secret, et chaque fois qu'il rencontrait le regard de son père, il baissait les yeux. Alors celui-ci lui dit: Mon fils, ta tristesse durera-t-elle donc toujours? Reprends confiance, et connais enfin mon cœur et ma tendresse. —

— Ah, mon père! s'écria le jeune homme, me recevoir sans châtiment, sans un mot de reproche... C'est une tendresse dont je suis indigne.

Le père lui dit avec l'accent de la douceur: Le temps des ténèbres est passé, et le jour d'une nouvelle vie s'est levé pour toi au milieu des larmes. Cesse donc de pleurer, et marche avec joie à la lumière du jour.

A ces mots, le jeune homme leva ses yeux et regarda le visage bienveillant de son père. Et du sein de son humilité naquit la confiance et un amour plein de reconnaissance et de joie.

Tobie.

Le fils du sage Tobie avait vieilli dans la crainte du Seigneur, et lorsqu'il eut atteint sa quatre-vingt-dix-neuvième année, il devint malade; car sa dernière heure était proche. Il avait un fils, nommé Azarias, qui se tenait au chevet de son lit, baigné de larmes, et ressentant au fond de son cœur les souffrances de son père. Cependant Tobie ne proférait ni plaintes ni gémissements.

Au contraire son âme était sereine et son visage reprenait de l'éclat dès que les douleurs lui laissaient quelque repos. Alors Azarias lui dit : Mon père, combien je vous admire ! Dans ce rude combat, au milieu des plus cruelles souffrances, et en face de la mort, je vous vois si joyeux et votre esprit est si calme, si tranquille !

Tobie lui répondit : Mon fils, bien souvent je t'ai parlé du voyage que je fis autrefois de Ninive au pays de Meden. Après que j'eus accompli, sous la protection du Seigneur, la volonté de mon père, arriva l'heure du retour. Ce fut avec une bien grande joie que je me remis en route, malgré les fatigues du chemin, pour revenir dans ma patrie ; car j'avais rempli ma mission et j'allais revoir la maison paternelle. Les derniers jours du voyage furent les plus pénibles ; car il fallait traverser un désert sablonneux et brûlant, et gravir une montagne escarpée. Mais la pensée de mon père et de ma patrie faisait renaître le courage dans mon cœur et fortifiait mes membres affaiblis. Je redoublai le pas, j'arrivai à la maison et me jetai dans les bras de mon père.

Au moment où le malade parlait ainsi, il éprouva une crise violente. Mais quand elle fut passée, il se mit à sourire, et continua en ces termes : Qu'est-ce qu'un père mortel en comparaison du Père éternel ? Ne m'a-t-il pas guidé, protégé toute ma vie ? Ne m'a-t-il pas envoyé son ange au jour du danger et de l'affliction ? Et ce Père miséricordieux me laisserait sans se-

cours au moment le plus critique du voyage? — Oh non! Je suis au terme de mon pèlerinage, et bientôt je serai dans ma patrie.

Après ces mots, Tobie bénit ses enfants et ses petits-enfants, et mourut dans les bras de son fils. Ils l'ensevelirent, et toute sa postérité marcha saintement dans la voie du Seigneur.

La consommation.

Un jour Amos, allant voir son vieux ami Bildad, le trouva la tête appuyée dans ses deux mains et pleurant amèrement.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda Amos.

Alors Bildad lui montra du doigt le lit qui était dans sa chambre et sur lequel était étendu le corps inanimé d'un jeune homme. C'était le fils unique de Bildad, qu'une maladie contagieuse avait enlevé. Tu le vois, ajouta-t-il, toute mon espérance est détruite!

— Ton espérance! dit Amos avec tristesse. Est-ce que la foi de mon ami n'adoucira point sa douleur?

— Ah! répondit Bildad, ma foi chancelle et s'affaiblit, depuis que je me vois déçu de mon espoir et privé de l'objet de mon amour. N'avais-je point soigné et cultivé avec sollicitude les heureuses dispositions de ce fils? Et maintenant que ses vertus allaient mûrir....

Un torrent de larmes lui ôta la parole.

Amos demeura quelque temps dans le silence. Mais ensuite il dit à Bildad : Tu t'affliges de ce

que tu n'as pu consommer ton œuvre. Eh quoi! Bildad, est-ce que l'amour éternel qui a versé ses dons sur ton fils et lui avait donné des dispositions si heureuses, n'achevrait pas ce qu'il a commencé?

Les larmes.

Hillel se promenait par une belle nuit d'été au jardin des Oliviers avec son disciple Sadi.

— Vois-tu là-bas, lui dit Sadi, cet homme qui apparaît au clair de la lune, que fait-il?

— C'est Sadoc, répondit Hillel; il est assis auprès de la tombe de son fils, et il pleure.

— Est-ce que Sadoc, reprit le jeune homme, manquerait de force pour maîtriser son chagrin, lui qu'on proclame partout si sage et si pieux?

— Cela empêche-t-il de sentir la douleur? demanda Hillel. Mais alors, ajouta Sadi, quel avantage l'homme sage a-t-il donc sur l'insensé?

Le maître lui répondit: Les larmes amères qui coulent de l'œil du sage tombent sur la terre; mais son regard est tourné vers le ciel.







